

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF NOTTINGHAM

Class Mark

5/ PO 1808 A1 F23

Book Number

36948

2 vols lat
18 / 12 p 6
1 / son

LA FONTAINE

FABLES

LA FONTAINE

FABLES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE VIE DE LA FONTAINE, D'UN AVANT-PROPOS
ET DE NOTES EXPLICATIVES

par

Edmond PILON et Fernand DAUPHIN

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1923

PQ1808 A1 F23
36942

C

VIE DE LA FONTAINE

Jean de la Fontaine naquit le 8 juillet 1621 à Château-Thierry ou Chaury, petite ville charmante, au pied d'une vieille forteresse, entre des bouquets d'arbres et des ondulations de vignobles, dans cette vallée qu'égaie finement la Marne, au milieu de paysages mesurés, légers, où tout est « plutôt tourné vers la délicatesse que vers la force »¹. La maison natale du poète se trouvait dans la montante et tortueuse rue des Cordeliers, sous le château fort, non loin de l'église Saint-Crépin, où il fut baptisé. Entre une courette et un petit jardin, que surplombait alors le rempart du bourg², avec ses deux ailes et sa tourelle, cette maison, construite dans la seconde moitié du xvi^e siècle, ne manquait pas d'élégance. Au reste, les la Fontaine, vieille famille champenoise³, étaient gens à l'aise; le père, Charles, maître particulier des eaux et forêts, tenait sa charge du grand-père Jean, qui avait d'abord été marchand drapier et se disait « noble homme », qualité que prenaient souvent les gros bourgeois; quant à Charles, son

1. TAINÉ, *La Fontaine et ses fables*, I, 1.

2. André HALLAYS, *Jean de la Fontaine*, I, II.

3. WALCKENAER, *Histoire de la Fontaine*, pièces justificatives.

contrat de mariage (1617) le dit écuyer¹, titre plus relevé, et qui exemptait du paiement de la taille. Cette *écurie*, véritable ou non, devait, d'ailleurs, occasionner au poète un des plus gros soucis de sa vie. La mère de la Fontaine, qu'il perdit jeune, entre 1634 et 1647, était poitevine; elle avait épousé en premières noces Louis de Jouy, marchand à Coulommiers, de qui elle avait une fille, Anne, plus tard M^{me} de Villemontée². L'oncle maternel de la Fontaine, maître Valentin Pidoux, était bailli de Coulommiers. La tige principale des Pidoux, établie à Poitiers, comptait trois médecins, dont deux étaient en outre poètes, et de nombreux maires de Poitiers. Pendant son voyage en Limousin (1663), la Fontaine ayant fait connaissance à Châtellerault d'un Pidoux octogénaire, en trace un portrait³ non sans complaisance où l'on voit que par la physionomie, la vigueur, la gaieté et l'amour du plaisir, notre poète se sentait bien de la famille : « Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivaient longtemps... Mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans... Au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son

1. P. MESNARD, *Notice biographique sur la Fontaine*. (Œuvres de la Fontaine, édition des grands Écrivains de la France, t. I.)

2. *Ibid*

3. Voir *Lettres à sa femme*, VI.

mari, et vit avec lui comme si c'était son galant; et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieilles, à qui les plaisirs, l'amour, et les grâces, tiennent compagnie jusqu'au bout. »

Sur l'intelligence, le caractère et les mœurs de ses père et mère, nous ne savons rien, qu'un trait rapporté par Charles Perrault, trait vraiment rare chez le père d'un poète et fort difficile à croire : son père aurait exigé de lui... qu'il se consacraît à la poésie ! « Quoique ce bonhomme n'y connût presque rien, il ne laissait pas de l'aimer passionnément, et il eut une joie inconcevable, lorsqu'il vit les premiers vers que son fils composa ¹. »

Nous ne savons pas davantage où la Fontaine fit ses études. « Sous des maîtres de campagne, dit l'abbé d'Olivet, qui ne lui enseignèrent que du latin ². » « A Reims, ville qu'il a toujours extrêmement chérie ³, » dit Fréron; il paraît pourtant vraisemblable que ses parents l'aient placé à Château-Thierry, dont les régents avaient grande réputation. Soit à Château-Thierry, soit à Reims, il eut pour condisciples Louis de Maucroix et son frère cadet François de Maucroix, qui resta toujours son plus cher ami ⁴. M. Rathery a découvert un exemplaire de Lucien, de 1621, sur lequel on lit : « De la Fontaine, bon garçon, fort sage et fort modeste. » Et plus loin : « Ludovicus Maucroix ⁵. » Ce brevet de sagesse et de modestie,

1. Charles PERRAULT, *les Hommes illustres*, I, page 83.

2. D'OLIVET, *Histoire de l'Académie française*, II, 1729.

3. FRÉRON, *Vie de La Fontaine*.

4. Louis PARIS, *Maucroix, sa vie et ses ouvrages*.

5. *Ibid.*

décerné par l'ami qui devait, plus tard, partager son goût pour la poésie et aussi pour les belles Rémoises, ne nous dit pas si la Fontaine fut bon élève. Il est probable qu'ainsi que la plupart des grands écrivains, il dut peu de chose au collège, et que *les grands enseignements lui vinrent de la nature*¹. On l'entrevoit somnolent, rêveur, ennemi de toute contrainte comme il le fut toute sa vie. En tout cas il se souvint sans plaisir des maîtres et des camarades :

Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant².

Quand, au sortir du collège, il fallut choisir une carrière, la Fontaine fit un choix qui étonne tous ses historiographes. « A l'âge de dix-neuf ans, dit d'Olivet, il entra dans l'Oratoire, et dix-huit mois après il en sortit. Quand on aura vu quel homme c'étoit, on sera moins en peine de savoir pourquoi il en sortit, que de savoir comment il avoit songé à se mettre dans une maison où il faut s'assujettir à des règles. » Selon Adry, bibliothécaire de l'Oratoire, ce goût passager pour l'état ecclésiastique pouvait lui avoir été inspiré par Guillaume Héricart, chanoine de Soissons, qui lui avait fait présent, entre autres livres de piété, d'un Lactance. Et sans doute cette conjecture, admise par Walckenaer³ et par Sainte-Beuve⁴, n'a rien d'in vraisemblable : celui qui devait s'appeler lui-même Polyphile portait une âme ouverte aux divers genres de beauté, facile à tous les enthousiasmes ;

1. H. DE BALZAC.

2. *L'écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.*

3. *Histoire de la vie de la Fontaine*, I, p. 4.

4. *Causeries du lundi*, tome VII.

pourquoi n'aurait-il pas vivement senti la poésie religieuse? On doit du moins renoncer à faire intervenir en cette occasion Guillaume Héricart, ce chanoine, on le sait aujourd'hui, n'étant né qu'en 1664¹.

On a raconté qu'avant d'entrer à l'Oratoire de Paris, la Fontaine avait été mis au séminaire de l'abbaye oratorienne de Juilly. « De la fenêtre de sa cellule, que l'on montre encore à Juilly, il lançait sa barrette dans la basse-cour du couvent, après l'avoir attachée à une ficelle, et faisait ainsi la chasse aux volatiles². » Cette légende peint joliment le peu de sérieux apporté par notre novice à l'étude de la théologie. Ce qui est certain, c'est qu'il fut reçu le 27 avril 1641 à la maison de l'Oratoire établie à Paris, rue Saint-Honoré, et envoyé au séminaire de Saint-Magloire en octobre; ce même mois d'octobre, son frère puîné, Claude, attiré par lui, entra à son tour à l'Oratoire; mais Claude devait persévérer dans sa vocation tandis que Jean quitta Saint-Magloire au bout d'un an, après avoir consacré le temps de son noviciat beaucoup plus à lire les poètes et probablement aussi à composer des vers qu'à étudier Rodriguez³.

Quand il le vit renoncer au petit collet, son père dut songer à lui transmettre son office et lui fit étudier le droit. Dès 1649, la Fontaine porte le titre d'avocat au Parlement. Il termina ses études en compagnie de son ami François de Maucroix, lequel plaida assez heureusement, mais cinq ou six fois seulement. Quant

1. P. MESNARD, *loc. cit.*

2. *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, 1874.

3. *L'Oratoire de France*, cité par P. MESNARD.

à la Fontaine, les arguties de la basoche ne le retinrent pas plus que n'avaient fait les subtilités de la théologie, mais dans ce passage au Palais il avait appris le style de la pratique et un art d'argumenter dont il devait se souvenir pour défendre la *bienséance* de ses *Contes*¹.

Ces études de droit eurent-elles lieu dès la sortie de l'Oratoire? On ne le sait pas; d'ailleurs, la période de cinq années qui s'étend entre cette sortie (octobre 1642) et le mariage (1647) est assez confuse². La Fontaine mène à Château-Thierry une vie molle et agréable, pure de toute contrainte et de tout effort : il lit, fait des vers, se promène, flâne; aux délices des champs succèdent celles de la ville : il se mêle à de nombreux divertissements, comédies, danses et autres; nous imaginons difficilement combien les villes de province étaient vivantes et gaies dans l'ancienne France. Il va souvent à Reims visiter Maucroix, qui est précepteur chez les Joyeuse de Grandpré, et comme les Joyeuse font de nombreux séjours à Paris, on s'y retrouve, et de plus en plus fréquemment. On se lie avec les deux Tallemant, Furetière, Conrart, Chapelain, Pellisson :

Connaissance à Paris est chose bien facile

Et l'on connaît bientôt et la cour et la ville,

dit Maucroix. On va au théâtre; on assiste à *Saint-Genest*, à *Polyeucte*, à *Pompée*, aux comédies de Scarron; on entend de la musique; aucune espèce de plaisir

1. *Contes*, partie préface.

2. M. Louis ROCHE, dans sa *Vie de Jean de La Fontaine*, a essayé de débrouiller cette confusion. Voir 1^{re} partie, III, IV, et V.

n'est dédaignée; on fréquente enfin les cabarets; on honore le jeu, la dive bouteille; surtout l'on s'initie à la vie galante.

Tallemant nous a laissé du la Fontaine de ce temps-là quelques piquantes images où deux traits essentiels reviennent toujours : la distraction et la galanterie. « Un garçon de belles-lettres, et qui fait des vers, nommé la Fontaine, est... un grand rêveur. Son père... étant à Paris pour un procès, lui dit : « Tiens, va vite faire telle chose, cela presse. » La Fontaine sort et n'est pas plus tôt hors du logis qu'il oublie ce que son père lui avoit dit. Il rencontre de ses camarades, qui, lui ayant demandé s'il n'avoit point d'affaires : « Non, » leur dit-il, et alla à la comédie avec eux. »

« Une autre fois, en venant de Paris, il attache à l'arçon de sa selle un gros sac de papiers importants; le sac étoit mal attaché et tombe. L'ordinaire passe, ramasse le sac et ayant trouvé la Fontaine, il lui demande s'il n'avoit rien perdu. Ce garçon regarde de tous côtés : « Non, ce dit-il, je n'ai rien perdu. — Voilà un sac que j'ai trouvé, lui dit l'autre. — Ah ! c'est mon sac, s'écria la Fontaine; il y va de tout mon bien. » Il le porta entre ses bras jusqu'au gîte¹. » « Ce garçon alla une fois, durant une forte gelée, à une grande lieue de Château-Thierry, la nuit, en bottes blanches et une lanterne sourde à la main. » On retrouve bien encore ici le distrait, mais on y surprend aussi l'amateur de « gentilles galloises », car les bottes blanches étaient alors parure d'élégant.

1. TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, Paris, 1854, tome II, p. 368 et 369.

Et nous renvoyons au texte de Tallemant le lecteur curieux des aventures qu'eut notre héros avec la lieutenant générale de Château-Thierry.

A vingt-six ans, dans le même temps que Maucroix devient chanoine, la Fontaine commet ce que M. Hal-lays appelle plaisamment une « dernière erreur de vocation »; il se marie, ou plutôt son père le marie; « quoiqu'il eût, dit d'Olivet, peu de goût pour le mariage, il s'y détermina par complaisance pour ses parents ». Des amis aussi l'y auraient engagé, et surtout Jacques Jannart, dont la famille était liée avec les familles paternelle et maternelle de la Fontaine; ce fut la nièce de Jacques Jannart, Marie Héricart, qu'on fit épouser au poète. Elle était née le 26 avril 1633; elle n'avait donc que quinze ans. Cet âge « rendait peu sage une alliance, d'ailleurs fort honorable¹. On mettait en ménage deux enfants; car la Fontaine fut enfant toute sa vie; et quoiqu'il eût douze ans de plus que sa femme, il était aussi incapable de la diriger, de la gouverner, que de se gouverner lui-même »².

Le contrat de mariage fut signé à la Ferté-Milon, le 10 novembre 1647. On ignore la date du mariage. Marie Héricart apportait 30.000 livres, dont 10.000 en argent comptant et 20.000 en immeubles ou en rentes; 10.000 livres entraient dans la communauté. La Fontaine apportait 10.000 livres en espèces, dont 5.000 dans la communauté; et son père lui transmettait l'office de maître des eaux et forêts. Un an

1. La famille Héricart avait donné des gouverneurs au château de la Ferté. Le père de la fiancée, Louis Héricart, était lieutenant à la Ferté-Milon et maire de cette ville. La famille était apparentée à celle de Jean Racine.

2. P. MESNARD, *loc. cit.*

après son mariage, le frère puîné de la Fontaine, Claude, l'Oratorien, lui faisait donation de tous ses biens, à la condition qu'il lui payerait, après la mort de leur père, une rente viagère de 1.100 livres. Le jeune ménage était donc à l'aise, mais la médiocre administration de la Fontaine ne tarda pas à changer cette aisance en gêne; lui-même en convient :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Si bien qu'en 1659 la séparation de biens fut prononcée entre les époux. « Notre séparation, écrivait la Fontaine à son oncle Jannart, peut avoir fait quelque bruit à la Ferté, mais elle n'en a pas fait beaucoup à Château-Thierry, et personne n'a cru que cela fût nécessaire. » En effet, l'union avait été très relâchée, et dès les premiers jours. « Sa femme, rapporte Tallemant, dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié¹. » Il est certain que Mademoiselle de la Fontaine n'eut pas le don de fixer celui qui s'est nommé lui-même « chose légère ». D'Olivet prétend que, « pour l'humeur », elle tenait fort de cette Madame Honesta qu'il dépeint dans sa nouvelle de *Belphégor* :

... d'un orgueil extrême
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissoit revêtu.

1. *Historiettes*, II, p. 370.

Ce portrait ne ressemble guère à celui de Tallemant : « C'est une coquette, qui s'est assez mal gouvernée depuis quelque temps : il ne s'en tourmente point. On lui dit : « Mais un tel cajole votre femme. — Ma foi ! répond-il, je ne m'en soucie point. Il s'en lassera comme j'ai fait. » Cette indifférence a fait enrager cette femme ; elle sèche de chagrin ; lui est amoureux où il peut. » Comment en effet s'étonner que, de bonne heure délaissée par son mari, Mademoiselle de la Fontaine ne fût pas à l'abri des mauvaises langues, comme le prouve la fameuse anecdote de Poignan contée par Louis Racine¹, qui la tenait probablement de Boileau ? On nous en voudrait de ne la point citer entièrement : « M. Poignan, ancien capitaine de dragons, étoit de la Ferté-Milon, et ami de mon père dès l'enfance. Voici comme j'ai entendu raconter l'affaire singulière qu'eut avec lui la Fontaine. Quelqu'un s'avise de lui demander pourquoi il souffre que M. Poignan aille chez lui tous les jours : « Eh ! pourquoi n'y viendrait-il pas ? C'est mon meilleur ami. — Ce n'est pas, répond-on, ce que dit le public ; on prétend qu'il ne va chez toi que pour M^{me} de la Fontaine. — Le public a tort, reprend-il ; mais que faut-il que je fasse à cela ? » On lui fait entendre qu'il faut demander satisfaction, l'épée à la main, à celui qui nous déshonore : « Eh bien ! dit la Fontaine, je la demanderai. » Il va le lendemain, à quatre heures du matin, chez M. Poignan, et le trouve au lit : « Lève-toi, lui dit-il, et sortons ensemble. » Son ami lui demande en quoi il a besoin de lui, et quelle affaire pressée l'a

1. *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

rendu si matineux : « Je t'en instruirai, répond la Fontaine, quand nous serons sortis. » Poignan se lève, s'habille, sort avec lui, et le suit jusqu'aux Chartreux, en lui demandant toujours où il le mène : « Tu vas le savoir, » répondit la Fontaine, qui lui dit enfin, quand ils furent derrière les Chartreux : « Mon ami, il faut nous battre. » Poignan surpris lui demande en quoi il l'a offensé, et lui représente que la partie n'est pas égale : « Je suis un homme de guerre et toi tu n'as jamais tiré l'épée. — N'importe, dit la Fontaine, le public veut que je me batte avec toi. » Poignan, après avoir résisté inutilement, tire son épée par complaisance, se rend aisément le maître de celle de la Fontaine, et lui demande de quoi il s'agit. « Le public prétend, lui dit la Fontaine, que ce n'est pas pour moi que tu viens tous les jours chez moi, mais pour ma femme. — Eh ! mon ami, répond Poignan, je ne t'aurais pas soupçonné d'une pareille inquiétude, et je proteste que je ne mettrai plus les pieds chez toi ! — Au contraire, reprend la Fontaine en lui serrant la main, j'ai fait ce que le public vouloit : maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi. »

Mademoiselle de la Fontaine ne manquait ni de beauté, ni d'esprit¹. Il paraît qu'elle s'occupait peu de sa maison. « Vous n'avez, lui écrit son mari en 1663 après quinze ans de mariage, jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table Ronde... Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage ; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous

1. D'OLIVET, FRÉRON.

divertissent. » Il faut d'ailleurs songer que ces lettres sont des morceaux de littérature destinés au public et ne pas s'y appuyer comme on le ferait sur une lettre intime. En tout cas, les reproches de ce mari, si grand liseur de romans lui-même, si dédaigneux des choses ennuyeuses, et qui, pour former sa jeune femme, ne lui avait appris que les « galanteries », sont chose assez plaisante. Sans doute M. Mesnard a-t-il trouvé la vraie raison de leur désaccord en ceci qu'ils se ressemblaient trop. Il paraît, d'ailleurs, que Mademoiselle de la Fontaine était mieux qu'une liseuse de romans, qu'elle goûtait les lettres et tenait sa place dans un bureau d'esprit. Racine écrivait d'Uzès à la Fontaine en 1662, après l'avoir prié de lui renvoyer ses *Bains de Vénus* et de lui mander en même temps quel jugement il en portait : « Je fais, dit-il, la même prière à votre académie de Château-Thierry, surtout à Mademoiselle de la Fontaine. Je ne lui demande aucune grâce pour mes ouvrages; qu'elle les traite rigoureusement. » Et la Fontaine lui-même, dans une lettre à son oncle Jannart, où il le prie d'intercéder, comme substitut du procureur général, en faveur d'une dame de Pont-de-Bourg, ajoute : « Vous en aurez des remerciements de l'académie. »

Si nous ne connaissons rien des prétendues infidélités de Mademoiselle de la Fontaine que la phrase de Tallemant citée plus haut, en revanche celles du mari sont avouées. Nous savons entre autres qu'ayant logé chez lui M^{me} de Coucy, abbesse de Mouzon, la « très révérende mère en Dieu » de l'épître de 1657, il poussa fort loin l'hospitalité; surpris par sa femme, dit Tallemant, il lui fit une grande révérence et sortit. Après quoi il mit la chose en élégie :

On me vint interrompre au plus beau de mon conte.
 Iris entre, et depuis je n'ai pu retrouver
 L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.

Il est d'ailleurs permis d'avoir des doutes sur ce dernier point. Au reste personne n'est plus discret que la Fontaine en ces matières : il n'a compromis aucune femme. Il est vrai que, comme l'écrivait bien plus tard Ninon de Lenclos, quand sa conversion faisait courir le bruit que sa tête était affaiblie : « Je doute qu'il y ait eu du philtre amoureux pour la Fontaine : il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense. »

La relation d'un voyage en Limousin, qu'il écrit à sa femme elle-même, nous donne des clartés sur l'étrange époux qu'est la Fontaine.

A propos d'une comtesse poitevine : « J'y eusse, dit-il, trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée, mais sans elle rien ne me touche. » Et il met sa femme au défi de *lui faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque*¹. A Châtellerault, il rencontre une jeune parente : « Je l'entretins peu... bien résolu, si nous eussions fait un plus long séjour à Châtellerault, de la tourner de tant de côtés que j'aurois découvert ce qu'elle a dans l'âme, et si elle est capable d'une passion secrète... Elle aime fort les romans : c'est à vous, qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer². » A Poitiers, il y a... « nombre de belles et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en aucun lieu de la terre... j'eus

1. Lettre du 30 août 1663.

2. Lettre du 19 septembre 1663.

quelque regret de n'y point passer; vous en pourriez aisément deviner la cause¹. » A Bellac, la fille de l'hôte est jeune et jolie : « Je la cajolai sur sa coiffure : c'étoit une espèce de cale à oreilles, des plus mignonnes, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille, croyant bien faire, alla querir aussitôt sa cale de cérémonie pour me la montrer. Passé Chavigny, l'on ne parle quasi plus françois; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine : les fleurettes s'entendent par tout pays, et ont cela de commode qu'elles portent avec elles leur truchement². »

A Limoges, *les femmes ont de la blancheur*, mais les coutumes de l'endroit n'agrément point à notre touriste :

Ce n'est pas un plaisant séjour :
J'y trouve aux mystères d'Amour
Peu de savants, force profanes;
Peu de Philis, beaucoup de Jeannes;
Peu de muscat de Saint-Mesmin,
Force boisson peu salulaire;
Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
Jugez si c'est là mon affaire.

On juge encore mieux, par ces propos, combien il étoit sincère quand, à soixante-huit ans, il traçait son idéal du mariage au Prince de Conti :

... de l'argent sans affaire;
Ne me voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout mon vouloir;
Femme, de plus, assez prudente
Pour me servir de confidente.

1. Lettre du 19 septembre 1663.

2. *Ibid.*

Il est vrai que dans les *Aveux indiscrets*, il confesse sa faute et semble la regretter :

Le nœud d'hymen veut être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté...
Je donne ici de bons conseils sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

Et l'on sait aussi quel soupir il lui arrive de pousser, quand il raconte l'histoire de Philémon et Baucis :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Pourtant, malgré ces quelques retours, il garde du mariage la même idée : « J'ai vu beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente. » Et il en arrive à penser que le mariage est

bon seulement

Pour les gens de certaines classes...

Une telle absence d'hypocrisie fait qu'on pardonne toujours à la Fontaine ; mais il faut bien, avec Saint-Marc Girardin, mettre, « sans hésiter, les plus gros torts sur le compte du mari ».

Le père en lui ne fut pas moins léger que l'époux. Lui-même l'avoue :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
Et je ne t'ai jamais envié cet honneur...

Son fils, Charles, était né en 1653¹. Il ne semble pas l'avoir jamais préoccupé ; d'ailleurs la Fontaine, qui resta

1. Son parrain fut François de Maucroix, sa marraine Geneviève Herbellin, femme de M^e Jehan Josse, avocat au Parlement.

toute sa vie un enfant, n'aimait pas l'enfance. « Cet âge est sans pitié (*Fables*, IX, 2). » « L'enfance n'aime rien (XI, 2). » « De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » (*Lettres*, 19 sept. 1663.) Son fils est à peine mentionné deux fois dans toute son œuvre. Et c'est encore avec des images de galanterie dans la tête qu'il en parle à sa femme : « Faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer et pour lui tenir compagnie. » (*Lettres*, 25 août 1663.) Selon Matthieu Marais, il aurait laissé le soin d'élever son fils à François de Maucroix; selon Fréron, à M. de Harlay, procureur général. Tout ceci n'est rien moins que sûr. En tout cas, les anecdotes rapportées par Titon du Tillet¹ et par Fréron, montrant la Fontaine rencontrant son fils et ne le reconnaissant pas, semblent de pures légendes, bâties sur l'indéniable légèreté paternelle.

Le ménage de notre poète connut assez vite les embarras d'argent, nous l'avons vu. En 1652, son frère Claude, sorti de l'Oratoire de Paris et devenu prêtre oratorien de Reims, puis retiré à Nogent-l'Artaud, atténua la donation qu'il lui avait faite en 1649. A la mort de leur père, en 1658, il ne confirma sa cession qu'à la charge d'un paiement de 8.000 livres que lui ferait Jean après l'avoir acquitté de toutes les dettes de l'héritage. Or la succession offrait un passif de 32.892 livres et l'actif consistait en propriétés

1. *Le Parnasse françois*, 1732.

qu'il fallut vendre en partie. En 1653, la Fontaine vend une propriété à Oulchy-le-Château; en 1656, il vend à Louis Héricart, son beau-frère, une ferme de Damart; en 1676, il vend sa maison natale à Antoine Pintrel, pour 11.000 livres, qui payent les dettes envers Pintrel et l'oncle Jannart. Ses lettres à l'oncle sont loin de faire croire à son incapacité d'administrateur, et s'il fut négligent, il faut lui tenir compte des embarras de sa succession : s'il eut des dettes, ce fut surtout celles que son père lui laissa en mourant. Et d'ailleurs, il les a toutes payées.

Il exerçait sa charge de maître des eaux sans trop de zèle, mais elle le forçait à de nombreuses promenades par la campagne et les bois. L'un des biographes les plus pittoresques et les mieux avertis du poète, M. Louis Roche, a fort bien fait ressortir l'importance que ces fonctions de maître des eaux et forêts eurent sur le développement du conteur et du fabuliste. C'est alors que la Fontaine découvrit les secrets charmants des animaux, des arbres et des fleurs. C'est au cours de ces tournées qu'il rencontra, sous bois ou dans la prairie, quelques-uns de ses futurs personnages : le bûcheron chargé d'ans, Perrette avec son pot au lait, le Meunier, son fils et l'âne, le Corbeau, le Renard, Jeannot lapin. Le *rustic* avec ses bas mal mis, sa perruque de côté et ses souliers pleins d'herbe, le garçon gauche et embarrassé dépeint par la Bruyère, c'était bien notre Jean vers cette époque de sa vie provinciale. Le poète, en lui, était né depuis longtemps. « Je m'étais, dit-il dans l'avertissement d'*Adonis*, exercé toute ma vie en ce genre de poésie que nous nommons héroïque. » Il ne nous reste rien de ces essais qui durent être nombreux,

ni des petits vers plus nombreux peut-être encore où il se jouait en compagnie de Maucroix. En 1564, la Fontaine publia la comédie de l'*Eunuque*. Il avait été, dès le jeune âge, grand lecteur de romans; il connaissait *Héliodore*, le *Polexandre* de Gomberville, les livres de la Calprenède, le *Cyrus* de M^{lle} de Scudéry et surtout l'*Astrée* de d'Urfé; quant à Rabelais, il le savait par cœur. Il connaissait également les conteurs italiens, l'Arioste, le Tasse, Machiavel, Boccace. Il avait lu Marot, Voiture, Malherbe. A vingt-deux ans, un officier en quartier d'hiver à Château-Thierry avait lu devant lui l'Ode de Malherbe sur la mort de Henri IV : ce fut pour lui la révélation, non pas de la poésie, comme on l'a dit, mais de la grande poésie. Le goût des anciens ne devait venir que plus tard, vers 1654. « Un de ses parents, dit d'Olivet, nommé Pintrel, homme de bon sens, et qui n'étoit pas ignorant, lui fit comprendre que, pour se former, il ne devoit pas se borner à nos poètes français; qu'il devoit lire, et lire sans cesse Horace, Virgile, Térence. Il se rendit à ce sage conseil... Il faisoit ses délices de Platon et de Plutarque. J'ai tenu les exemplaires qu'il en avoit; ils sont notés de sa main à chaque page; et j'ai pris garde que la plupart de ses notes étoient des maximes de morale ou de politique, qu'il a semées dans ses fables. »

C'est par Jannart, substitut de Fouquet comme procureur général au Parlement de Paris, que la Fontaine fut présenté au surintendant des finances vers 1657. On sait combien la fortune de Fouquet avait été brillante et rapide. Depuis la mort de Mazarin, sa puissance s'étoit encore consolidée. Le jeune roi, à qui le cardinal avait conseillé, en mourant,

de commencer par mettre de l'ordre dans les finances, et à qui il avait recommandé Colbert, ne demandait qu'à se servir des grands talents de Fouquet; mais il lui avait fait entendre qu'il n'ignorait aucun abus, et l'avait engagé à lui présenter sans déguisement la situation des choses. Au lieu de suivre le conseil de ses amis, qui lui conseillaient de marcher droit avec le roi, Fouquet osa lui présenter des états inexacts. Chaque soir Colbert en démontrait au roi la fausseté. Sous les dehors d'une très grande puissance politique, Fouquet était déjà perdu. Ce financier malhonnête et magnifique aimait les femmes, le luxe, les bâtiments; il aimait aussi les arts : le peintre Le Brun, le jardinier Le Nôtre, Corneille, Scarron, Molière, Gombault, Perrault, Quinault, Pellisson, combien d'autres participèrent à ses bienfaits. Il ne tarda pas à deviner quel poète se cachait sous le *garçon de Champagne*. « Son mérite a été de l'avoir aimé avant tout le monde, » a écrit M. Anatole France¹.

La Fontaine offrit à Fouquet le manuscrit, calligraphié par Jarry, de son *Adonis*, poème héroïque et pastoral écrit plusieurs années auparavant, où il y a de beaux vers païens et un sens tout virgilien du paysage. Le ton de l'épître à Fouquet, qui précède le poème, est d'un respect assez cérémonieux. La Fontaine se mit vite à l'aise, puisque, un an après, ayant attendu Fouquet dans sa galerie sans avoir été reçu, il lui écrivait familièrement en lui demandant un autre rendez-vous :

Je prendrai votre heure et la mienne.

Un traité avait été passé entre le protecteur et le

1. PFNOR ET FRANCE, *le Château de Vaux* (1888).

protégé sous la caution de Pellisson, premier commis et homme de confiance de Fouquet. On ignore les conditions du marché en ce qui concerne Fouquet; *gratifications*, dit d'Olivet, *pension*, disent Perrault, Matthieu Marais et Fréron. La Fontaine, de son côté, prit l'engagement de *payer* tous les trois mois la rente poétique que le surintendant réclamait « pour le soin qu'il prenoit de faire valoir ses vers » : à la Saint-Jean des madrigaux; en octobre de *menus vers*; au premier janvier une ballade; à Pâques un sonnet plein de dévotion¹. De la sorte c'est le poète qui prend plaisamment figure de pensionné, c'est lui d'ailleurs qu'on relance quand il ne paie pas au temps prescrit, ni assez abondamment, en bonne monnaie des Muses ! A la vérité, nous sentons quelque effort dans toutes ces productions de commande, mais du moins, le poète s'acquitte des compliments obligés avec un esprit et une aisance qui sauvent sa dignité. En 1658, La Fontaine entreprit *le Songe de Vaux*, vaste ouvrage, mêlé de vers et de prose, en l'honneur de Fouquet, de sa magnificence. La terre de Vaux-le-Vicomte était située à dix lieues de Paris, près de Melun, sur les bords de la petite rivière d'Anqueuil. Le Vau avait construit le palais; le Nôtre avait dessiné les jardins; le Brun avait exécuté les peintures. En 1659, les travaux sont loin d'être achevés et par exemple les jardins sont « tout nouveau plantés »; la Fontaine les décrit tels qu'ils seront dans l'avenir et il y mêle quelques épisodes galants. Après un débat, qu'on jugea trop grave,

1. *Eptère II.*

entre quatre fées, l'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie, les aventures d'un saumon et d'un esturgeon, les amours de Mars et de Vénus, offrent d'autres « échantillons » plus badins ou plus simples d'un talent déjà très divers, qui va du conte au ballet. Il y a là déjà des vers libres, quelques couplets d'une souplesse charmante, et des retours mélancoliques en plein parc vers la liberté des muses dans les bois. De la même époque datent le ballet des *Rieurs du Beau-Richard*, le poème dialogué de *Clymène*, « mélange de ballet, de pastorale, de satire littéraire et d'élégie, avec je ne sais quoi de libre et de railleur qui a ravi Théodore de Banville, fantaisie où la mythologie n'est qu'une amusante mascarade à la faveur de laquelle la Fontaine avoue ses goûts et conte ses amours¹ ». On retrouve le personnage de Clymène, « beauté de province », dans les *Élégies*, composées vers le même temps, et dont l'accent est particulièrement tendre et douloureux. Non que notre héros soit devenu constant :

On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet et fécond en nouvelles amours :

Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.

Et, en effet, dans le moment qu'il soupire pour Clymène, il courtise, entre autres beautés, Claudine Colletet, femme du poète académicien et qui se piquait elle-même d'écrire; elle faisait des vers du vivant de son mari, et n'en fit plus après sa mort.

La protection de Fouquet ne fut pas qu'un bienfait matériel pour la Fontaine : le séjour de Vaux lui

I. André HALLAYS, *Jean de la Fontaine*.

offrit de nombreuses relations littéraires et mondaines qui devaient exciter sa verve et lui faciliter le succès. Il y avait là l'académicien Pellisson, et ses amis, parmi lesquels M^{lle} de Scudéry. Il y avait M^{me} de Sévigné : en plein *consistoire* tenu chez lui par Phebus, le surintendant fit lire à l'aimable veuve l'épître à l'abbesse de Mouzon (*Très révérende mère en Dieu...*) qui lui plut beaucoup. Le poète lui adressa un dizain pour la remercier de ses éloges. M^{me} de Sévigné devait rester l'amie et l'admiratrice de la Fontaine qui, en 1667, dédiait la fable du *Lion amoureux* à sa fille, la future M^{me} de Grignan. Ces deux grands écrivains devaient s'entendre; tous deux, Sainte-Beuve l'a dit excellemment, « ont au plus haut degré et communiquent le plus aisément ces deux choses involontaires, la joie et le charme ». Il y avait aussi Molière, qui venait donner à Vaux, le 11 février 1661, une représentation de *l'École des Maris* et qui, le 17 août, jouait pour la première fois *les Fâcheux* dans la fête que Fouquet offrit au roi. Dans la relation de cette fête, écrite pour Maucroix, alors à Rome en mission secrète pour les affaires du surintendant, la Fontaine s'exprime avec enthousiasme et avec pénétration sur celui qui représente si bien avec lui-même, en plein XVII^e siècle, l'esprit de la Renaissance et le vieil esprit gaulois :

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome.
J'en suis ravi, car c'est mon homme.

Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence ?
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

En cette même année 1661, Racine, plus jeune de dix-huit ans que la Fontaine, lui écrivait d'Uzès des lettres à la fois familières et déférentes où l'on sent que leurs relations sont déjà anciennes; outre que leurs deux familles sont alliées, tous deux partagent les mêmes goûts et non seulement celui de la poésie, car Racine, exilé en ce temps-là chez un oncle ecclésiastique et peignant à son ami la sagesse qu'il observe dans la pieuse maison, ajoute ces mots qui en disent long sur le jeune élève de Port-Royal : « Il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec les autres loups vos confrères. » Dans une autre lettre, Racine soumet ses essais poétiques au jugement de la Fontaine. Celui-ci, sans être encore glorieux, a déjà conquis la renommée. Dès 1660, Conrart, « père de l'Académie françoise », lui écrit comme à un écrivain déjà très haut placé dans l'estime des connaisseurs.

On s'est pourtant demandé si le séjour à la cour de Vaux ne fut pas nuisible au génie de notre poète. « Il fut bon pour la Fontaine, dit Sainte-Beuve, que la faveur de Fouquet l'initiât à la vie du monde, et lui donnât toute sa politesse; mais il lui fut bon aussi que ce cercle trop libre ne le retînt pas trop longtemps... Si le règne de Fouquet avait duré, il eût été à craindre que le poète ne s'y relâchât et ne se laissât aller en tous sens aux pentes, aux fuites trop faciles de sa

verve. Les *Contes* lui seraient aisément venus dans ce lieu-là, non pas les *Fables* : les belles fables de la Fontaine, très probablement, ne seraient jamais écloses dans les jardins de Vaux et au milieu de ces molles délices... Il y a eu deux la Fontaine, l'un avant et l'autre après Boileau¹ ». Ce jugement a paru excessif. Que les fables n'eussent pu éclore à Vaux, qui peut le dire ? La cour de Fouquet était-elle si énervante ? Et M. P. Mesnard l'a fait remarquer spirituellement, Sainte-Beuve parle comme si la Fontaine, lorsqu'il en sortit, avait échappé aux *molles délices* et commencé à vivre en ermite. D'autre part, M. Hallays se demande avec raison : « Qui sait ce qu'il fût advenu de la Fontaine s'il eût vieilli à Château-Thierry ? Tandis qu'il lisait longuement les poètes, frères de son génie, et prêtait l'oreille aux voix familières de la campagne, la Muse l'avait appelé. L'eût-il jamais écoutée ? Eût-il secoué la torpeur de ses rêveries, s'il n'avait été transporté soudain sur un théâtre plus vaste et plus brillant, s'il n'avait cédé, comme le font les plus indolents, au plaisir d'être applaudi ? »

Cependant Fouquet, que Louis XIV avait résolu de disgracier, avait eu l'imprudence de s'éprendre de M^{lle} de La Vallière, de qui le roi était amoureux, et de lui faire offrir 20.000 pistoles. Louis XIV en éprouva un dépit violent qu'exaspéra encore le faste insolent de la fête que le ministre offrit au roi, dans les jardins de Vaux, en août 1661. Le 5 septembre, Fouquet était arrêté à Nantes. Gourville et Saint-Évremond, compromis, s'exilaient ;

1. *Causeries du lundi*, VII.

M^{me} de Sévigné même était soupçonnée, et Pellisson était arrêté. On n'inquiéta pas la Fontaine, mais nul événement ne lui fut jamais plus sensible; le fidèle attachement qu'il avait voué au surintendant, les craintes qu'il ressentait pour la vie de ce dernier, lui arrachèrent, dans l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*, des vers sublimes; l'*Élégie* eut un retentissement considérable. La Fontaine ne s'en tint pas là; tandis que Pellisson préparait dans son cachot ses admirables discours pour le surintendant, il écrivit une ode au roi pour implorer de nouveau sa clémence. C'est à cette occasion qu'il correspondit avec Fouquet, alors détenu à la Bastille, et sollicita pour ses vers l'approbation de celui même qu'il voulait défendre. Sa lettre du 30 janvier 1663 montre avec quelle « tranquillité admirable »¹ le ministre disgracié discutait avec ses amis de l'opportunité de tout ce qui touchait sa cause. On sait que le roi ne se laissa pas fléchir et que Fouquet fut enfermé à Pignerol. Ni Louis XIV, ni surtout Colbert ne perdirent jamais complètement, par la suite, le souvenir de cette intervention si courageuse du Bonhomme.

A l'arrestation et au procès de Fouquet vinrent s'ajouter d'autres soucis. La Fontaine était en Champagne,

Dormant, rêvant, allant par la campagne²,

quand on lui intente un procès pour usurpation de noblesse : dans deux ou trois contrats, il s'est donné

1. Madame de Sévigné.

2. Épître à M. le duc de Boulillon.

indûment le titre d'écuyer. Puis il tombe malade d'une fièvre maligne. On le condamne par défaut à 2.000 livres d'amende. C'est la ruine pour le poète, dont les affaires vont de mal en pis depuis qu'il ne touche plus la pension de Fouquet. Il adresse alors une épître à la fois badine et touchante au seigneur de Château-Thierry, le duc de Bouillon, qui vient d'épouser une des nièces de Mazarin, Marie-Anne Mancini. Il prie les deux époux d'agir sur Colbert. « Bouillon dut sourire de cette requête ingénue. Solliciter Colbert pour le protégé de Fouquet, l'ami de Pellisson, l'auteur de cette *Élégie* qui, depuis un an, émeut la pitié du public en faveur du surintendant déchu¹ ! » Nous ne savons d'ailleurs pas comment se termina cette affaire; mais la Fontaine y avait gagné l'amitié de la duchesse de Bouillon.

Le voyage en Limousin, que le poète accomplit en 1663, est encore l'une des conséquences de la chute de Fouquet. Le bon oncle Jannart, à qui la Fontaine devait tant, et qui était substitut de Fouquet dans la charge de procureur général au Parlement, fut contraint de s'exiler à Limoges. Soit que la Fontaine fût compris dans l'ordre d'exil, soit par affection pour son parent, soit qu'il désirât voyager, notre poète l'accompagna. Nous devons à cette circonstance cette *Relation d'un voyage en Limousin* qu'il écrivit sous forme de lettres à sa femme; lettres un peu apprêtées sans doute, mais si charmantes et spirituelles, souvent si libres dans la confiance, et qui par l'enjouement, la variété, les paysages

1. André HALLAYS, *loc. cit.*

peints d'un trait, les impressions d'art originales (devant *les Captifs* de Michel-Ange), parfois l'émotion (rêverie douloureuse devant la porte du cachot qu'avait occupé Fouquet à Amboise) passent de beaucoup le voyage de Chapelle et de Bachaumont.

L'oncle Jannart resta longtemps exilé à Limoges; mais son neveu, vers la fin de 1663 ou au commencement de 1664, revint à Château-Thierry. Il y revit la duchesse de Bouillon, qu'il connaissait sans doute dès avant qu'elle fût mariée, car celle qu'on appelait « la petite muse » rechercha de bonne heure les beaux esprits. Elle était jolie. « Les grâces habitaient sous la figure de M^{me} de Bouillon, » a dit l'abbé de Chaulieu; « elle n'était ni grande ni menue, » nous assure le duc de Saint-Simon, mais le meilleur portrait qu'on ait d'elle, c'est encore la Fontaine qui l'a fait :

Vous excellez en mille choses :

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs.

Allez dans des climats inconnus aux zéphyrs,

Les champs se vêtiront de roses¹.

Elle était sans pruderie, ce qui n'était pas pour déplaire à la Fontaine. Dans une lettre qu'il lui adresse², il lui vante son « pied blanc et mignon », sa « brune et longue tresse ». Elle n'a pas, comme on l'a dit, donné à la Fontaine l'idée d'écrire des contes³, mais elle l'a certainement encouragé dans cette voie scabreuse. D'autre part, son influence fut grande, et

1. *A Madame la duchesse de Bouillon*, 1687.

2. Juin 1671.

3. M. P. MESNARD, dans sa notice, a démontré que chronologiquement cette assertion ne peut se soutenir.

non certes des meilleures, sur la conduite de la Fontaine. « Le jour viendra où ce sera autour d'elle, dans sa cour, aussi déréglée qu'elle-même, que se formeront les liaisons les plus dangereuses de notre poète¹. »

Que ce soit ou non la duchesse qui l'ait ramené à Paris, nous y trouvons La Fontaine en 1664 : le 14 juillet, il prête serment comme gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, qui habite le palais du Luxembourg. Cette fonction n'est guère lucrative². Il a le vivre, non le couvert, à ce qu'il semble : il est qualifié « demeurant ordinairement à Château-Thierry, étant de présent à Paris logé sur le quai des Orfèvres en la maison du sieur Jannart ». En réalité, le maître des eaux et forêts habite le plus souvent Paris. Sa femme vit même un certain temps avec lui chez l'oncle Jannart. Quant aux gages, ils sont maigres : 200 livres par an. En revanche, il a des loisirs. Le palais d'Orléans est à peu de chose près notre Luxembourg. Belle demeure, maison morose ; « la princesse n'est guère distraite de ses dévotions que par ses vapeurs ». Dans les vers qu'il écrit en 1667 pour Mignon, petit chien de la princesse, il le plaint, parce que l'amour ne trouve pas un accès facile d'aucun des deux côtés du palais, habités l'un par la duchesse douairière et les jeunes princesses ses filles, l'autre par sa belle-fille, M^{lle} de Montpensier. Des trois filles, l'une meurt en 1664 ; une autre, la duchesse de Toscane, est mal mariée ; la plus jeune, M^{lle} d'Alençon, a seize ans,

1. P. MESNARD.

2. Louis ROCHE.

mais est bossue et laide. Et puis il y le premier aumônier, l'évêque de Bethléem, dont la sévérité effarouche notre poète. Il ne lui reste que le parc,

L'innocente beauté des jardins et du jour...

et aussi celle des demoiselles de compagnie, la radieuse apparition de M^{lle} de Poussay, grâce à qui « tout rit dans Luxembourg ».

La *rente poétique* payée par la Fontaine dans cette maison est assez mince : l'épître au chien Mignon, un sonnet à M^{lle} de Poussay, un autre sonnet à M^{lle} d'Alençon, une épître dédicatoire au duc de Guise, qui épousa M^{lle} d'Alençon en 1667. On a remarqué dans ces œuvres légères le ton d'aimable familiarité, mêlée de respect, que la Fontaine sut toujours avoir avec les grands¹. « Voltaire, dit très bien Saint-Marc Girardin, n'est pas plus à son aise, et... Voltaire veut y être. La Fontaine y est sans s'en occuper et s'en enivrer. Il s'entretient de cette manière familière et gracieuse avec M^{me} la duchesse de Bouillon, avec M^{me} de Thianges, avec Turenne, avec le prince de Conti, avec Vendôme... Quand il écrit aux femmes, princesses ou duchesses, mais surtout belles, son ton est charmant². »

La Fontaine resta attaché à la douairière d'Orléans jusqu'à la mort de cette princesse, en 1672, et garda toujours ce titre de son gentilhomme servant. Maître des eaux et forêts de 1652 à 1658, comme maître triennal, c'est-à-dire en fonctions une année sur trois, et à partir de 1658, date de la mort

1. P. MESNARD.

2. *La Fontaine et les fabulistes.*

de son père, comme maître ancien et capitaine des chasses, il allait quelquefois à Château-Thierry exercer sa charge, sans doute assez négligemment, puisque, le 7 août 1666, Colbert le priaît de faire une plus exacte recherche des gaspillages et de tous les abus et malversations dont souffraient les bois commis à sa surveillance. Plus tard, Furetière le raillait durement sur son ignorance administrative : « Après avoir exercé trente ans la charge de maître particulier des eaux et forêts, il avoue qu'il a appris dans le Dictionnaire universel ce que c'est que du bois en grume, qu'un bois marmenteau, qu'un bois de touche, et plusieurs autres termes de son métier, qu'il n'a jamais su¹. »

Quelques mois avant d'entrer au service de la duchesse d'Orléans, le 14 janvier 1664, la Fontaine obtenait un privilège du roi pour la publication de son premier recueil de *Contes*, qui parut en décembre de la même année, et comprenait, avec une traduction de *la Matrone d'Éphèse* par Saint-Évremond, les nouvelles de *Joconde* et du *Mari battu et content*. Le *Joconde*, tiré de l'Arioste, causa grand bruit : un médiocre poète, le sieur Bouillon, avait, lui aussi, rimé sur ce sujet. Cela fit querelle; il y eut deux partis dont l'un pour Bouillon et l'autre pour la Fontaine. Des paris s'ouvrirent. Le chevalier de Saint-Gilles, champion de Bouillon, paria 500 pistoles contre la Mothe-le Vayer, tenant de la Fontaine. On chercha un juge. Molière, ami des deux auteurs, se refusa. Le jeune Boileau, lui, prit résolument

1. *Second factum.*

parti pour la Fontaine dans une *Dissertation* fameuse. La seconde édition des *Contes*, publiée peu après la première, contenait huit contes nouveaux, avec une préface pleine de malice où, répondant aux personnes que pourraient scandaliser ses badinages, l'auteur invoquait la *bienséance* « que Cicéron fait consister, disait-il, à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps et aux personnes qu'on entretient ». Et il ajoutait : « Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. » En effet, le succès fut très grand. En 1666, une seconde partie fut publiée; dans la préface, le poète ne s'excusait plus de l'immoralité de ses contes, mais il annonçait que c'étaient les derniers. Il avait trouvé une nouvelle voie, autrement riche, et, le 6 juin 1667, il obtenait un privilège pour ses *Fables choisies mises en vers*, dont les six premiers livres, soit la première et la deuxième partie de tout l'ouvrage, parurent en 1668. Le recueil est dédié au Dauphin, fils de Louis XIV; la préface indiquait que certaines fables étaient déjà connues et avaient été jugées « avec indulgence ». M. Mesnard l'a fort bien dit : « On n'est jamais entré dans la gloire moins ambitieusement... » L'une des fables est dédiée à Maucroix; une autre au chevalier de Bouillon, que la Fontaine semble avoir souvent consulté sur les matières de goût; une autre à M^{lle} de Sévigné; une autre contient l'éloge de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, ami et admirateur de la Fontaine¹.

1. La Fontaine était également lié avec M^{me} de la Fayette : voir l'*Épître VII* où il lui dit : « Je vous aime, aimez-moi toujours. »

Le succès du recueil des *Fables choisies* fut prodigieux. En 1669, la Fontaine publia *Psyché*, qui contient un roman mythologique, une description de Versailles, des poèmes dont quelques-uns très beaux, comme l'Hymne à la Volupté, où Polyphile nous fait confidence de ses penchants :

*J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.*

Psyché contient enfin une charmante relation, à peine ornée, sur la société des « quatre amis, dont la connaissance avoit commencé par le Parnasse », c'est-à-dire Polyphile (la Fontaine), Acante (Racine), Ariste (Boileau), Gélaste (Molière)¹. « Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale, n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement. »

1. Gélaste représente plutôt Chapelle que Molière; ce dernier était brouillé avec Racine quand parut *Psyché*.

Les réunions des quatre amis avaient lieu d'ordinaire dans l'appartement que Boileau avait loué rue du Vieux-Colombier, au faubourg Saint-Germain¹. Il y venait aussi Chapelle, et des curieux comme ce Gaches que la Fontaine amenait partout avec lui pour réciter les contes qu'il n'osait pas dire lui-même, ou ce Descoteaux qui jouait si bien de la flûte que Molière ne pouvait se lasser de l'entendre. Les saillies de Boileau, la verve un peu grosse de Chapelle, les traits de moquerie de Racine, le bon sens de Molière contrastaient dans ces réunions avec les songes creux et bévues du Bonhomme. Les anecdotiers n'ont point par la suite failli à leur tâche d'amplifier tout cela; peut-être ont-ils assimilé un peu trop à celles du cabaret de la Pomme du Pin ou de tels autres lieux de beuverie célèbres du temps ces assemblées de chez Despréaux; celles-ci n'avaient point tout à fait ce caractère négligé : le ton y était de bonne compagnie et, sans la brouille qui surgit, au moment des représentations d'*Alexandre*, entre Racine et Molière, peut-être se fussent-elles prolongées, pour le bien des lettres, plus longtemps encore. Les réunions de la rue du Colombier n'avaient fait que rendre encore plus étroite la liaison du comique et du fabuliste; c'est même à l'occasion de l'une de ces rencontres que Molière témoigna hautement de sa déférence envers la Fontaine. C'était au cours d'un souper avec Racine, Boileau et Descoteaux. « La Fontaine était, ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire plongé dans ses distractions. Racine et Boileau, pour le tirer

de sa léthargie, se mirent à le railler si vivement qu'à la fin Molière trouva que c'était passer les bornes. Au sortir de table, il poussa Descoteaux dans l'embrasement d'une fenêtre, et lui parlant d'abondance de cœur, il lui dit : « Nos beaux esprits ont beau se tremousser, ils n'effaceront point le Bonhomme. » La Fontaine devait garder ses amitiés jusqu'à la fin. Lorsque Molière mourut, il lui composa la belle épitaphe :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence...

Quant à Boileau et surtout Racine, il resta lié avec eux de plus en plus étroitement jusqu'à sa mort.

Il continuait de fréquenter assidûment la maison de Bouillon. La princesse de Bavière, sœur du duc de Bouillon, le choisit un moment pour son gazetier en vers. Il se rencontra avec le héros de la famille, Turenne, à qui il adressa deux épîtres en vers, où il y a beaucoup de grâce et quelques traits de beau lyrisme.

En 1671, la Fontaine, oubliant ses promesses, publiait la troisième partie des *Contes* et un recueil de nouvelles *Fables* grossi de fragments du *Songe de Vaux*, de quatre *Élégies*, de l'*Ode à Madame*, d'*Adonis* et diverses petites pièces. Quelques mois avant cette double publication, il avait prêté son nom à un *Recueil de Poésies chrétiennes*, composé de diverses pièces et de quelques vers de la Fontaine, avec préface (de Lancelot ou de Nicole). Cette liaison avec Port-Royal étonne. Deux ans après, ces messieurs revinrent à la charge : ils lui demandèrent de tirer

d'une lettre de saint Jérôme, traduite par Arnauld d'Andilly dans la *Vie des Pères des déserts*, un poème sur la *Captivité de saint Malc*, où il devait célébrer la virginité et la chasteté : il s'appliqua de son mieux à ce que Sainte-Beuve appelle son *pensum*¹. Il devait toujours *priser ces auteurs, pleins d'esprit et bons disputeurs*², mais il les appelait aussi *indiscrets stoïciens* et leur reprochait de « faire cesser de vivre avant que l'on soit mort »³.

En 1672, Madame douairière mourut, dans le même temps que la Fontaine se débarrassait de sa charge de maître des eaux et forêts. Il se trouvait assez en peine quand M^{me} de la Sablière lui donna l'hospitalité. Il devait rester chez elle près de vingt ans⁴. Marguerite Hessein, femme d'Antoine Rambouillet de la Sablière, née vers 1630, tenait dans la rue Saint-Honoré un salon où se rencontraient gens de science, gens de lettres et gens du monde. « C'est, a écrit d'elle le fameux Bayle, une dame qui connoît le fin des choses et qui est connue partout pour son esprit extraordinaire. » Elle s'était fait initier à la philosophie de Descartes; Bernier qui, comme la Fontaine, vivait chez elle, avait composé à son usage un abrégé de la doctrine de Gassendi; les mathématiciens Sauveur et Roberval furent ses maîtres. Avec cela nul pédantisme, quoi qu'on en ait dit⁵. Son esprit avait, selon notre poète, « beauté

1. *Port-Royal*, V.

2. *Lettre à la duchesse de Bouillon*, novembre 1687.

3. *Fables*, XII, xx.

4. PERRAULT, D'OLIVET.

5. BOILEAU, *satire X*.

d'homme... avec grâce de femme »¹. Et il nous a laissé une vive image de sa conversation :

Propos, agréables commerces
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens ².

Ailleurs il parle de son « art de plaire et de n'y penser pas »³. Mais surtout elle était bonne et fut pour le poète une bienfaitrice délicate, une mère indulgente, qui pourvoyait à tous ses besoins, persuadée qu'il n'était guère capable d'y pourvoir lui-même⁴. « J'ai renvoyé tout mon monde, disait-elle un jour, je n'ai gardé que mon chien, mon chat, et la Fontaine. » Aussi quelle tendre vénération inspire le poète chaque fois qu'il parle d'elle ! « O vous, Iris lui dit-il,

Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour ⁵. »

Ainsi à l'abri du besoin, vivant son rêve d'épicurien, notre prétendu paresseux prépare de nouveaux contes et de nouvelles fables. Il était célèbre. M^{me} de

1. *Fables*, XII, xv.

2. *Ibid.*, livre IX.

3. *Ibid.*, XII, xv.

4. D'OLIVET.

5. *Fables*, XII, xv.

Thianges, sœur de M^{me} de Montespan, avait fait figurer son image en cire dans la *Chambre du Sublime*, sorte de petit théâtre doré qu'elle avait offert au duc du Maine pour ses étrennes en 1675.

La publication des nouveaux *Contes*, sous la rubrique de Mons, en 1674-75, eut un succès de scandale. Le 5 avril 1675, le lieutenant de police la Reynie en interdit la vente, non seulement parce que le livre avait été imprimé sans permission, mais parce qu'il « se trouve rempli de termes indiscrets et malhonnêtes, et dont la lecture ne peut avoir d'autre effet que celui de corrompre les bonnes mœurs et d'inspirer le libertinage ». Mais on encourageait l'auteur chez M. de la Sablière comme chez la duchesse de Bouillon ou chez l'actrice Champmeslé. Furetière a prétendu que la comédienne l'avait même aidé à « faire le débit de cette marchandise de contrebande ». La Fontaine avait fréquenté chez la Champmeslé en compagnie de Racine et de Boileau¹; on l'y voyait encore après la conversion de Racine. En 1676, de Château-Thierry où il est allé vendre sa maison natale, il écrit à la comédienne : « C'est chose de dégoût que compte, vente, arrérages; parler votre langage est mieux mon fait. » On sait qu'il lui dédia, en vers exquis, le conte de *Belphégor*; selon Furetière, la manière dont elle l'en paya était connue de tout le monde. Calomnie sans doute :

Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi,
Et plutôt au sort que j'eusse pu mieux faire !

1. Madame de Sévigné, lettre du 1^{er} avril 1671.

Nous l'avons déjà remarqué, la Fontaine, modeste en toutes choses, n'a jamais publié une seule de ses bonnes fortunes. Il a « servi des beautés de toutes les façons ». Mais qu'y a-t-il gagné? « Très peu de chose, rien ¹. »

En 1678-1679 parurent de nouvelles fables, que M^{me} de Sévigné appela *divines* (livres VII à XI). Le recueil était dédié à M^{me} de Montespan. Dans cette dédicace, comme dans l'épître à M^{me} de Thianges ou celle à M^{me} de Fontanges, autre favorite, la Fontaine ne manque pas à louer les puissances, et de payer au roi son tribut d'encens. « Il se prosterne, dit M. Taine, devant les bâtards; il adore M^{me} de Montespan... Regardez pourtant au fond du cœur, et dites si la vénération l'opprime... Il comprend ce qu'est l'égoïsme royal aussi bien que Saint-Simon lui-même. Il le perce à jour, le raille... Le poète au dedans restait libre et je crois que derrière ce retranchement impénétrable nulle servitude n'eût pu l'envahir ². »

Les cinq livres de fables nouvelles furent présentés au Roi par la Fontaine lui-même, qui débita son compliment, reçut un bon accueil, et une bourse pleine d'or. Adry prétend qu'il avait d'ailleurs oublié chez lui le volume qu'il venait offrir, et Walckenaer qu'il oublia en s'en allant la bourse qu'on lui avait offerte.

Dans les années qui suivirent, la Fontaine traduisit quelques vers d'auteurs anciens qui furent insérés dans la traduction des *Épîtres de Sénèque* par Pintrel et fit le poème du *Quinquina*, nouveau pensum,

1. *Les Oies de frère Philippe.*

2. *La Fontaine et ses fables.*

infligé cette fois par la duchesse de Bouillon, que ce remède, récemment introduit, avait guérie.

Depuis quelque temps les amis de la Fontaine songeaient pour lui à l'Académie. En 1682, il fut écarté au profit de l'abbé Dangeau. En 1683, quand Colbert mourut, il se présenta; mais l'intervention du poète en faveur de Fouquet n'était point oubliée; et puis le scandale des *Contes*! Et jusque dans les *Fables*, tout ce qu'il y avait de populaire et d'archaïque déplaisait à Louis XIV, qui répondait avec mépris : « C'est du gaulois » à Racine lui proposant une lecture d'Amyot¹. Peut-être aussi que, comme le veut Voltaire, l'extrême simplicité du fabuliste, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'éloignait de la faveur². Le candidat du roi était Boileau, qui ne fit aucune démarche, mais dont les amis menèrent campagne contre l'auteur de *Joconde*. Le jour de l'élection, l'académicien Rose, secrétaire du roi, jeta sur la table un des volumes des *Contes* comme pour faire honte à la Compagnie de penser à choisir un auteur si licencieux; s'apercevant qu'il n'avait pas produit par ce moyen beaucoup d'impression, il dit avec humeur : « Je vois bien, messieurs, qu'il vous faut un Marot. — Et à vous une marotte, » répliqua vivement Benserade. La Fontaine fut élu par seize voix contre sept à Boileau. Louis XIV, trop enclin à considérer l'échec de ce dernier comme le sien propre, exprima quelque impatience au sujet du choix de l'Académie. Il dit assez rudement au direc-

1. Louis RACINE, *Mémoires*.

2. *Siècle de Louis XIV*, XXXII.

teur Jean Doujat qui venait soumettre l'élection de la Fontaine à son agrément : « Je sais qu'il y a eu du bruit et de la cabale dans l'Académie. » Et ce n'est qu'une année après, le 2 mai 1684, que, Boileau ayant été élu à son tour, l'Académie put, sur permission du Protecteur, procéder à la réception de la Fontaine. L'abbé de la Chambre occupait le siège de directeur et vous fit un beau sermon au récipiendaire, ce jour-là tout confit en sagesse. Il commença par lui dire qu'il n'avait pas lu ses fables, ayant été « sevré de bonne heure des douceurs de la poésie »; il l'exhorta à prendre à tâche « de joindre la pureté des mœurs et de la doctrine, la pureté du cœur et de l'esprit, à la pureté du style et du langage. Songez jour et nuit, monsieur, que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un prince qui s'informerait du progrès que vous ferez dans le chemin de la vertu et qui ne vous considérera qu'autant que vous y aspirerez de la bonne sorte ». Notre bonhomme répondit avec la plus malicieuse modestie, promettant tout ce qu'on voulait et louant le roi, entre autres merveilles, de ne faire rien « qui ne soit orné de grâces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse; car outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une manière qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on lui demande. S'il m'est permis de descendre jusqu'à moi, contre les préceptes de la rhétorique qui veulent que l'oraison aille toujours en croissant, un simple clin d'œil m'a renvoyé, je ne dirai pas satisfait, mais plus que comblé ». Après quoi le récipiendaire saisit avec joie l'occasion d'exprimer d'une façon publique, à celle qui avait été pour lui comme une mère, les sentiments de son affection fidèle : il lut ce *Discours*

à *M^{me} de la Sablière*, où il se confesse d'une manière si touchante, et dans des vers si beaux :

J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien, prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;
Invoque des neuf Sœurs la troupe toute entière ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois. »

Et il ajoute, avec une franchise délicieuse :

J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix...
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère, et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet...

Et il termine par ces graves paroles :

Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
Faire usage du temps et de l'oisiveté ;

S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

Depuis deux ans, en effet, la vie de M^{me} de la Sablière était devenue bien austère. « Cœur vif et tendre infiniment » et qu'on n'avait cessé de respecter à travers ses faiblesses, elle avait aimé le marquis de la Fare, officier de mérite, qui devint l'ami de Chaulieu. En 1680, la Fare avait cessé de l'aimer, pris qu'il était par la débauche et le jeu. « La Fare joue à la bassette, écrit M^{me} de Sévigné¹ : voilà la fin de cette grande affaire... voilà la route que Dieu avait marquée à cette jolie femme. » Elle s'était convertie. Retirée du monde, elle vivait aux Incuables, où ses amis la visitaient. Elle revenait de temps en temps dans sa maison, où la Fontaine continua d'habiter; c'était le même cabinet de travail avec ses bustes en terre cuite de Socrate et de Platon et son clavecin²; comme autrefois, il lui faisait part de ses écrits. Envoyant à Racine une chanson et des vers, il lui disait ce mot qui peint bien son sentiment pour sa protectrice : « Je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne, car M^{me} de la Sablière ne les a pas encore vus³. » Malgré tout il était moins choyé et plus abandonné à lui-même⁴. Il avait eu bien raison de craindre les rechutes. Cinq nouveaux contes parurent en 1685, habilement

1. Lettre du 14 juillet 1680.

2. Lettre de la Fontaine à M. de Bonrepaux, 31 août 1687.

3. Lettre à Racine, 6 juin 1686.

4. P. MESNARD, *loc. cit.*

mêlés à dix fables nouvelles et diverses autres pièces, telles que le *Discours à M^{me} de la Sablière* et le remerciement à l'Académie, dans un recueil intitulé *Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix et de la Fontaine*, dont le second tome seul contient des œuvres de Maucroix. On a trouvé dans ce mélange un exemple de la franchise et de la naïveté de la Fontaine. M. Mesnard en juge mieux : « Avec cet air de bonhomme distrait, inattentif aux conséquences, ne paraissant pas s'en douter, c'était un ingénu bien malin, et hardiment malin. Nous le voyons saluer très humblement ceux qui l'avaient prêché, et cette cérémonie faite, aller son train... »

D'ailleurs la Fontaine s'égare de plus en plus dans des compagnies dangereuses. Il fréquente assidûment chez la Champmeslé; il collabore avec le mari de la comédienne. Au reste, sa part dans les comédies qu'on lui attribue est assez mince : sauf *l'Eunuque*, *les Rieurs du Beau Richard*, *Clymène*, les fragments d'un *Achille*, peut-être quelques scènes du *Florentin* et de la *Coupe enchantée*, le théâtre de la Fontaine est seulement celui de Champmeslé¹.

Parmi d'autres fréquentations, plus illustres, mais aussi nuisibles à la dignité du vieux poète, il faut en premier lieu citer Louis-Joseph de Vendôme et son

1. La Fontaine avait aussi composé des opéras. Jusque dans sa vieillesse, il témoigna d'un grand attachement à la musique. Dans une épître à M. de Niert, musicien (1677), il disserte sur les talents de Lambert, de M^{lles} Hilaire et Certain, épilogue sur Quinault et le fameux Lulli. Même il se laissa « enquinauder » par celui-ci, et composa pour lui un livret sur *Daphné*. Mais Lulli était fat et autoritaire, la Fontaine rêveur et léger : il y eut querelle entre eux. L'Italien se vengea en portant sa musique à Quinault pour sa *Proserpine*, et la Fontaine se consola en écrivant sa satire du *Florentin*. Plus tard, il travailla à une *Galathée* qu'il laissa inachevée; il tira aussi de *l'Astrée* un opéra dont Colasse, élève de Lulli, fit la musique, et qui fut froidement accueilli.

frère Philippe, celui qui devait devenir grand prieur de France. La mère de MM. de Vendôme, comme Mme de Bouillon, était une Mazarin; « ce fut celle que le duc de Mercœur, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle, alla, en pleine Fronde, épouser à Bruhl, où le cardinal proscrit s'était réfugié »¹. Une ascendance aussi mêlée et si exceptionnelle ne fut pas sans influencer sur les dispositions de MM. de Vendôme. L'on rencontra rarement natures composées, plus que les leurs, de défauts et de qualités. Les talents militaires du futur vainqueur de Villaviciosa non moins que ceux du grand prieur, n'étaient point les seuls qui les fissent placer au-dessus du vulgaire; la culture des lettres et des arts semblait les prédisposer encore à quelque chose de plus; mais le cynisme de l'esprit, la dissolution des mœurs, en altérant des dons si élevés, empêchèrent toujours que le caractère fût, chez MM. de Vendôme, l'égal de l'intelligence.

Une société tout épicurienne, et déjà de la Régence, à laquelle le vieux la Fontaine et le jeune J.-B. Rousseau, en attendant Voltaire, appartenirent tour à tour, avait accoutumé de se réunir au Temple, chez le grand prieur. C'était là, durant que le duc se battait sur le Rhin, qu'avaient lieu ces bruyants soupers où, suivant le marquis de la Fare, qu'on avait surnommé M. de la Cochonnière, l'on pouvait voir

le vermeil Chaulieu,
Au défaut d'Homère et d'Orphée
Chanter à la table du dieu...

1. P. DE SAINT-VICTOR, *Anciens et Modernes : les Nièces de Mazarin*.

Jamais on ne connut abbé plus singulier que ce Chaulieu, prieur de Saint-Georges et seigneur de Fontenay, poète plaisant et homme de confiance des Vendôme, qui administrait sans beaucoup d'ordre la fortune déjà fort entamée des deux frères, et payait les libéralités qu'ils accordaient à leurs commensaux. Dans une épître de 1691, la Fontaine fait part à M. de Vendôme, le lieutenant-général, de la pénurie d'argent où il est réduit. « Chacun sait que vous méprisez l'or, dit-il, j'en fais grand cas. » Dans une autre épître, il décrit l'un des fameux soupers :

Nous faisons au Temple merveilles.
 L'autre jour on but vingt bouteilles...
 La nuit étant sur son déclin,
 Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
 Langeamet, aussi de la troupe,
 Me ramena dans mon manoir.
 Je lui donnai, non le bonsoir,
 Mais le bonjour : la blonde Aurore,
 En quittant le rivage more,
 Nous avoit à table trouvés,
 Nos verres nets et bien lavés,
 Mais nos yeux étant un peu troubles...

Parmi cette vie toute sensuelle, il est comme des trêves poétiques : c'est quand MM. de Vendôme

Transportent dans Anet tout le sacré vallon.

Alors les yeux du poète n'aperçoivent plus la face rubiconde de Chaulieu ni l'expression railleuse de la Fare, mais à travers les chênes et les tilleuls, aux bords de l'Eure, les visages des dieux; il lit Ovide,

compose *Philémon et Baucis*, qu'il dédie, en reconnaissance, à M. de Vendôme.

La Fontaine, à l'hôtel de Bouillon, s'était lié aussi avec les princes de Conti, cousins de la duchesse. Quand l'aîné — à qui il avait dédié le *Recueil de poésies chrétiennes* (1671) — épousa en 1680 M^{lle} de Blois, le poète chanta ce mariage dans l'*Épître à Madame de Fontanges*. C'est pour la princesse de Conti qu'il écrivit ce *Songe* aux vers si frais et si souples :

Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la Nymphé et la Bergère;
L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

Quand les deux frères eurent encouru la disgrâce du roi, la Fontaine leur resta fidèle : c'était sa coutume envers ses amis malheureux. Et quand l'aîné mourut, en 1685, il écrivit au cadet une épître émue.

Les Conti, le second surtout, avaient de fort mauvaises mœurs¹. En revanche c'étaient de beaux esprits, et qui goûtaient la Fontaine. Grâce à eux, il fut reçu par leur oncle, le grand Condé, à Chantilly, où s'était retiré le vainqueur de Rocroi. Celui-ci, d'ailleurs, avait toujours favorisé les artistes et les écrivains : « Il n'y avoit livre qu'il ne lût, » dit Bossuet. Il prenait aussi plaisir à discuter, et se jetait dans la conversation avec le même feu qu'il avait fait voir autrefois devant l'ennemi. « M. le Prince, écrit la Fontaine, aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. » C'est à la suite

1. *Mémoires de Saint-Simon*, éd. de 1873, VI, 271 sqq.

d'une indisposition qui le mit dans l'impossibilité de se rendre à Chantilly que la Fontaine, en 1684, adressa à Louis de Conti une *Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince* où il parle de Condé en homme admis à l'honneur de sa familiarité.

A Chantilly, il se rencontra avec la Bruyère, qui traça de sa personne le portrait peu flatteur que l'on sait : « Un homme paroît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages¹. » On a pensé qu'ici la Bruyère appuyait le trait ; on a trouvé *grossier* et *stupide* bien forts. Il est vrai que Louis Racine confirme le jugement de la Bruyère : « Autant il étoit aimable par la douceur du caractère, autant il l'étoit peu par les agréments de la société. Il n'y mettoit jamais rien du sien ; et mes sœurs qui, dans leur jeunesse, l'ont souvent vu à table chez mon père, n'ont conservé de lui d'autre idée que celle d'un homme fort malpropre et fort ennuyeux. Il ne parloit point, ou vouloit toujours parler de Platon². » « Jamais auteur ne fut moins propre à inspirer du respect par sa présence. Il étoit l'objet des railleries de ses meilleurs amis³. » D'Olivet se montre aussi dur pour l'extérieur du fabuliste : « A sa physionomie, on n'eût pas deviné ses talents. Un sourire niais, un air lourd, des yeux presque toujours éteints, nulle contenance. »

1. *Caractères*, ch. *Des Jugements*.

2. *Mémoires*.

3. *Réflexions sur la Poésie*.

Pour la conversation, d'Olivet semble plus près du vrai que la Bruyère : « Rarement il commençoit la conversation; et même, pour l'ordinaire, il y étoit si distrait, qu'il ne savoit ce que disoient les autres. Il rêvoit à tout autre chose, sans qu'il eût pu dire à quoi il rêvoit. Si pourtant il se trouvoit entre amis, et que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffoit véritablement, ses yeux s'allumoient, c'étoit la Fontaine en personne, et non pas un fantôme revêtu de sa figure. On ne tiroit rien de lui dans un tête-à-tête, à moins que le discours ne roulât sur quelque chose de sérieux et d'intéressant pour celui qui parloit. » Cela concorde assez bien avec le portrait adressé par Vergier à M^{me} d'Hervart, qui connaissait parfaitement la Fontaine :

Je voudrois bien le voir aussi,
Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
Parler de paix, parler de guerre,
Parler de vers, de vin et d'amoureux souci,
Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'Univers;
Sans douter, proposer mille doutes divers :
Puis tout seul s'écarter, comme il fait d'ordinaire,
Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui,
Non pour rêver à quelque affaire,
Mais pour varier son ennui¹.

En somme, Sainte-Beuve semble bien résumer le débat : « Quand la Fontaine n'étoit pas dans sa veine de composition, quand il étoit arrêté sous le

(1) VERGIER, *Œuvres diverses*, 1731.

charme auprès de quelqu'une de ces femmes spirituelles et belles qu'il a célébrées et qui savaient l'agacer avec grâce, quand il voulait plaire enfin, tenez pour assuré qu'il avait tout ce qu'il faut pour y réussir, au moins en causant¹. »

Un autre débat, plus grave, s'est engagé non plus sur l'amabilité de la Fontaine, mais sur le fond même de son caractère. Selon un des plus brillants critiques contemporains², sa renommée de bonhomie n'est qu'un mensonge forgé par les historiens de la littérature française, lesquels, plus ou moins sciemment, ne se placent jamais, pour juger celle-ci, qu'au point de vue de la morale et de l'éducation. Bonhomie ! « Celui, dit Remy de Gourmont, qui trouva ce mot pour caractériser la Fontaine rendit un grand service à la littérature considérée comme expression morale... Un la Fontaine qui ne serait pas le bonhomme ne serait plus la Fontaine, et ni éditeurs ni public ne l'accepteraient... Si on racontait au vrai le détail de sa vie, on en aurait vite fait une sorte de Verlaine, moins accentué sans doute, ou de Musset plus pondéré et moins expansif. Et comment présenter un tel personnage ! » M. de Gourmont ne trouve aucune vraie gaieté dans son œuvre, mais beaucoup d'indifférence et de dédain dans sa physionomie. Il était méchant, dit-il, « comme tous les égoïstes quand on les trouble dans la méditation de leurs plaisirs... Il ne s'intéresse nullement aux autres hommes. Il prend la vie comme elle est et la peint telle qu'il la voit. Mais comme on sent que ça lui est indifférent ! » M. André Beaunier,

1. *Causeries du lundi*, VII.

2. Remy de GOURMONT, *Promenades littéraires*, V^e série. Cf. Lamartine, *Préface des Méditations*, 1849.

dans une étude sur le *La Fontaine* de M. G. Michaut, ne prétend pas, lui, que la Fontaine ne fût pas le Bonhomme, mais il pense qu'on lui a orné sa bonhomie. Il s'y prêtait, évidemment, nullement mécontent de la légende qui se formait sur lui de si bonne heure. « Il n'était pas du tout naïf et il suffit de l'avoir lu pour être sûr qu'il ne l'était pas... Et il n'était pas ingénu le moins du monde, mais il aimait assez qu'on le crût tel. » Cela est vrai, mais il est non moins vrai qu'il a eu le sens de l'amitié, et de façon exquise, et M. de Gourmont lui-même en convient dans des termes qui contredisent ou pour le moins atténuent singulièrement son précédent jugement : « C'est dans cet ordre de sentiments qu'il montre toute la libéralité de son cœur désintéressé. » Reste qu'il y a du je ne sais quoi dans le caractère de la Fontaine. Mais n'en est-il pas ainsi chez tous les hommes qui, nés très intelligents et naïfs à la fois, se sont rendu compte de leur naïveté, s'en sont amusés et ont fini par l'utiliser ?

Au nombre des amis les meilleurs de la Fontaine et parmi les plus dignes de comprendre son fin et délicat génie était Pierre-Daniel Huet, évêque de Soissons, puis d'Avranches. Admis à l'Académie française en 1674, Huet fut adjoint à Bossuet comme sous-précepteur du Dauphin. C'était un latiniste distingué, l'un des meilleurs du temps ; l'aménité de ses mœurs et la bonté de son cœur s'accordaient, non moins que son érudition, aux goûts du Bonhomme ; mais il était encore un point sur lequel s'entendaient deux hommes si bien faits pour partager les mêmes sentiments littéraires : c'était le culte élevé et reconnaissant que tous deux portaient aux Anciens. Lorsque

Charles Perrault lut, en 1687, à l'Académie, le poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, dans lequel il attaquait la réputation des plus grands auteurs de l'antiquité grecque et romaine, il y eut, du côté de Racine, Boileau, Huet et la Fontaine, tous si abondamment nourris des vieux maîtres, une sorte de stupeur; mais, tandis que dans de fameuses ripostes Boileau vitupérait et Racine raillait, la Fontaine, avec beaucoup de bon sens, de sagesse et de modération, essayait de répondre; dans ce but il adressait à Huet, en lui offrant l'ouvrage de Quintilien traduit au xvi^e siècle par l'Italien Toscanella, une épître où le « vieux moqueur » sait, dit Taine, atteindre dans l'ironie innocente « à l'accent, aux ravissements de Platon et de Virgile ».

Perrault, qui avait de l'esprit non moins que notre Bonhomme, eut le bon sens de riposter¹ en exaltant les mérites d'un poète comparable aux meilleurs des anciens : « On a beau, dit-il, vanter le sel attique, il est de la même nature que tous les autres¹ sels; il n'en diffère que du plus au moins : mais celui de M. de la Fontaine est d'une espèce toute nouvelle; il y entre une naïveté, une surprise et une plaisanterie d'un caractère qui lui est tout particulier, qui charme et émeut et qui frappe tout d'une autre manière. » Il était bien que celui qui avait composé *le Loup et l'Agneau, le Chat et la Souris*, fût loué ainsi par l'adroit conteur qui, dans de vrais chefs-d'œuvre, avait comme la Fontaine puisé au fonds populaire.

1. PERRAULT, *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde la poésie* (1692).

La Fontaine avait trouvé une nouvelle protectrice en Françoise le Rogois de Bretonvillers, femme du financier d'Hervart. Elle était très belle, et le ménage offrait ce spectacle étonnant de deux époux qui s'aimaient, au milieu d'une société fort libre. M^{me} d'Hervart s'efforça de remplacer M^{me} de la Sablière auprès du poète. Elle faisait changer ses habits sans lui rien dire. Elle le retenait le plus possible dans sa magnifique propriété de Bois-le-Vicomte, où les vers de Vergier nous ont montré tout à l'heure le poète peint en quelques traits. Elle lui était indulgente, le chapitrait sans sévérité, tâchait à « régler ses mœurs et sa dépense ». Hélas ! Elle n'obtenait pas plus que n'avait fait M^{me} de la Sablière.

Allons, c'est bien un Pidoux. Ninon de Lenclos a beau écrire à Saint-Évremond, vers ce temps-là, que sa tête est « bien affaiblie », il n'apparaît pas que l'âge ait diminué, autant que l'entend l'illustre galante, la verdeur de notre Champenois. Il espère rester, comme Waller, « amoureux et bon poète à quatre-vingt-deux ans ». En tout cas, à soixante-sept ans, on le voit s'éprendre, chez M^{me} d'Hervart, à Bois-le-Vicomte, de M^{lle} de Beaulieu qui en a quinze. Cette beauté le trouble jusque-là qu'il s'écarte de trois lieues, est obligé de coucher dans un village, et « passe trois ou quatre jours en distractions et en rêveries ». On rit de l'aventure, cela est charmant. Ce qui l'est moins, c'est cette phrase de Vergier à M^{me} d'Hervart qui montre le vieillard, auprès de M^{lle} de Beaulieu, s'avisant « d'effaroucher sa jeunesse simple et modeste par ses naïvetés et par les petites façons qu'il emploie quand il veut caresser les jeunes filles ». Il est vrai que le fablier est le premier à dire : « A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire

les jeunes filles? » Mais vers le même temps il se lie à une certaine dame Ulrich, fille d'un des vingt-quatre violons du roi, mariée à un maître d'hôtel suédois et personne des plus mal famées, qui devait finir à l'Hôpital général; il écrit pour elle le conte des *Quiproquo*; il reçoit d'elle, sans vergogne, des perdrix, du vin de Champagne et des poulardes; il partage une chambre avec un autre de ses nombreux amants, le marquis de Sablé, celui-là même qui devait aider l'intrigante à publier les œuvres posthumes du poète. Enfin, il y a encore pis que M^{me} Ulrich. Parlant de l'abbé de Chaulieu, dispensateur des largesses du duc de Vendôme, la Fontaine écrit à ce dernier en septembre 1689 des vers bien troussés, mais qui jettent un jour pénible sur cette « vieillesse anacréontique » :

... D'un soin obligeant
L'abbé m'a promis quelque argent,
Amen, et le ciel le conserve !

Il veut accroître ma chevance.
Sur cet espoir, j'ai, par avance,
Quelques louis au vent jetés,
Dont je rends grâce à vos bontés.

Le reste ira, ne vous déplaie,
En vins, en joie, *et cætera*.
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jeannetons; car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.

Cette épître inspire à Voltaire, qui fut un élève du Temple, une indignation vraiment étrange. Ne prenons pas devant la Fontaine des mines de pharisiens. Après tout ce sont peut-être ici simples « diableries »

rimées pour amuser les Vendôme, comme il rimait jadis le *Songe de Vaux* pour louer Fouquet en manière d'acquit. « S'il est gai, le pauvre homme, s'il fait le fou, son gagne-pain y est attaché. Le badinage est devenu sa carrière¹. »

En décembre 1692, dans sa 72^e année, la Fontaine tomba dangereusement malade. Il habitait encore chez M^{me} de la Sablière, rue Saint-Honoré, près de l'église Saint-Roch. Le curé de la paroisse chargea son vicaire, le jeune abbé Pouget, d'aller le visiter. L'abbé Pouget, craignant son inexpérience, prit avec lui un de ses amis qui était aussi *très intime de la Fontaine et homme de beaucoup d'esprit*, Maucroix ou Racine. Il mit l'entretien sur les choses de la religion. La Fontaine fit des objections. « M. de la Fontaine, dit le Père Pouget, qui était un homme fort ingénu et fort simple, avec beaucoup d'esprit, me dit alors avec une naïveté assez plaisante : « Je me suis mis depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament. Je vous assure que c'est un fort bon livre, oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu, c'est celui de l'éternité des peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu². » La Fontaine soutint avec celui qui le prêchait de longues discussions théologiques. Le vicaire le visitait deux fois par jour. La Fontaine fut si content de lui qu'il déclara que si jamais il se confessait il ne voulait

1. Eugène MARSAN, *Que la vertu ne fait pas le classique*, *Revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1921.

2. Déclaration du 18 octobre 1709. *Lettres et pièces rares ou inédites* publiées en 1846 par M. Matter, développée dans la lettre à l'abbé d'Olivet du 22 janvier 1717 et publiée pour la première fois par le P. Desmolets en 1726.

d'autre confesseur que l'abbé Pouget. La mort de Pellisson, celle plus déchirante encore de M^{me} de la Sablière furent autant d'avertissements qui poussèrent la Fontaine à la conversion. L'abbé Pouget, dans ces circonstances, lui demanda une amende honorable pour ses *Contes*. La Fontaine s'y opposa d'abord. « Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ses *Contes* fût un ouvrage si pernicieux. » L'état de sa maladie ayant empiré, il se résolut, malgré sa répugnance, à cette rétractation. Le 12 février 1693, les députés de l'Académie se rendirent à 10 heures du matin à l'église, et accompagnèrent le saint sacrement qu'on porta chez la Fontaine. Quand le saint sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel était sur un fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et d'un monde choisi : car le bruit de l'action que M. de la Fontaine allait faire s'était répandu. La Fontaine se tourna du côté de MM. de l'Académie, prononça une allocution pleine de repentir et déclara, quelques moments avant de recevoir le saint viatique, qu'il était désormais « résolu à passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, autant que ses forces corporelles pourront le lui permettre, et à n'employer le talent de la poésie qu'à des ouvrages de piété. »

Quand il fut rétabli, il dut quitter le logis qu'il occupait chez sa défunte protectrice. Il rencontra dans la rue, à quelques pas de l'hôtel de la Sablière, M. d'Hervart, qui lui dit : « Mon cher la Fontaine, je vous cherchais pour vous prier de venir loger chez moi. — J'y allais, » répondit la Fontaine. Il vécut encore deux ans dans le somptueux hôtel d'Hervart ; ce n'était pas une maison dévote, mais tout le monde y

respecta sa piété, dans laquelle il persévéra. Il se mit à paraphraser des psaumes et des proses. « Je mourrois d'ennui si je ne composois plus, » écrivait-il à Maucroix. Il publiait le douzième livre des *Fables*, qu'il dédiait au petit-fils du roi, l'élève chéri de Fénelon, Louis, duc de Bourgogne, qui fut de ceux qui s'empressèrent vers la fin à adoucir au poète la rigueur du sort.

Le 10 février 1695, il écrit à Maucroix : « Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. » La veille, en revenant de l'Académie, dans la rue du Chantre, il lui avait pris une si grande faiblesse qu'il avait cru mourir. « O mon cher ! mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Éternité seront peut-être ouvertes pour moi. » Et l'ami de toute sa vie répondit, sur le même ton de tendresse profonde, cette lettre qui nous touche d'autant plus qu'elle nous montre Racine consolant et réconfortant les derniers jours de la Fontaine : « Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance... Invoque-le de tout ton cœur... Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon

bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très-grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps et de celle de ton âme ! »

Le mercredi 13 avril, la Fontaine mourait à l'hôtel d'Hervart « avec une constance admirable et toute chrétienne », dit Charles Perrault. Il avait soixante-treize ans et neuf mois. On ne voit à son lit de mort ni sa femme, qui devait lui survivre quatorze ans, ni son fils. Les d'Hervart assistèrent sans doute à ses derniers moments, et peut-être Racine. Quand on le déshabilla pour l'ensevelir, on trouva sur lui un cilice, ce qui étonna, mais acheva de prouver qu'il avait été vrai dans sa pénitence, comme dans tout le reste de sa conduite, et n'ayant jamais cherché à tromper en rien ni Dieu, ni les hommes¹. « Ces haïres, écrit Boileau quelques jours après, ces cilices et ces disciplines dont on m'a assuré qu'il usoit fréquemment... m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractère que ces mortifications. Mais quoi ? la grâce de Dieu ne se borne pas aux simples changements, et c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait². » Ces paroles de Boileau ont de la gravité, mais on a trouvé qu'elles manquent de tendresse. Combien émeut davantage cette note de Maucroix, qui donne le dernier mot sur l'homme, sur l'ami et sur le poète : « Le 13, mourut à Paris mon très-cher et très-fidèle ami, M. de la Fontaine ; nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portois

1. D'OLIVET.

2. Lettre du 29 avril 1695.

jusques à une si grande vieillesse, sans aucune interruption ni aucun refroidissement, pouvant dire que je l'ai toujours tendrement aimé, et autant le dernier jour que le premier. Dieu, par sa miséricorde, le veuille mettre dans son saint repos ! C'étoit l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue : jamais de déguisement, je ne sais s'il a menti en sa vie ; c'étoit au reste un très-bel esprit, capable de tout ce qu'il vouloit entreprendre. Ses fables, au sentiment des plus habiles, ne mourront jamais, et lui feront honneur dans toute la postérité. »

AVANT-PROPOS

On s'est demandé¹ pourquoi la Fontaine avait choisi la fable. Une première raison saute aux yeux de quiconque a parcouru l'histoire de ce genre littéraire : l'apologue avait été exploité pendant des siècles, mais aucun poète ne l'avait marqué de l'empreinte du génie. C'était resté un petit genre, que depuis la fin du xvi^e siècle on ne pratiquait plus guère. Quand Saint-Marc Girardin écrit : « Trompés par notre admiration pour la Fontaine, nous croyons que c'est lui qui a remis les fables à la mode : la Fontaine, au contraire, a fait des fables parce que les fables étaient à la mode, » il commet une lourde erreur.

Une autre raison du choix que fit notre fablier, c'est qu'il aimait les animaux ; or ce sont les personnages de la fable proprement dite. Alors que celle-ci n'est, chez beaucoup d'auteurs, que le résultat d'une recherche pénible, rien n'apparaît, au contraire, plus spontané chez celui dont on a dit qu'il portait des fables comme un pommier des pommes. On devine qu'il a souvent suffi du moindre événement, d'une rencontre dans un chemin ou le long d'un bois, du plus mince incident, d'une flânerie autour de quelque ferme, pour éveiller en lui quelque-une de ces petites comédies immortelles que les animaux se jouent entre

1. Émile FAGUET, *La Fontaine*.

eux dans ses vers. Ce n'est pas seulement dans Phèdre, dans Ésope, dans Bidpai, que la Fontaine s'est instruit des mœurs et de l'esprit des bêtes, mais encore c'est en observant autour de lui, dans la garenne et la basse-cour, le taillis et le guéret, les allées et venues, le travail affairé, les gracieuses démarches de tant d'acteurs innocents ou rusés, qu'il est parvenu à donner le mouvement et la vie à ce monde infini des insectes, des oiseaux, à tant d'hôtes emplumés ou velus de la campagne. Les lapins, les lièvres, les ânes, les chats, la cigogne et la cigale étaient ses amis.

Il n'aimait pas que les bêtes : à un degré bien rare en son siècle, il a aimé la nature, et même « il a senti instinctivement, subconsciemment peut-être »¹, que son fond à lui, c'était l'amour des champs et des forêts. Dès *Adonis* il s'écrie :

Je n'ai jamais chanté que la fraîcheur des bois,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines...

« Il a senti... que la nature serait le vrai cadre de la plupart de ses fables et qu'il pourrait donner, dans ce genre-là, toute liberté à ses instincts de forestier, de villageois, de rustique sincère et impénitent¹. » Ce n'est pas que dans les anciens qu'il avait pris le goût charmant des métamorphoses. A force d'errer dans tous les détours de son bosquet de Champagne, il avait plus d'une fois surpris les dryades à travers les feuilles et reconnu les sylvains sous l'écorce. Ce n'est pas seulement dans l'un de ses plus beaux poèmes que

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne;

1. FAGUET.

une origine semblable pourrait être attribuée à tous les arbres; il n'y a donc rien de curieux à ce que le chêne et le roseau soient des êtres en état de parler. Tout a pris voix sur le passage du maître des eaux : il entend la forêt qui « gémit » sous la cognée; il entend, par les jours douteux de l'automne, les dialogues du vent et du soleil; c'est pourquoi

Tout parle en *son* ouvrage, et même les poissons.

Ce monde de l'onde, si fluide et si mouvant, transparent et divers comme le ciel, celui-là aussi le Bonhomme l'entend bien. Cette faculté parlante, qu'il attribue à toute la nature, donne à ses récits un allant, je ne sais quoi d'heureux, une animation multiple et merveilleuse, en un mot la vie : « A force de naturel, écrit Taine, la Fontaine comprenait la nature et voyait l'âme où elle est, c'est-à-dire partout. »

Dernière raison de prendre la fable *pour son gibier*, et non la moins puissante chez un la Fontaine : son goût de la liberté, l'amour de ses aises, que ce genre lui permettra de garder, d'abord parce que, naturellement, l'apologue est le plus souple de tous les genres, qu'il se prête à toutes les fantaisies et qu'on peut tout y mettre, ensuite parce que les Boileau et autres « législateurs du Parnasse », l'estimant inférieur, n'ont pas daigné lui fixer de règles. Or, en littérature aussi bien qu'ailleurs, la contrainte pèse singulièrement à la Fontaine. N'a-t-il pas dit, n'a-t-il pas osé dire, en plein xvii^e siècle : « Il faut s'élever au-dessus des règles, *qui ont toujours quelque chose de sombre et de mort.* » Au surplus, ajoute-t-il, « on ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et pour ainsi dire la seule ».

Mais autre chose est la règle prescrite par des pédants et autre chose l'expérience personnelle de

l'écrivain, les conclusions qu'il en tire lorsqu'il médite sur son art. Si Despréaux notre ami n'a pas songé à tracer la poétique de l'apologue, acquittons-nous de ce soin nous-même. Personne mieux que la Fontaine n'a défini la fable ni fait comprendre son caractère, ses ressources, ses exigences. Et comme il a précisé-ment indiqué, dans ses préfaces, dans le cours de l'œuvre, avec sa modeste bonne grâce, quelles transformations elle avait subies entre ses mains !

Et d'abord il n'invente aucun thème, il prend sa matière chez tous les fabulistes, anciens ou modernes, européens ou orientaux, et dans toutes sortes d'autres auteurs, car grande est son érudition ; il sera original uniquement par la mise en œuvre¹.

Mon imitation n'est point un esclavage :

Je ne prends que l'idée et les tours et les lois

Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois...

Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité...

Ceci posé, de quoi se compose l'apologue ? De deux parties, « dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité ». Là-dessus il affiche un extrême souci de cette dernière, de qui l'ouvrage tire son utilité. Et il insiste sur cette utilité. « L'apparence en est puérile, je le confesse, mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes. » Ce que disent les bêtes

S'adresse à tous tant que nous sommes ;

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Et il déclare que « conter pour conter » lui semble « peu d'affaire ». Faut-il donc réduire au plus strict le

1. LÉON LEVRAULT, *La Fable, évolution du genre*.

récit ? Patru pense que le fabuliste doit ne buter qu'à notre instruction, non à notre amusement, et rejeter la forme poétique. Sans aller jusque-là, car au fond la seule poésie nous tient au cœur, allons-nous — puisque, pour frapper, l'apologue doit être court — nous proposer la brièveté de la fable antique ? C'est à quoi se borne souvent la Fontaine dans les premiers livres ; il tâtonne ; *le Loup et l'Agneau*, *le Corbeau et le Renard* ressemblent aux fables de ces modèles grecs et latins qui lui imposent encore, mais dont il parle déjà sur un ton assez dégagé :

Phèdre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;

Ésope en moins de mots s'est encore exprimé...

Mais sur tous certain grec (Babrias) renchérit, et se

D'une éloquence laconique.

[pique

Il renferme toujours son conte en quatre vers.

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

La critique perce : décidément « une morale nue apporte de l'ennui » ; « en ces sortes de feinte il faut instruire *et plaire* », et donc, pour faire « passer le précepte », apporter de la *nouveauté*, de la *gaieté*, « non ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable, qu'on peut donner à toutes sortes de sujets même les plus sérieux ». Il tâche, quant à lui, d'apporter dans ses fables toute la « variété », toute la « diversité » dont il est capable. Tout cela dit d'ailleurs comme en s'excusant ; s'il transforme l'apologue, c'est, croirait-on, quasi par impuissance : « On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée... La simplicité est magnifique chez ces grands hommes ; moi, qui n'ai pas les perfection du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récom-

penser d'ailleurs; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. » Dans les six derniers livres, la Fontaine dépouille toute timidité; les emprunts à Ésope et à Phèdre deviennent plus rares; la fable s'étoffe, s'élargit encore, et l'auteur nous en avertit : « Il a fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui me sembloient le demander de la sorte. » Et voilà le petit apologue, autrefois si sec et si grêle, qui s'orne de récits dramatiques, d'études de caractères, de dialogues, de physiologies, de paysages de toutes sortes, pour devenir enfin

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

Comédie, ou plutôt épopée. On sait le mot de Taine : « La Fontaine est notre Homère, » mot qui a fait justement fortune, et que d'ailleurs le fabuliste lui-même semble avoir soufflé au critique, lorsqu'il disait, en parlant des renards, que

Pour chanter ces combats Achéron nous devrait
Rendre Homère.

En vérité, ces historiettes sont de *petites épopées*¹, pour parler comme l'autre grand poète épique de la France. Elles composent l'*Iliade* gauloise. Si *une épopée doit contenir l'univers*, selon le mot si juste de Chateaubriand², la définition s'en applique à merveille

1. Titre primitif de la *Légende des Siècles*.

2. *Génie du Christianisme*.

à celle de la Fontaine. On y trouve d'abord, présentée sous des masques d'animaux, selon les lois de la fable proprement dite, toute la société humaine, celle d'alors et celle de tous les temps. Taine n'hésite point à placer les *Fables* à côté des *Caractères* de La Bruyère, des *Mémoires* de Saint-Simon. Ce sont mêmes personnages : le lion, c'est le roi, l'éléphant, c'est un prince du sang; l'ours un hobereau; le renard un courtisan, la mouche un petit-maître. Et quel art ont ces portraits, quelle finesse et quelle vérité présentent ces caractères ! Comme le trait est juste, qu'il a de naturel ! « C'est par cette précision et cette minutie que des œuvres d'imagination deviennent des documents d'histoire¹. » La Fontaine nous présente aussi, dans de nombreuses fables qui sont en réalité des contes, la figure humaine à nu, sans masque d'animal : voici le bûcheron tout couvert de ramée, le meunier, son fils et l'âne, le jardinier et son seigneur, la jeune veuve, la fille à marier, la vieille et les deux servantes, la laitière, le curé, le savetier et le financier, les deux amis, le paysan du Danube, tous les métiers, tous les âges, toutes les classes sociales. Et puis, dans d'assez nombreuses fables, les animaux sont peints, non plus cette fois comme des masques d'hommes, mais pour eux-mêmes; à travers quelques erreurs et quelques ignorances, en animalier poète, la Fontaine nous les fait voir en traits rapides, inoubliables : voici défiler Jeannot lapin, Damoiselle Belette au corps long et fluët, l'alouette à l'essor, le héron au long bec emmanché d'un long cou, Raminagrobis à l'œil luisant; voici, en regard des sottises et des vanités humaines, les humbles vertus des bêtes, solidarité, bonté, patience, résignation; voici les preuves de leur

intelligence, et de quoi les venger de Descartes. Et derrière tous ces êtres, animaux ou hommes, le décor innombrable : le clos du jardinier, la côte que gravit le coche, la rivière transparente, Mesdames les Eaux qui veulent séduire le berger, le grand souffle de la vie « au temps que tout aime et que tout pullule dans le monde ».

L'épopée doit aussi exprimer l'âme d'une nation. Or quel poète fut plus de chez lui que la Fontaine ? Ce composé d'esprit gaulois et d'esprit attique qu'est l'esprit français dans son beau, c'est ici qu'il faut venir le savourer. La Fontaine a le goût, la mesure, l'horreur de la déclamation, le sens du réel, le don du sourire ; il s'amuse des contes, mais il les juge ; il se laisse charmer, sans être dupe. « Il n'y a pas de jugement plus désabusé que celui du bon la Fontaine ; il n'y a pas d'imagination plus gracieuse et plus tendre¹. » Par ses défauts comme par ses mérites, le fabuliste devait être populaire entre tous les écrivains de sa race, lui dont Théodore de Banville a pu dire cette parole si profonde : « La Fontaine a été tout à la fois le poète même... et l'esprit même de cette France qui ne veut pas être poète. »

Enfin, le plus grand changement qu'il ait introduit dans l'apologue, et ce par quoi son épopée reste si vivante, c'est qu'il s'y est mis, tout entier. Il a réalisé ce miracle de faire de l'apologue une confidence, et c'est du conteur plus que du conte qu'en définitive nous sommes inlassablement curieux, sans que pourtant jamais, grâce à son tact accompli, l'auteur se laisse séduire aux vulgaires tentations de la littérature personnelle. On a pu comparer sa vie à celle de Jean-Jacques, mais quelles dissemblances de fond entre

1. Henry Bidou, *Journal des Débats*, feuilleton du 6 novembre 1922.

les deux écrivains ! « Je ne sais plus qui disait : il y a un élément de ridicule dans toute poésie. Cet élément n'est jamais dans celle de la Fontaine¹. »

L'âme qui se répand ainsi dans les *Fables* offre mille aspects changeants : les uns admirent « une sensibilité miraculeusement accueillante à tous les plaisirs où se délecte l'imagination, et celle-ci toute prête à multiplier ces premiers trésors par un jeu d'harmonies subtiles et nombreuses où le rêve l'emporte »²; d'autres admirent les démarches de cet « esprit si délié et si complexe, si plein de sous-entendus, de réticences et d'insinuations »³; d'autres découvrent chez lui « une faculté philosophique que son ingénuité première ne laisserait pas soupçonner..., un émule de Lucrèce et de cette élite des grands poètes qui ont pensé »⁴.

Quant à l'artiste, comment dire sa richesse ? Il a tous les tons, tous les styles, depuis l'épique jusqu'au burlesque, et parfois à deux vers de distance; telle fable est une idylle, telle autre une comédie; la causerie s'entrelace au récit, le conte s'achève sur le mode élégiaque, il brosse de vastes fresques et peint de menues toiles de genre; nul n'est plus précis, ni, à l'occasion, plus suavement enveloppé; il crée sans cesse sa langue, il possède à fond la science de la propriété des termes et celle de les faire valoir les uns les autres⁵; il a des raccourcis d'un relief étonnant, et aussi des longueurs charmantes; il est musicien de mots, use de toutes leurs ressources sonores, raconte et peint par le rythme, est notre premier ouvrier en vers; son vers libre, « cette fusion intime de tous les

1. André THÉRIVE, *le Poète enchaîné*, *Revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1921.

2. Jean RIVAIN, *Ils étaient quatre amis*, *ibid.*

3. LAFENESTRE, *La Fontaine*.

4. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, VII.

5. Anatole FRANCE, *Remarques sur la langue de la Fontaine (Le Génie latin)*.

rythmes, où le vêtement de la pensée change avec la pensée elle-même, et qu'harmonise la force inouïe du mouvement, c'est le dernier mot de l'art le plus savant et le plus compliqué, et la seule vue de difficultés pareilles donne le vertige »¹. Mais qui pourrait, aussi bien que la Fontaine lui-même, définir

cet heureux art

Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard ?²

1. Théodore de BANVILLE, *Petit traité de poésie française*.
 2. *Fragments du Songe de Vaux*, II.

FABLES¹

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN¹

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité² sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens³ a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux⁴ fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables; car que peut-on souhaiter davantage⁵ que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier⁶ de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit

faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui⁷ sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe⁸, et les machines⁹ qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province¹⁰ où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre¹¹ en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR : vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à

notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle
serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil¹. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence² n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient³ en beaucoup d'endroits, et banniroient de la plupart de ces récits la brèveté⁴, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable,

que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt, à cause de certaines fêtes⁵. Cébès⁶ l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit; car, comme la musique⁷ ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament⁸ : c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance que

si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte⁹.

Il arrivera possible¹⁰ que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles; mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop point écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense¹¹ égayer¹² l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnoitra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs¹³ : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations¹⁴. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez

que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté¹⁵ et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière; car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme¹⁶ ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république¹⁷, y a donné à Ésope une place très-

honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre; car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent

encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde ¹⁸. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus ¹⁹ dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants : ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste; et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la

grande règle, et pour ainsi dire la seule²⁰. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope la fable étoit contée simplement; la moralité séparée, et toujours en suite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon :

Et quæ

*Desperat tractata nitescere posse relinquit*²¹.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude²² nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et de aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable

à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil²³, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer²⁴ à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Esopé*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN¹

LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des Dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé¹. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*². Il naquit vers la cinquante-septième olympiade³, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eut⁴ affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir

d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : « Qu'est ceci? dit-il; ma voix est devenue libre : je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blas-

phémer, et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas : je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour un outre⁶. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête⁶. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles⁷, et dit en riant : « Les Dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse⁸ pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise; mais dès la dînée⁹ le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à

la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos¹⁰. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire : « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grâce : on en feroit un épouvantail; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de¹¹ l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien, » puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui

l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit longtemps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance¹³ effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui : il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme; sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture, afin que les

siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoir toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce : c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne¹³ à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces¹⁴ à son maître, et tous les

jours se sauvait du châtimeut par quelque trait de subtilité¹⁵. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second¹⁶, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? — Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. — Eh bien! dit Xantus, qui prétendoit l'attraper, achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. »

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? » reprit Ésope. « Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place, et voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis : « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisoit : ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait ; Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon : « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan ; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas ? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant¹⁷ la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute¹⁸ entière; et pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. « Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs. Moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que ce a passoit son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? » Xantus lui promit la liberté, et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet ils le trouvèrent, après

avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. « Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel¹⁹ nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀποβάς πρήματα, etc.; c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot : de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y

auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata²⁰ de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. « La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat : de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains²¹. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer²² à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires : sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils

le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroiient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ? voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui discernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus²³, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à soudre²⁴ sur toutes sortes de matières, à condition de se

payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo²⁵, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par un même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le Roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant²⁶ à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; et pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux et son prince; se rendre

terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hannissement²⁷ des chevaux qui sont devers²⁸ Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues.

Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le Roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hannir, et conçoivent pour les entendre ? »

En suite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcbutants²⁹ ; et autour de ces arcbutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcbutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo rassembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédula³⁰ par laquelle Necté-

nabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes³¹ fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent

de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent. « La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la Grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle, mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle³², laquelle, nonobstant les prières de l'Escarbot, enleva un Lièvre qui s'étoit réfugié chez lui; la génération de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des Dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que¹ mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.

! Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes²,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER

FABLE I

LA CIGALE ET LA FOURMI¹

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau. *quand*
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôû², foi d'animal,
Intérêt et principal³. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut⁴.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaîse⁵.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant. »

FABLE II

LE CORBEAU ET LE RENARD¹

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau².
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots le Corbeau ne se sent³ pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix.
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE
AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF¹

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.

Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille²,

Pour égaler l'animal en grosseur,

Disant : « Regardez bien, ma sœur ;

Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?

— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y
[voilà ?

— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore³

S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,

Tout petit prince a des ambassadeurs,

Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IV

LES DEUX MULETS¹

Deux Mulets cheminoient ², l'un d'avoine chargé

L'autre portant l'argent de la gabelle³.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchoit d'un pas relevé,

Et faisoit sonner sa sonnette :

Quand l'ennemi se présentant,

Comme il en vouloit à l'argent,

Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein et l'arrête.

Le Mulet, en se défendant,

Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.

« Est-ce donc là, dit il, ce qu'on m'avoit promis ?

Ce Mulet qui me suit du danger se retire;

Et moi j'y tombe, et je péris !

— Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,

Tu ne serois pas si malade. »

FABLE V

LE LOUP ET LE CHIEN¹

Un Loup n'avoit que les os et la peau,
 Tant les chiens faisoient bonne garde.
 Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant² que beau,
 Gras, poli³, qui s'étoit fourvoyé⁴ par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l'eût fait volontiers;
 Mais il falloir livrer bataille,
 Et le matin étoit de taille
 A se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, haïres⁵, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée⁶;
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
 Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 — Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens

Portants⁷ bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaïre :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé. [de chose.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

FABLE VI

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE, ET LA BREBIS,
EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION¹

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,
 Avec un fier² Lion, seigneur du voisinage,
 Firent société, dit-on, au temps jadis,
 Et mirent en commun le gain et le dommage.
 Dans les lacs³ de la Chèvre un cerf se trouva pris.
 Vers ses associés aussitôt elle envoie.
 Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
 Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
 Puis en autant de parts le cerf il dépeça⁴ ;
 Prit pour lui la première en qualité de Sire :
 « Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
 C'est que je m'appelle Lion :
 A cela l'on n'a rien à dire.
 La seconde, par droit, me doit échoir encor :
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant, je prétends⁵ la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième
 Je l'étranglerai tout d'abord. »

FABLE VII

LA BESACE¹

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur
Si dans son composé² quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur;

Je mettrai remède à la chose.

Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause³.

Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait? — Moi? dit-il; pourquoi non?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;

Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché :

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit⁴ plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;

Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourroit encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;

Que c'étoit une masse informe et sans beauté.

L'Éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit⁵

Dame Baleine étoit trop grosse.

Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin⁶ les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents⁷ d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers⁸ tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX'

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et devant ² qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
|| arriva qu'au temps que ³ la chanvre ⁴ se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons :
Je vous plains; car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à ⁵ vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi. »
Les Oiseaux se moquèrent d'elle :

Ils trouvoient aux champs trop de quoi⁶.

Quand la chènevière fut verte,

L'Hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin

Ce qu'a produit ce maudit grain,

Ou soyez sûrs de votre perte.

— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !

Il nous faudroit mille personnes

Pour éplucher tout ce canton⁷. »

La chanvre étant tout à fait crue⁸,

L'Hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;

Mauvaise graine est tôt venue.

Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,

Dès que vous verrez que la terre

Sera couverte⁹, et qu'à leurs blés

Les gens n'étant plus occupés

Feront aux oisillons la guerre ;

Quand reginglettes et réseaux¹⁰

Attraperont petits oiseaux,

Ne volez plus de place en place,

Demeurez au logis, ou changez de climat :

Imitez le canard, la grue, et la bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts et les ondes,

Ni d'aller chercher d'autres mondes ;

C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :

C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »

Les Oisillons, las de l'entendre,

Se mirent à jaser aussi confusément

Que faisoient¹¹ les Troyens quand la pauvre Cassandre¹²

Ouvroit la bouche seulement.

Il en prit¹³ aux uns comme aux autres :

Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,

Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT
DES CHAMPS¹

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie²
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie³
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le Rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats⁴ en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
« Achéons tout notre rôl.

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique⁵
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! s

FABLE X

LE LOUP ET L'AGNEAU¹

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure².

Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure³,
Et que la faim en ces lieux attiroit.

• Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas⁴ désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurois-je fait si⁵ je n'étois pas né ?

Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme⁶ de procès.

FABLE XI

L'HOMME ET SON IMAGE¹POUR M. L. D. D. L. R.¹²

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux³

Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers⁴ muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,

Miroirs aux poches des galands⁵,

Miroirs aux ceintures des femmes⁶.

Que fait notre Narcisse⁷? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.

Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.

Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau;

Mais quoi? le canal est si beau

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît^s d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

FABLE XII

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES,
ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES¹

Un envoyé du Grand Seigneur²
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur³,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef⁴, sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer⁵ une armée. »
Le chiaoux⁶, homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée
Ce que chaque Électeur⁷ peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,

Et bien plus d'une queue, à^s passer se présente.

Me voilà saisi derechef

D'étonnement et d'épouvante.

Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :

Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.

Je soutiens qu'il en est ainsi

De votre empereur et du nôtre. »

FABLE XIII

LES VOLEURS ET L'ANE¹

Pour un Ane enlevé deux Voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron².

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain³, le Turc, et le Hongrois.

Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De⁴ nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart⁵ voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.

FABLE XIV

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX¹

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.

Malherbe le disoit; j'y souscris, quant à moi :

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits :

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide² avoit entrepris

L'éloge d'un Athlète; et la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus³.

Les parents de l'Athlète étoient gens inconnus;

Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite;

Matière infertile et petite.

Le poète d'abord parla de son héros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,

Il se jette à côté, se met sur le propos

De Castor et Pollux⁴; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;

Élève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces frères s'étoient signalés davantage :

Enfin l'éloge de ces dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'Athlète avoit promis d'en payer un talent⁵;

Mais quand il le vit, le galand

N'en donna que le tiers; et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.

« Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :

Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie :

Les conviés sont gens choisis,

Mes parents, mes meilleurs amis;

Soyez donc de la compagnie. »

Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur

De perdre, outre son dû, le gré⁶ de sa louange.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il sort de table; et la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grâce; et pour prix de ses vers,

Ils l'avertissent qu'il déloge,

Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque; et le plafonds⁷,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,

Tombe sur le festin, brise plats et flacons,

N'en fait pas moins aux échantons.

Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complète

La vengeance due au poète,

Une poutre cassa les jambes à l'Athlète,

Et renvoya les conviés

Pour la plupart estropiés.

La Renommée eut soin de publier l'affaire :

Chacun cria miracle. On doubla le salaire

Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.

Il n'étoit fils de bonne mère

Qui, les payant à qui mieux mieux, *en leur honneur*
Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer⁸ de louer largement
Les Dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène⁹
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce¹⁰:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

FABLES XV ET XVI

LA MORT ET LE MALHEUREUX

LA MORT ET LE BUCHERON¹

Un Malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.

« O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle !

Viens vite, viens finir ma fortune cruelle. »

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

« Que vois-je ? cria-t-il, ôtez-moi cet objet ;

Qu'il est hideux ! que sa rencontre

Me cause d'horreur et d'effroi !

N'approche pas, ô Mort ; ô Mort, retire-toi. »

Mécénas² fut un galand homme ;

Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,

Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »

Ne viens jamais, ô Mort ; on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope,³ comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un⁴ me fit connoître que

j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix⁵ du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine⁶ enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 « Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
 Sa femme, ses enfants, les soldats⁷, les impôts,
 Le créancier, et la corvée⁸ *Le créancier, et la corvée*
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 « C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir :
 Mais ne bougeons d'où nous sommes
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

FABLE XVII

L'HOMME ENTRE DEUX AGES,
ET SES DEUX MAITRESSES¹

Un Homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant

De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser² n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant³,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La Vieille, à tous moments, de sa part⁴ emportoit
Un peu du poil⁵ noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La Jeune saccageoit les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles,

Qui m'avez si bien tondu :

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrais voudroit qu'à sa façon

Je vécusse, et non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne :

Je vous suis obligé, Belles, de la leçon. »

FABLE XVIII

LE RENARD ET LA CICOGNE ¹

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cicogne².
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le galand, pour toute besogne³,
Avait un brouet⁴ clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
 De la Cicogne son hôtesse;
 Loua très-fort la politesse;
 Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE¹

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva²,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant³ pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'école;
L'Enfant lui crie : « Au secours ! je pérís. »
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : « Ah ! le petit babouin⁴ !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille⁵ !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connoître au discours que j'avance.

Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance*.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé ! mon ami, tire-moi de danger.
Tu feras après ta harangue.

FABLE XX

LE COQ ET LA PERLE¹

Un jour un Coq détourna²
Une Perle, qu'il donna
Au beau³ premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton⁴
Seroit bien mieux mon affaire. »

FABLE XXI

*Thèmes, sujets*LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL¹

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des Frelons les réclamèrent;

Des Abeilles s'opposant²,

Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.

Il étoit malaisé de décider la chose :

Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée³, et tels que les abeilles,

Avoient longtemps paru. Mais quoi? dans les Frelons

Ces enseignes⁴ étoient pareilles.

La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière

Entendit une fourmilière.

Le point⁵ n'en put être éclairci.

* De grâce, à quoi bon tout ceci?

Dit une Abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché⁶ l'ours?

Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les Frelons et nous
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties. »
Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties ?.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

FABLE XXII

LE CHÊNE ET LE ROSEAU¹

Le Chêne un jour dit au Roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que² mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disoit ces mots.

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs
L'arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au³ ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

LIVRE DEUXIÈME

FABLE I

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT
DIFFICILE¹

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope²
 Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
 Je les consacrerois aux mensonges³ d'Ésope :
 Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre à leurs inventions :
 On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le Loup et répondre l'Agneau;
 J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?

« Vraiment, me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement

De cinq ou six contes d'enfant.

— Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
 Et d'un style plus haut ? En voici : « Les Troyens,

« Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,

« Avoient lassé les Grecs, qui par mille moyens,

« Par mille assauts, par cent batailles,

« N'avoient pu mettre à bout cette fière cité.

- « Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
- « D'un rare et nouvel artifice,
- « Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse
- « Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
- « Que ce colosse monstrueux
- « Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
- « Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
- « Stratagème inouï, qui des fabricateurs
- « Paya la constance et la peine⁴. »
- C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
- La période est longue, il faut reprendre haleine;
- Et puis votre cheval de bois,
- Vos héros avec leurs phalanges,
- Ce sont des contes plus étranges
- Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
- De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut⁵ style.
- Eh bien ! baissions d'un ton. « La jalouse Amarylle
- « Songeoit à son Alcippe⁶, et croyoit de ses soins
- « N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
- « Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
- « Il entend la bergère adressant ces paroles
- « Au doux Zéphire, et le priant
- « De les porter à son amant. »
- Je vous arrête à cette rime,
- Dira mon censeur à l'instant;
- Je ne la tiens pas légitime,
- Ni d'une assez grande vertu :
- Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
- Maudit censeur ! te tairas-tu ?
- Ne saurois-je achever mon conte ?
- C'est un dessein très-dangereux
- Que d'entreprendre de te plaire. »
- Les délicats sont malheureux :
- Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II

CONSEIL TENU PAR LES RATS¹

Un Chat, nommé Rodilardus²,
Faisoit de rats telle déconfiture³
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans⁴ la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou⁵,
Et Rodilard passoit, chez la gent⁶ misérable,
Non pour un chat, mais pour un diablé.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuïroient en terre;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot; »

L'autre : « Je ne saurois. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus⁷,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire⁸ chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III

LE LOUP
PLAIDANT CONTRE LE RENARD
PAR-DEVANT LE SINGE¹

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé².
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice³.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connois de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende ;
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande. »
Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV

LES DEUX TAUREAUX
ET UNE GRENOUILLE ¹

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupироit.
« Qu'avez-vous ? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant ².
« Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant ³ aux pieds jusques au fond des eaux,
L'antôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse. »
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V

LA CHAUVE-SOURIS
ET LES DEUX BELETTES¹

Une Chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,

Pour la dévorer accourut.

« Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction².

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.

— Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession³.

Moi souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,

Je suis oiseau; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs ! »

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément se va fourrer

Chez une autre Belette, aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage :
« Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui ⁴ fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris : vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats ! »
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe ⁵ changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue ⁶.

Le sage dit, selon les gens :

« Vive le Roi ! vive la ligue ! »

FABLE VI

L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE¹

Mortellement atteint d'une flèche empennée²,
Un Oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur !

Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet³ toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

FABLE VII

LA LICE ET SA COMPAGNE¹

Une Lice² étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De³ lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disoit-elle, qu'à peine.

Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.

La Lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étoient déjà forts.

¶ Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII

L'AIGLE ET L'ESCARBOT¹

L'Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'Escarbot² se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr; mais où mieux? Jean Lapin s'y blottit.
L'Aigle fondant sur lui nonobstant³ cet asile

L'Escarbot intercède, et dit :

« Princesse⁴ des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère. »

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'Escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné

Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :

Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage⁵,

Remplit le ciel de cris; et pour comble de rage,

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.

Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois ⁶
 N'en dort de plus de six mois.
 L'oiseau qui porte Ganymède ⁷
Du monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
 Hardi qui les iroit là prendre.
 Aussi ne les y prit-on pas.
 Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte ⁸ :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
 Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
 Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ⁹,
 Avec ¹⁰ mainte autre extravagance.
 Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
 Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote ¹¹
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
 Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX

LE LION ET LE MOUCHERON¹

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre² ! »

C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie³ ?

Un bœuf est plus puissant que toi :

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevoit ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord⁴ il se met au large;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle;

Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ⁵;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle :

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour * de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ?; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents *.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE
CHARGÉ DE SEL¹

Un Anier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles² :
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards³ pèlerins⁴,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés⁵ se trouvèrent.
L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa;
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier⁶ prit exemple sur lui,

Comme un mouton ⁷ qui va dessus ⁸ la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant ⁹ : l'Anier et le Grison ¹⁰
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

FABLES XI ET XII

LE LION ET LE RAT

LA COLOMBE ET LA FOURMI¹

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi,
 Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion
 Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un auroit-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eût affaire²?
 Cependant il avint³ qu'au sortir des forêts
 Ce Lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis⁴ y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.

Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus⁵,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :
La Colombe l'entend, part, et tire⁶ de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XIII

L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER
DANS UN PUIT¹

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre, qu'Homère et les siens² ont chanté,

Qu'est-ce, que³ le Hasard parmi l'antiquité,

Et parmi nous la Providence ?

Or du Hasard il n'est point de science :

S'il en étoit, on auroit tort

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,

Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ⁴ ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables ?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus ⁵,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font ⁶ leur cours,

Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences ⁷.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'Univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe ;
Emmenez avec vous les souffleurs ⁸ tout d'un temps :
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur ⁹ qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent ¹⁰ aux chimères
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES¹

Un Lièvre en son gîte songeoit
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?);
 Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeoit :
 Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

« Les gens de naturel peureux
 Sont, disoit-il, bien malheureux.

Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite;
 Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
 Voilà comme je vis : cette crainte maudite
 M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
 Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi. »

Ainsi raisonnaient notre Lièvre,

Et cependant faisoit le guet.

Il étoit douteux², inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

Le mélancolique³ animal,

En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers⁴ sa tanière⁵.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! Ma présence

Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !

Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ? des animaux qui tremblent devant moi !

Je suis donc un foudre de guerre !

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre

Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

FABLE XV

LE COQ ET LE RENARD¹

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle

Un vieux Coq adroit et matois².

« Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle :

Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.

Ne me retarde point, de grâce;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes³ sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,

Sans nulle crainte, à vos affaires;

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux⁴ dès ce soir,

Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour⁵ fraternelle.

— Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix;

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,

Qui, je m'assure⁶, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie :

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le galand aussitôt
Tire ses grègues⁷, gagne au haut⁸,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur

FABLE XVI

LE CORBEAU
VOULANT IMITER L'AIGLE¹

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un Corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard² Corbeau disoit, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière³ créature
Pesoit plus qu'un fromage⁴, outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème⁵.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.

Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau⁶,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux⁷ de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre⁸ :

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la Guêpe a passé le Moucheron demeure.

FABLE XVII

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON¹

Le Paon se plaignoit à Junon².

« Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison

Que je me plains, que je murmure :

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplaît à toute la nature;

Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatants,

Est lui seul l'honneur du printemps. »

Junon répondit en colère ;

« Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,

Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol,

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un arc-en-ciel nué³ de cent sortes de soies;

Qui te panades⁴, qui déploies

Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

La boutique d'un lapidaire?

Est-il quelque oiseau sous les cieux

Plus que toi capable de plaire?

Tout animal n'a pas toutes propriétés.

Nous vous avons donné diverses qualités :

Les uns ont la grandeur et la force en partage;

Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage;

Le Corbeau sert pour le présage;
La Corneille avertit des malheurs à venir;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

FABLE XVIII

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE
EN FEMME¹

Un Homme chérissait éperdument sa Chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes²,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient femme; et le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait³ cette épouse nouvelle
Son hypocondre⁴ de mari.
Il l'amadoué; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout :
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte,

Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car ayant changé de figure,

Les souris ne la craignoient point.

Ce lui fut toujours une amorce,

Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout, certain âge accompli.

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut désaccoutumer :

Quelque chose qu'on puisse faire,

On ne sauroit le réformer.

Coups de fourche ni d'étrivières

Ne lui font changer de manières ;

Et fussiez-vous embâtonnés⁵,

Jamais vous n'en serez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtres⁶.

FABLE XIX

LE LION ET L'ANE CHASSANT¹

Le roi des animaux se mit un jour en tête

De giboyer : il célébroit sa fête.

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux, [beaux.

Mais beaux et bons sangliers², daims et cerfs bons et

Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère

De l'Ane à la voix de Stentor³.

L'Ane à messer⁴ Lion fit office de cor.

Le Lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les moins intimidés fuïroient de leur maison.

Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix;

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :

La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;

Tous fuyoient, tous tomboient au piège inévitable

Où les attendoit le Lion.

« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?

Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

— Oui, reprit le Lion, c'est bravement⁵ crié :

Si je ne connoissois ta personne et ta race,

J'en serois moi-même effrayé. »

L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,

Encor qu'on le raillât avec juste raison;

Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron ?

Ce n'est pas là leur⁶ caractère.

FABLE XX

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE¹

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,

C'étoit l'oracle de la Grèce :

Lui seul avoit plus de sagesse

Que tout l'Aréopage. En voici pour essai²

Une histoire des plus gentilles,

Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,

Toutes trois de contraire humeur :

Une buveuse, une coquette;

La troisième, avare parfaite.

Cet homme, par son testament,

Selon les lois municipales,

Leur laissa tout son bien par portions égales,

En donnant à leur mère tant,

Payable quand chacune d'elles

Ne posséderoit plus sa contingente³ part.

Le père mort, les trois femmes

Courent au testament, sans attendre plus tard.

On le lit, on tâche d'entendre

La volonté du testateur;

Mais en vain; car comment comprendre

Qu'aussitôt que chacune⁴ sœur

Ne possédera plus sa part héréditaire,

L lui faudra payer sa mère?
 Ce n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que vouloit donc dire le père?
 L'affaire est consultée⁵; et tous les avocats,
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières,
 Y jettent leur bonnet⁶, se confessent vaincus,
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans songer au surplus.
 « Quant à la somme de la veuve,
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve⁷ :
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers, payable à volonté,
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
 Dès le décès du mort courante⁸. »
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
 En l'un, les maisons de bouteille⁹,
 Les buffets dressés sous la treille,
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de malvoisie¹⁰,
 Les esclaves de bouche¹¹, et pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfreterie;
 Dans un autre, celui de la coquetterie,
 La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses,
 Les bijoux, les robes de prix;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labeur.
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
 Ainsi chacune prit son inclination¹²,
 Le tout à l'estimation.

Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre¹⁸ arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui !
Comment ? ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ? » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marieroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent ;
Paieroient leur mère tout comptant ;
Ne posséderoient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME

FABLE I

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE¹A M. D. M.²

L'invention des arts étant un droit d'aînesse
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce;
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte³ est un pays plein de terres désertes;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confioient leurs penses et leurs soins⁴),
 Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir⁵ en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
 Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :

La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurois où buter⁶;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous⁷ le suspendit;
Puis cet homme et son Fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata⁸ :
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le Meunier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois⁹. Le Meunier n'en a cure;
Il fait monter son Fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria¹⁰ tant qu'il put :
« Oh la oh, descendez, que l'on ne vous le dise,
« Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
« C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
« — Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
« Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
« Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
« Fait le veau¹¹ sur son Ane, et pense être bien sage.
« — Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge :
« Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,

L'homme crut avoir tort, et mit son Fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
 « Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 « Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique !
 « N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 « Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 « — Parbieu ¹³ ! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
 « Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 « Essayons toutefois si par quelque manière
 « Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
 L'Âne se prélassant ¹³ marche seul devant eux.

Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
 « Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
 « Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 « Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 « Ils usent leurs souliers, et conservent leur Âne.
 « Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
 « Il monte sur sa bête ; et la chanson ¹⁴ le dit.
 « Beau trio de baudets ! » Le Meunier repartit :
 « Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 « Mais que dorénavant on me blâme, on me loue, *l'un et l'autre en sa*
 « Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 « J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

FABLE II

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC¹

Je devois² par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster³ en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les Membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas. [dre. »
Chommons⁴, c'est un métier qu'il veut nous faire appren-
Ainsi dit, ainsi fait. Les Mains cessent de prendre,
Les Bras d'agir, les Jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en⁵ allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent

Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient⁶ le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénus⁷ le sut bien dire.

La commune⁸ s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénus leur fit voir
Qu'ils étoient aux Membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III

LE LOUP DEVENU BERGER¹

Un Loup, qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard²,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton³,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante⁴ approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette :
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et pour pouvoir mener vers son fort⁵ les brebis
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.

Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre Loup, dans cet esclandre^e,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV

LES GRENOUILLES
QUI DEMANDENT UN ROI¹

Les Grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent² marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant ;
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière

Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi. *stall*
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir;
 Et Grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ? votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

FABLE V

LE RENARD ET LE BOUC¹

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître² en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :

Là chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en³ eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement;

Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,

De ce lieu-ci je sortirai,

Après quoi je t'en tirerai.

— Par ma barbe, dit l'autre, il⁴ est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »

Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence^s
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu : j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter^s en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI

wild sow
L'AIGLE, LA LAIE, ET LA CHATTE¹

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La Laie² au pied, la Chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage³.
La Chatte détruisit par sa fourbe⁴ l'accord;
Elle grimpa chez l'Aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible⁵ guères.
Voyez-vous à nos pieds fourir⁶ incessamment ?
Cette maudite Laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte. »
Au partir⁸ de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en gésine.
« Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :

Son courroux tomberoit sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la Laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'Oiseau royal, en cas de mine;
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne⁹
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort¹⁰ pour messieurs les Chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse¹¹
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore¹²,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII

L'IVROGNE ET SA FEMME¹

Chacun a son défaut, où² toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :

Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altéroit sa santé, son esprit, et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course

Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,

Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,

Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là les vapeurs du vin nouveau

Cuvèrent à loisir. A son réveil il trouve

L'attirail de la mort à l'entour de son corps,

Un luminaire, un drap des morts.

« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »

Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton³,

Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,

Vient au prétendu mort, approche de sa bière,

Lui présente un chaudéau⁴ propre pour Lucifer.

L'époux alors ne doute en aucune manière

Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.

— La cellière⁶ du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart, sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire? »

FABLE VIII

LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE¹

Quand l'Enfer eut produit la Goutte et l'Araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter

D'être pour l'humaine lignée²

Également à redouter.

Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases³ étrètes⁴,

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?

Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes;

Accommodez-vous, ou tirez.

— Il n'est rien, dit l'Araignée⁵, aux cases qui me plaise. »

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins

De ces gens nommés médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet⁶,

S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,

Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,

Ni que d'en déloger et faire mon paquet

Jamais Hippocrate⁷ me somme. »

L'Araignée cependant se campe en un lambris,

Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,

Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,

Voilà des mouchérons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissue, autre coup de balai.

Le pauvre bestion⁸ tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,

Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,

Plus malheureuse mille fois

Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,

Tantôt fouir, houer⁹ : goutte bien tracassée

Est, dit-on, à demi pansée.

« Oh ! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.

Changeons, ma sœur l'Aragne. » Et l'autre d'écouter :

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :

Point de coup de balai qui l'oblige à changer.

La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prélat, qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte

De faire aller le mal toujours de pis en pis.

L'une et l'autre trouva de la sorte son conte¹⁰,

Et fit très-sagement de changer de logis.

FABLE IX

LE LOUP ET LA CICOGNE¹

Les loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie²
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur³ pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire? dit le Loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

FABLE X

LE LION ABATTU PAR L'HOMME¹

On exposoit une peinture
Où l'artisan² avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants³ en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet.
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre. »

FABLE XI

LE RENARD ET LES RAISINS¹

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des Raisins mûrs apparemment²,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux³ que de se plaindre?

FABLE XII

LE CYGNE ET LE CUISINIER¹

Dans une ménagerie²

De volatiles remplie

Vivoient le Cygne et l'Oison :

Celui-là destiné pour les regards du maître;

Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquoit d'être

Commensal du jardin; l'autre, de la maison.

Des fossés du château faisant leurs galeries³,

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,

Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,

Sans pouvoir satisfaire⁴ à leurs vaines envies⁵.

Un jour le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,

Prit pour oison le Cygne; et le tenant au cou,

Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.

L'oiseau, prêt⁶ à mourir, se plaint en son ramage⁷.

Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

« Quoi? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!

Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe

La gorge à qui s'en sert si bien! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe⁸

Le doux parler ne nuit de rien⁹.

FABLE XIII

LES LOUPS ET LES BREBIS¹

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque² les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis;
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

Ni d'autre part pour les carnages :

Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les Loups, leurs Louveteaux; et les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires

Et réglé par des commissaires,

Au bout de quelque temps que messieurs les Louvats³
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que⁴ dans la bergerie

Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Étrangent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux⁵ dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.

Les Chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant :

Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.

Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV

LE LION DEVENU VIEUX¹

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le Loup, un coup de dent; le Bœuf, un coup de corne.
Le malheureux Lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes² plaintes;
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, lui dit-il; je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

FABLE XV

PHILOMÈLE ET PROGNÉ¹

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta

Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace², habiter parmi nous.

Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
— Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ? »
Progné lui repartit : « Eh quoi ? cette musique,

Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.

— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage. »

FABLE XVI

LA FEMME NOYÉE¹

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »

Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,

Puisqu'il s'agit en cette fable,

D'une femme qui dans les flots

Avoit fini ses jours par un sort déplorable.

Son époux en² cherchoit le corps,

Pour lui rendre, en cette aventure,

Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords

Du fleuve auteur de sa disgrâce³,

Des gens se promenoient ignorants l'accident.

Ce mari donc leur demandant

S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace :

« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;

Suivez le fil de la rivière. »

Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas;

Rebroussez plutôt en arrière :

Quelle que soit la pente et l'inclination

Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

FABLE XVII

LA BELETTE
ENTRÉE DANS UN GRENIER¹

Damoiselle² Belette, au corps long et flouet³,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortoit de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie⁴,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà, pour conclusion,

Grasse, maflue⁵ et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son soû,

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »

Un Rat, qui la voyoit en peine,

Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres⁶;

Mais ne confondons point, par⁷ trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres. »

FABLE XVIII

LE CHAT ET UN VIEUX RAT¹

J'ai lu chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix² de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les Souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galand fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête³.
Mais voici bien une autre fête :

Le pendu ressuscite; et sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.

« Nous en savons plus d'un⁴, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :

Vous viendrez toutes au logis. »

Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis⁵
Pour la seconde fois les trompe et les affine⁶,
Blanchit sa robe et s'enfarine;

Et de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.

Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :

C'étoit un vieux routier⁷, il savoit plus d'un tour;

Même il avoit perdu sa queue à la bataille.

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des Chats :

Je soupçonne dessous encor quelque machine :

Rien ne te sert d'être farine;

Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas. »

C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence :

Il étoit expérimenté,

Et savoit que la méfiance

Est mère de la sûreté.

LIVRE QUATRIÈME

FABLE I

LE LION AMOUREUX ¹A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ ²

Sévigé, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.

Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure³ outre cela.
Voici comment il en alla :
Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur ;
La refuser n'étoit pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le Lion consent à cela,
Tant son âme étoit aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.

On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire : « Adieu prudence. »

FABLE II

LE BERGER ET LA MER¹

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite² :

Si sa fortune étoit petite,

Elle étoit sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons païssoient sur le rivage :
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis³

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :

« Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

FABLE III

LA MOUCHE ET LA FOURMI¹

La Mouche et la Fourmi contestoient de leur prix.

« O Jupiter ! dit la première,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal !

Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant² toi ;

Pendant que celle-ci, chétive et misérable,

Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,

D'un empereur, ou d'une belle ?

Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;

Je me joue entre des cheveux ;

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête

De vos greniers ! — Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi³ font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi⁴
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards⁵ sont pendus ; et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps ; laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

FABLE IV

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR¹

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village

Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue
Là croissoit² à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée³
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur : fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. [temps. »
— Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus long-
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
« Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez : [dres ?
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gen-
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Après de lui la fait asseoir,

Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue⁴ en cuisine.
« De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille⁵,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs⁶ succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné⁷.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage⁸
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance⁹ : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : « Ce sont là jeux¹⁰ de prince. »
Mais on le laissoit dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V

L'ANE ET LE PETIT CHIEN¹

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant².
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas³ ressembler à l'Ane de la fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment ? disoit-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair⁴ à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la patte ;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute⁵ usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,

Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.

« Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! »
Martin-bâton accourt : l'Ane change de ton.

Ainsi finit la comédie.

FABLE VI

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats;
Et sans les portes étrètes
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax.

Psicarpax, Méridarpax,
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine;
 Il fallut céder au sort :
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille, dans des trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail;
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail⁴,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les Belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse
 Ne fut large assez pour eux;
 Au lieu que la populace
 Entroit dans les moindres creux.
 La principale jonchée⁵
 Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Causer du retardement.
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivent⁶ fort aisément :
 Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII

LE SINGE ET LE DAUPHIN¹

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Plin^e le dit ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un Dauphin le prit pour un homme.
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
« Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre ; on m'y connoît fort :
S'il vous y suivient quelque affaire,

Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge maire ⁴. »
Le Dauphin dit : « Bien grand merci;
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
— Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connoissance. »
Notre magot prit, pour ce coup;
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard ⁵ pour Rome,
Et qui, caquetants au plus dru ⁶,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS¹

Certain Païen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayants² des oreilles :
Le Païen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois :

Ce n'étoient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole³, quel qu'il fût,

N'avoit eu cuisine si grasse,

Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,

L'Homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit :
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pièces l'Idole,

Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers et stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides :

J'ai bien fait de changer de ton. »

FABLE IX

LE GEAI
PARÉ DES PLUMES DU PAON¹

Un Paon muoit : un Geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X

LE CHAMEAU
ET LES BATONS FLOTTANTS¹

Le premier qui vit un Chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire²,
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce³ vient à la continue⁴.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

FABLE XI

LA GRENOUILLE ET LE RAT¹

Tel, comme dit Merlin², cuide³ enseigner⁴ autrui,
Qui souvent s'enseigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un Rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits⁵.
Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi; je vous ferai festin. »

Messire Rat promet soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point, sans plus, tenoit le galand empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le Rat fut à son pied par la patte attaché;

Un brinc de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés⁶, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude⁷ et curée;
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen

La Grenouille et le lien.

Tout en fut : tant et si bien,

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie

Ayant de cette façon

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

FABLE XII

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX
A ALEXANDRE¹

Une fable avoit cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La Déesse aux cent bouches², dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les Animaux, et toute espèce lige³
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.

Pour l'hommage et pour la manière ⁴,
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui ⁵ fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet et l'Ane s'offrèrent,
Assistés du Cheval ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion : cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait ⁶ à part ;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que ? d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie :
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,

Dit-il; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire. »
On déballe; et d'abord le Lion s'écria,

D'un ton qui témoignoit sa joie :
« Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.
Le croît⁸ m'en appartient. » Il prit tout là-dessus;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guères⁹.

Le Singe et les Sommiers¹⁰ confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,

Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires. »

FABLE XIII

LE CHEVAL
S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF¹

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes².
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit³;
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises⁴, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous;
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'Homme; il fait meilleur chez nous,
Je vois trop quel est votre usage⁵.

Demeurez donc; vous serez bien traité,

Et jusqu'au ventre en la litière. »

Hélas ! que sert la bonne chère

Quand on n'a pas la liberté ?

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;

Mais il n'étoit plus temps; déjà son écurie

Étoit prête et toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :

Sage, s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien

Sans qui^e les autres ne sont rien.

FABLE XIV

LE RENARD ET LE BUSTE¹

Les grands, pour la plupart, sont masques² de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre³.
L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le Renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et quand il s'aperçoit
Que leur fait⁴ n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

FABLES XV ET XVI

LE LOUP, LA CHÈVRE, ET LE CHEVREAU

LE LOUP, LA MÈRE, ET L'ENFANT¹

La Bique, allant remplir sa traînante mamelle,

Et paître l'herbe nouvelle,

Ferma sa porte au loquet,

Non sans dire à son Biquet :

« Gardez-vous, sur votre vie,

D'ouvrir que l'on ne vous die²,

Pour enseigne³ et mot du guet :

« Foin du Loup et de sa race ! »

Comme elle disoit ces mots,

Le Loup de fortune⁴ passe;

Il les recueille à propos,

Et les garde en sa mémoire.

La Bique, comme on peut croire,

N'avoit pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,

Et d'une voix papelarde⁵

Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du Loup ! »

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le Biquet soupçonneux par la fente regarde :

« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre Loup avoit entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

421
Ce Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer Loup attendoit chape-chute⁶ à la porte;
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende⁷.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un Enfant crier :
La Mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure,
Quand la Mère, apaisant sa chère géniture⁸,
Lui dit : « Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette ! »
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches-fières⁹
L'ajustent de toutes manières.

« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.

Aussitôt il conta l'affaire.

« Merci ¹⁰ de moi ! lui dit la Mère ;

Tu mangeras mon Fils ! L'ai-je fait à dessein

Qu'il assouvise un jour ta faim ? »

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

Le seigneur du village à sa porte les mit ;

Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires Leups, n'écoutez mie

« Mère tenchent chen fieux qui crie ¹¹. »

FABLE XVII

PAROLE DE SOCRATE ¹

Socrate un jour faisant bâtir,
 Chacun censuroit son ouvrage :
 L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
 Indignes d'un tel personnage;
 L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
 Que les appartemens en étoient trop petits.
 Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine.
 « Plût au ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

Le bon Socrate avoit raison
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami; mais fol ² qui s'y repose :
 Rien n'est plus commun que ce nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS¹

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie².
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie :
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seroient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un Vieillard prêt³ d'aller où la mort l'appeloit :
« Mes chers Enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai⁴ le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne⁵ aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata⁶.
« Foibles gens ! dit le Père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquoit ; on sourit, mais à tort :

Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes Enfants, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers Enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants⁷,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut⁸.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX

L'ORACLE ET L'IMPIE¹

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre²
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Païen, qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire³,
Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :

« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »

Il tenoit un moineau, dit-on,

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

Ou de la lâcher aussitôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :

« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau :

Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.

Je vois de loin, j'atteins de même. »

FABLE XX

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR¹

L'usage² seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas³ est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit⁴
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance⁵ à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court⁶, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare, un beau jour, ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,

Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris.

« C'est mon trésor que l'on m'a pris.

— Votre trésor? où pris? — Tout joignant cette pierre.

— Eh! sommes-nous en temps de guerre,

Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet?

Que de le changer de demeure?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.

— A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela?

L'argent vient-il comme il s'en va?

Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :

Mettez une pierre à la place,

Elle vous vaudra tout autant. »

FABLE XXI

L'ŒIL DU MAÎTRE¹

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord ² averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis ³ les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les Bœufs, à toutes fins ⁴, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un, d'aventure,
N'aperçut ni corps ⁵, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien;
Mais quoi ? l'homme aux cent yeux ⁶ n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le Maître entre, et vient faire sa ronde.

« Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde.

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ? »
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ' ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit^s d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII

L'ALOUETTE ET SES PETITS,
AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP¹

Ne t'attends² qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ³ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée⁴
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire^s sentinelle.

« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »

Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre Alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort^e qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...

— Non, mes enfants; dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure. »

L'Alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le Maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »

Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LIVRE CINQUIÈME

FABLE I

LE BUCHERON ET MERCURE¹A. M. L. C. D. B.²

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal

Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

Les Agneaux aux Loups ravissants,
La Mouche à la Fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,

Et dont la scène est l'Univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui³
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse; enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée⁴;

Et boquillons ⁵ de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des Dieux ne sait auquel entendre.

 Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien.
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER¹

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage²
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris³ seroit cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant comme ils peuvent,

L'un contre l'autre jetés

Au moindre hoquet⁴ qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas

Que par son compagnon il fut mis en éclats,

Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,

Ou bien il nous faudra craindre

Le destin d'un de ces Pots.

FABLE III

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR¹

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un Carpeau², qui n'étoit encore que fretin³,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :

Mettons-le⁴ en notre gibecière. »

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :

« Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir

Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée;

Quelque gros partisan⁵ m'achètera bien cher :

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.

— Rien qui vaille ? Eh bien ! soit, repartit le Pêcheur :

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

FABLE IV

LES OREILLES DU LIÈVRE¹

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, Béliers, Taureaux aussitôt délogèrent;
Daims et Cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à² cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. » Le Grillon repartit :
« Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes³.
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons⁴.

FABLE V

LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE¹

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc², car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les Renards tenoient conseil entre eux
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.

— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu
La mode en fut continuée.

FABLE VI

LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES ¹

Il étoit une Vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien que les sœurs filandières ²
Ne faisoient que brouiller ³ au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Téthys ⁴ chassoit Phébus aux crins ⁵ dorés,
Tourets ⁶ entroient en jeu, fuseaux étoient tirés;
Deçà, delà ⁷, vous en aurez ⁸ :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point ⁹ nommé chantoit;
Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormoient les deux pauvres Servantes.

L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;

Et toutes deux, très-malcontentes,

Disoient entre leurs dents : « Maudit Coq, tu mourras ! »

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée ¹⁰ :

Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché ¹¹ :

Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,

Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :

Témoin ce couple et son salaire.

La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là

De Charybde en Scylla.

FABLE VII

LE SATYRE ET LE PASSANT¹

Au fond d'un antre sauvage
Un Satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents².

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un Passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre³ deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid ! »

FABLE VIII

LE CHEVAL ET LE LOUP¹

Un certain Loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie :
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui ² l'auroit à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serois hoc ³,
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connoît ⁴ les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom ⁵ Coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume ⁶ sous le pied.

— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »

Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.

L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules⁷ et les dents.

« C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'arboriste⁸,
Et ne fus jamais que boucher. »

FABLE IX .

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS¹

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds² qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfants, leur parla sans témoins.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse³. »

Le Père mort, les Fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

FABLE X

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE¹

Une Montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

FABLE XI

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT¹

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ² ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous écots ³;
Elle est prise à garant ⁴ de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII

LES MÉDECINS¹

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant² iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : « Il est mort; je l'avois bien prévu.
— S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie. »

FABLE XIII

LA POULE AUX ŒUFS D'OR¹

L'avarice² perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avoit un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

FABLE XIV

L'ANE PORTANT DES RELIQUES¹

Un Baudet chargé de reliques

S'imagina qu'on l'adoroit :

Dans ce penser il se carroit²,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :

« Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole³,

A qui cet honneur se rend,

Et que⁴ la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant

C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV

LE CERF ET LA VIGNE¹

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats²,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute ;
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux³ veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

FABLE XVI

LE SERPENT ET LA LIME¹

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :

« Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi.

Petit Serpent à tête folle,

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprois toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX¹

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre et la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits² sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, et lui dit :
« Tu te vantois d'être si vite³ !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment ⁴ qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;

Mais la pauvrete avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII

L'AIGLE ET LE HIBOU¹

L'Aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou².

« Connoissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve³.

— Non, dit l'Aigle. — Tant pis, reprit le triste Oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau :

C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui ni quoi⁴ : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

— Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez ;
Je n'y toucherai de ma vie. »

Le Hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien

Que chez moi la maudite Parque

N'entre point par votre moyen. »

Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture

De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,

Notre Aigle aperçut d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'uneasure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère⁵.
« Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galand n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint; et les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ? »

FABLE XIX

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE¹

Le Lion dans sa tête avoit une entreprise
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts²,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein³, chacun selon sa guise :
L'Éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'Ours, s'apprêter pour les assauts;
Le Renard, ménager de secrètes pratiques⁴;
Et le Singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes, qui sont lourds,
Et les Lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le Roi, je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le Lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS¹

Deux Compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours au compte de ces gens.
Le marchand à² sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants :
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut³ prisoit moins ses moutons qu'eux leur Ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre :
D'intérêts⁴ contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent⁵,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau :

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;

Et de peur de supercherie,

Le tourne, le retourne, approche son museau,

Flaire aux passages de l'haleine.

« C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent. »

A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.

L'un de nos deux marchands de son arbre descend,

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Car il s'approchoit de bien près,

Te retournant avec sa serre.

— Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

FABLE XXI

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION¹

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Étoit craint partout à la ronde;
Et bien qu'animal sans vertu²,
Il faisoit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin³ fit alors son office.

Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier⁴
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE SIXIÈME

FABLES I ET II

LE PATRE ET LE LION

LE LION ET LE CHASSEUR¹

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui :
 Le conte fait passer le précepte avec lui.
 En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire².
 C'est par cette raison qu'égayant³ leur esprit,
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue :
 On ne voit point chez eux de parole perdue.
 Phèdre étoit si succinct qu'aucuns⁴ l'en ont blâmé;
 Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
 Mais sur tous certain Grec⁵ renchérit, et se pique
 D'une élégance laconique;
 Il renferme toujours son conte en quatre vers :
 Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
 Voyons-le⁶ avec Ésope en un sujet semblable :
 L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
 J'ai suivi leur projet⁷ quant à l'événement,
 Y cousant en chemin quelque trait seulement.
 Voici comme à peu près Ésope le raconte :

Un Pâtre, à ses brebis trouvant quelque méconte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

« Avant ⁸ que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande. »

A ces mots, sort de l'antre un Lion grand et fort;
Le Pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des Dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un berger : « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le Berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut ⁹ un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :

« O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III

PHÉBUS ET BORÉE¹

Borée² et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris³
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire;
Les Latins les nommoient douteux⁴, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne; il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage⁵
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,

Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise, en son passage,
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans;
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps :
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue
Récrée, et puis pénètre enfin le Cavalier,
Sous son balandras⁶ fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV

JUPITER ET LE MÉTAYER¹

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent.
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant² et rude, et l'autre un autre si³.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente⁴, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée⁵.
Monsieur le Receveur⁶ fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte

La température des cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux;

Celui de ses voisins fructifie et rapporte.

Que fait-il? Il recourt au monarque des Dieux,

Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V

LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU¹

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avois franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude²;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or c'étoit un Cochet³ dont notre Souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connaissance

Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous,

Marqueté, longue queue, une humble contenance,

Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Je le crois fort sympathisant

Avec Messieurs les Rats; car il a des oreilles

En figure aux nôtres pareilles.

Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat

L'autre m'a fait prendre la fuite.

— Mon fils, dit la Souris, ce doucet⁴ est un Chat,

Qui, sous son minois hypocrite,

Contre toute ta parenté

D'un malin vouloir est porté.

L'autre animal, tout au contraire,

Bien éloigné de nous mal faire,

Servira quelque jour peut-être à nos repas.

Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,

De juger des gens sur la mine. »

FABLE VI

LE RENARD, LE SINGE, ET LES ANIMAUX¹

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre² un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et par plaisir la tiare³ essayant,
Il fit autour force grimaceries⁴,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage⁵.
Le Renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi : « Je sais, Sire, une cache⁶,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté. »

Le nouveau roi bâille après la finance⁷;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piège : il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ? »
Il fut démis⁸; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

FABLE VII

LE MULET
SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE ¹

Le Mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse :
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant ² un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII

LE VIEILLARD ET L'ANE¹

Un Vieillard sur son Ane aperçut, en passant,

Un pré plein d'herbe et fleurissant :

Il y lâche sa bête, et le Grison se rue

Au travers de l'herbe menue,

Se vautrant, grattant, et frottant²,

Gambadant, chantant, et broutant,

Et faisant mainte place nette.

L'ennemi vient sur l'entrefaite³.

« Fuyons, dit alors le Vieillard.

— Pourquoi ? répondit le paillard⁴ :

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?

— Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.

— Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois ?

Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :

Je vous le dis en bon françois. »

FABLE IX

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU¹

Dans le cristal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux²,
Dont il voyoit l'objet³ se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête ?
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à⁴ se garantir;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit⁵.
Ce Cerf blâme ses pieds, qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X

LE LIÈVRE ET LA TORTUE¹

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? Êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux :

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes²,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
« Eh bien ! lui cria-t-elle, avois-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que seroit-ce
Si vous m'apportiez une maison ? »

FABLE XI

L'ANE ET SES MAITRES¹

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.

« Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché :
Belle nécessité d'interrompre mon somme ! »

Le Sort, de sa plainte touché,

Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.

La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

« J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur :

Encor, quand il tournoit la tête,

J'attrapois, s'il m'en souvient bien,

Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien ;
Mais ici point d'aubaine ; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,

Et sur l'état² d'un Charbonnier

Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. « Quoi donc ? dit le Sort en colère,

Ce baudet-ci m'occupe autant

Que cent monarques pourroient faire.

Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?

N'ai-je en l'esprit que son affaire ?
Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente;
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES¹

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse²

Noyoit son souci dans les pots.

Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots

De témoigner tant d'allégresse.

« Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois

De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,

Se plaindre de leur destinée

Les citoyennes des étangs.

« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?

« Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine

« Se peut souffrir; une demi-douzaine

« Mettra la mer à sec et tous ses habitants.

« Adieu joncs et marais : notre race est détruite.

« Bientôt on la verra réduite

« A l'eau du Styx³. » Pour un pauvre animal⁴,

Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT¹

Ésope conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer²
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme³ lui revient avecque la colère;
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
« Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras ! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête

L'insecte ⁴ sautillant cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

FABLE XIV

LE LION MALADE ET LE RENARD¹

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut^a fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de Lion, très-bien écrite,
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port;
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

FABLE XV

L'OISELEUR,
L'AUTOUR, ET L'ALOUETTE¹

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des oisillons.
 Le fantôme² brillant attire une Alouette :
 Aussitôt un Autour, planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond, et se jette
 Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
 Elle avoit évité la perfide machine,
 Lorsque, se rencontrant sous la main³ de l'oiseau,
 Elle sent son ongle⁴ maline⁵.
 Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
 Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
 « Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
 Je ne t'ai jamais fait de mal. »
 L'Oiseleur repartit : « Ce petit animal
 T'en avoit-il fait davantage ? »

FABLE XVI

LE CHEVAL ET L'ANE¹

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé, qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le Cheval refusa, fit une pétarade :
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture²,
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE
POUR L'OMBRE¹

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.

Au Chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;

A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII

LE CHARTIER EMOUBRÉ¹

Le Phaéton² d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin³.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au Chartier⁴ embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste⁵ et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement⁶ qui te retient ;

Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait :
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

FABLE XIX

LE CHARLATAN¹

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre² affronte l'Achéron
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron³.
Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud ;
« Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane⁴. »
Le Prince sut la chose ; il manda le Rhéteur.
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin⁵ d'Arcadie ;
J'en voudrois faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout, » reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme :
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs⁶ ;
Sinon, il consentoit d'être, en place publique,

Guindé⁷ la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance;
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire⁸
Servit à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le Roi, l'Ane, ou moi, nous mourrons. »

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans⁹.

FABLE XX

LA DISCORDE¹

La déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme²,
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-Que-non, son frère,
Avecque Tien-et-Mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vite aux débats et prévenoit la Paix,
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine :

Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assinée³.

FABLE XXI

LA JEUNE VEUVE¹

La perte d'un époux ne va point sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,

Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande; on ne croiroit jamais

Que ce fût la même personne :

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;

C'est toujours même note et pareil entretien;

On dit qu'on est inconsolable;

On le dit, mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partoit pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme

Lui crioit : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »

Le mari fait seul le voyage.

La belle avoit un père, homme prudent et sage;

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :

« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ;

Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut. »

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe ;

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours ;

Toute la bande des Amours

Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin :

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence².

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;

Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :

« Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va¹ temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché². Damon³, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux⁴ me causera !

NOTES EXPLICATIVES
DU TOME PREMIER

NOTES EXPLICATIVES (I)

DU TOME PREMIER

FABLES

1. Les six premiers livres des *Fables* (formant deux parties) parurent en 1668. Les livres VII à XI inclusivement furent publiés en 1678 et 1679; ils formaient les 3^e et 4^e parties. Le livre XII (5^e partie) parut en 1694.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né en 1661, mort en 1711. Il avait six ans quand la Fontaine lui dédia son premier recueil. Cette épître dédicatoire fut insérée, du vivant même de la Fontaine, dans *Les plus belles Lettres des meilleurs auteurs françois, avec des notes*, par Richelet, Paris, 1689.

2. Exposé, sans le sens péjoratif que *débiter* avait déjà au xvii^e siècle. « ... Si je vous *débite* avec tant de franchise ma pensée. » (Corneille, *Lettres*, X.)

3. Socrate.

4. *A* au sens de *dans*.

... il se va confiner

Aux lieux les plus cachés.

Fables, I, xi.

Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.

Fables, XII, xx.

5. S'employait encore comme adverbe de comparaison avec complément.

1. Nous sommes particulièrement redevables, pour ces notes, au *Dictionnaire* de Littré, au *La Fontaine des Grands Écrivains de la France* publié par M. Henri Régner et à l'excellente édition classique de M. L. Clément.

6. Unique (*singularis*).

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière.

Molière, *Misanthrope*, III, iv.

7. Le Président de Périgny, qui fut précepteur du Dauphin avant Bossuet.

8. L'Angleterre, l'Espagne et la Hollande étaient alors ligüées contre la France (1668).

9. Intrigues, machinations.

10. La Flandre (campagne de 1667).

11. La Franche-Comté (campagne de 1668).

PRÉFACE

1. Antérieurement à la publication du premier recueil (1668), quelques fables avaient circulé en manuscrit; on ne connaît pas de fable publiée avant cette date.

2. Patru, célèbre avocat au Parlement de Paris, et membre de l'Académie française, ami de la Fontaine et de Boileau.

3. Le complément indirect (*la sévérité*) est considéré comme un second sujet du verbe.

4. Brièveté.

5. *Phédon*, début.

6. Philosophe grec, disciple de Socrate.

7. Le grec *μουσική* ne désigne pas seulement la musique, comme semble le croire la Fontaine, mais encore tous les travaux auxquels président les Muses, sciences, lettres et arts.

8. Expédient pour accommoder les affaires.

9. Sur l'histoire de la fable, voir l'étude de M. Louis Moland en tête de son édition de la Fontaine (Garnier, édit.), le livre de M. Léon Levraut, *La Fable (évolution du genre)*, et la notice de M. L. Clément.

10. Dans le sens adverbial de *peut-être*.

Notre mort...

Ne tardera possible guères.

Fables, III, vi.

11. En compensation. Cf. IX, *Discours à Madame de la Sablière*, note 3.

12. Rendre agréable, comme la Fontaine l'explique lui-même à la fin du paragraphe.

13. D'un autre côté.
14. Dans son *Institution oratoire*, IV, 11.
15. *Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.*
La Fontaine, *Clymène*, comédie.
16. Dans le sens de *comment*.
17. *La République*, livre III.
18. Ou *Microcosme*. « On appelle ainsi l'homme, comme étant un abrégé des merveilles du monde. » (Furetière, *Dictionnaire*.)
19. Nouveau dans le sens adverbial : nouvellement.
20. « Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire. » (Molière, *Critique de l'École des femmes*, scène VII).
« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » (Voltaire, *Enfant prodigue*, préface.)
21. « Et ce qu'il n'espère point pouvoir traiter avec éclat, il le laisse. » (Horace, *Art poétique*, v. 150.)
22. Planude (Planudes Maximus) était un moine de Constantinople qui vivait au ^{xiv}^e siècle. Il recueillit les fables d'Ésope et écrivit la vie du fabuliste. Cette vie, qui n'est qu'un roman, était fort répandue aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Un contemporain de la Fontaine, Méziriac, publia en 1632 une *Vie d'Ésope* plus conforme à la raison et à la vérité, mais qui n'eut pas grand succès, et que la Fontaine n'a sans doute jamais lue. Il savait que certains savants n'acceptaient pas l'autorité de Planude, mais il ne voulait pas « s'engager dans cette critique » et il persista à croire que « Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte ». (*Vie d'Ésope le Phrygien*, début.)
23. Fin. perspicace (*subtilis*).
24. *Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer.*
Molière, *Tartufe*, V, vi.

LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

1. Nevelet, qui publia, au commencement du ^{xvii}^e siècle, les *Fables* d'Ésope, les croit en grande partie l'œuvre de Planude. Bayle et d'autres sont de cet avis. On s'est même demandé si Ésope n'est pas un personnage légendaire.
2. En Galatie.
3. Vers 552 avant Jésus-Christ.
4. On mettrait aujourd'hui le subjonctif. L'indicatif exprime ici un fait positif. « Dieu a permis que Madame la Dauphine s'est transportée d'une telle colère. » (M^{me} de Sévigné.)
5. Ce mot était encore du masculin à la fin du ^{xvii}^e siècle.
6. « On appelle populairement *la bête* ce qui fait peur. Une nourrice

dit à son enfant qui crie : « Je ferai venir la bête. » (Furetière, *Dictionnaire*.) Voir IV, xvi.

7. L'obole était la sixième partie de la drachme, et valait environ 15 centimes de notre monnaie.

8. Ancienne ville d'Ionie.

9. « L'autre façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la *disnée*, est incommode. » (Montaigne.)

10. Une des principales îles de la mer Égée.

11. Avant que de.

12. Habitude.

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

Fables, IV, x.

13. Adjectif féminin pris adverbialement.

14. « Nous lui jouerons tant de *pièces*, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac. » (Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, I, III.)

15. Finesse. Voir *Préface*, note 23.

16. Le second service.

17. Participe présent, ou actif, formant une proposition détachée de la principale et ne se rapportant à aucun mot de celle-ci; le sujet du participe, qui aujourd'hui doit être exprimé, ne l'était pas toujours au xvii^e siècle.

*S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école.*

Fables, I, xix.

Et nous foulant aux pieds...

... il faudra qu'on pâtisse.

Fables, II, iv.

18. Tout, placé devant l'adjectif, était lui-même adjectif et s'accordait avec le substantif.

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Racine, Phèdre.

... une corne toute usée.

Fables, IV, v.

19. Que.

20. Voir *Fables*, III, 1, note 8.

21. Consentir.

*Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains.*

Molière, Misanthrope, V, vii.

22. Déclarer, annoncer (*denuntiare*).
23. « Qui ouït jamais parler de ce roi ? » (Méziriac, *Vie d'Ésope*.)
24. Résoudre, vieux mot (*solvere*.)
25. Ce roi d'Égypte ne régna que deux cents ans après la mort d'Ésope.
26. Le participe présent est fréquemment pris comme substantif dans l'ancienne langue. Cf. « les regardants » (III, x), « les consultants » (IV, xviii), « le gisant » (V, xii), « les écoutants » (XI, ix).
27. Hennissement.
28. Voir II, xiv, note 4.
29. Arcs-boutants.
30. Promesse de payer sous seing privé.
31. Ville de Phocide, où était l'oracle d'Apollon.
32. Qu'il désigne l'espèce ou la femelle, le mot *aigle* est féminin dans l'ancienne langue. Le genre est flottant au xvii^e siècle. Cf. II, viii et XII, xi.

DÉDICACE

1. Quoique.
2. Allusion aux conquêtes de la Flandre (1667) et de la Franche-Comté (1668).

LIVRE PREMIER

FABLE I. — *La Cigale et la Fourmi.*

1. Ésope, fab. 134.
2. L'août, la moisson. « Es parties septentrionales, les bleds ne sont coupés qu'en aoust, duquel mois, à telle cause, la cueillette en porte le nom, de lui, en tels endroits, dite l'*aoust*. » (Olivier de Serres.)
3. Le capital, le sort *principal* de la dette.
4. Il n'y a pas de défaut qu'elle ait moins que celui d'être prêteuse.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent.
Molière, *Ecole des Maris*, I, iv.
5. Ellipse familière de *que*. « Ne vous desplaise. » (Rabelais, III, vi.)

FABLE II. — *Le Corbeau et le Renard.*

1. Ésope, fab. 204; Phèdre, *Fables*, I, 13; le *Roman de Renart*, t. I, v. 7187-7382; la *Farce de maistre Pierre Patelin*, scène 6.

2. « Monsieur de l'Ours. » (Rabelais, II, iv.) « Le paoure Monsieur du Pape. » (Rabelais, I, xxxiii.)

3. Est hors de lui à cause de la joie. « Je suis dans une colère que je ne me sens pas. » (Molière, *Mariage forcé*, VI.)

FABLE III. — *La Grenouille*
qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

1. Phèdre, *Fables*, I, 24; Horace, *Satires*, II, 3, v. 314-320.

2. Fait des efforts, se fatigue.

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.

Molière, *Misanthrope*, II, v.

3. « Un animal, une bête. » (Richelet.)

FABLE IV. — *Les deux Mulets.*

1. Ésope, fab. 58; Phèdre, *Fables*, II, vii.

2. Faire le chemin, lentement et régulièrement. « Voyez dans quel sentier la vertu chemine. » (Bossuet, *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*.)

3. Impôt sur le sel; le droit perçu était d'un cinquième du prix de la vente.

FABLE V. — *Le Loup et le Chien.*

1. Babrius, fab. 99; Phèdre, *Fables*, III, vii. Cf. Le Noble (contemporain de la Fontaine), *Fables*, xi.

2. Ce mot désigne la force physique.

3. Qui a le poil lustré comme les animaux bien nourris.

4. Au sens propre de s'écarter du chemin (*foris via*). « Il s'estoit forvoyé et en avoit failly la droite voye. » (Amyot, *Démétrius*.)

5. Hères. « Vous aultres paoures haïres. » (Rabelais, I, xlv.)

6. « Vieux mot, dit Richelet; il signifie bouchée, repas. » *Franche lippée*, repas qui ne coûte rien.

7. Jusqu'en 1679, on était libre d'accorder ou non, surtout au masculin, le participe présent.

Les morts se ranimants à la voix d'Élysée.

Racine, *Athalie*.

FABLE VI. — *La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.*

1. Phèdre, *Fables*, I, v; *Roman de Renart*, t. I, v. 5584-6168; *la Compagnie Renart*, fabliau.
2. Avec les deux sens de sauvage et d'orgueilleux.
3. Nœud coulant pour prendre du gibier (*laqueus*).
4. L'inversion du complément direct était encore très fréquente au temps de la Fontaine.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent.

Fables, V, XVIII.

*On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.*

Fables, XI, VII.

5. Activement, dans le sens de *je réclame*. « Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux *prétendait*. » (Bossuet, *Histoire universelle*, III, vi.)

FABLE VII. — *La Besace.*

1. Ésope, fab. 337; Phèdre, *Fables*, IV, x; Avianus, *Fables*, XIV. Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, xv et xxxv.
2. Dans les divers éléments dont sa nature propre est composée.
3. Plaisanterie; Jupiter suppose que le singe, étant le plus laid, aura plus à se plaindre que les autres.
4. Le pronom complément était plus souvent placé, au xvii^e siècle, devant le premier verbe que devant l'infinif. « Il se faut entraider. » (*Fables*, VIII, xvii.)
5. A son sens, suivant son goût.
6. Surnom familier que la Fontaine donne à Jupiter.
7. La 1^{re} édition (1668, in-4^o) donne *content*. L'édition in-12 de la même année donne *contens*, qui forme un sens très différent, et qui est reproduit par l'édition de 1669.
8. Porteur de besace.

FABLE VIII. — *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*

1. Ésope, fab. 285.
2. Voir *Vie d'Ésope*, note II.

3. Complément circonstanciel; pendant lequel. « Au temps que les bestes parloient. » (Rabelais, II, xv.)

... le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas.

Fables, III, XIII.

... le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde.

Fables, IV, XXII.

4. Ce mot était alors du féminin.

5. A marquant le but, la fin. On en trouvera de nombreux exemples dans les *Fables*.

6. De quoi manger.

7. Région. « Ce canton détourné de la nature. » (Pascal, *Pensées*.)

8. Participe passé de *crottre*.

9. Ensemencée, terme rural.

10. Ou *ginglette*, piège à prendre les oiseaux.

11. Au XVII^e siècle, *faire* tient lieu du verbe précédemment exprimé.

Elle m'estime autant que Rome vous a fait.

Corneille, *Horace*, II, III.

12. Fille de Priam, qui prédit la chute de Troie. (Voir Virgile, *Énéide*, II, vers 246-247.)

13. Il en arriva.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

Molière, *Femmes savantes*, III, II.

FABLE IX. — Le Rât de ville et le Rat des champs.

1. Ésope, fab. 301; Horace, *Satires*, II, VI, v. 79 sqq.

2. On appelait tapis de Turquie des tapis fabriqués en France à l'imitation de l'Orient.

3. Sens de bonne chère. « C'est proprement le carnaval que la vie que vous faites. » (Madame de Sévigné.)

4. Ellipse du verbe.

5. Se *piquer* de quelque chose, c'est faire profession de se distinguer par quelque chose.

FABLE X. — Le Loup et l'Agneau. J

1. Phèdre, *Fables*, I, 1.

2. Sur l'heure, à l'instant même. (Richelet, *Furetière*, *Dictionnaires*.)

3. Ce qui arrivera en bien ou en mal, et par extension, rencontre heureuse avec idée de risque à courir.

4. Je vais.

5. Dans le sens de *puisque*.

6. « *Forme*, en terme de jurisprudence, se dit de certaines règles établies par les ordonnances pour faire les procédures de justice. » (Trévoux.)

FABLE XI. — *L'Homme et son Image.*

1. Origine inconnue.

2. François, duc de la Rochefoucauld (1613-1680), auteur des *Maximes* (1665). La Fontaine lui a encore dédié la fable XV du livre X.

3. Voulant rendre service.

4. Les miroirs, en style de précieuses : « Vite, venez nous tendre ici le conseiller des grâces. » (Molière, *Précieuses ridicules*, VII.)

5. Orthographe constante de la Fontaine.

6. C'était la mode dès 1635. Voir la *Place Royale* de Corneille, II, II.

7. Condamné à devenir amoureux de sa propre image pour avoir méprisé l'amour de la nymphe Écho. (Ovide, *Métamorphoses*, III).

8. *De* avec le sens de *à*.

Mais enfin je consens d'oublier le passé.

Racine, *Andromaque*, IV, v.

FABLE XII. — *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.*

1. On trouve cet apologue dans la *Vie de Gengis-Khan*, par l'historien persan Mirkhond.

2. Le Sultan.

3. L'Empereur d'Allemagne, alors l'Empereur par excellence.

4. Terme de jurisprudence; de leur propre droit.

5. Prendre des gens de guerre à solde.

6. *Schaouch*, envoyé, ambassadeur de la Porte.

7. Les électeurs étaient les princes allemands qui avaient le droit d'élire l'Empereur.

8. *A* dans le sens de *pour*.

Il a pris un prétexte à sortir promptement.

Corneille, *Suite du menteur*.

FABLE XIII. — *Les Voleurs et l'Ane.*

1. Ésope, fab. 39; Corrozet, fab. 103.
2. Surnom de l'Ane dans les vieux auteurs.
3. Les Transylvains, les Turcs et les Hongrois étaient voisins et se livrèrent de nombreuses guerres. En 1669, Léopold I^{er}, souverain à la fois de l'Autriche et de la Hongrie, fit de la Transylvanie une province autrichienne.
4. Par aucun d'eux.
5. Un quatrième (*quartus*).

FABLE XIV. — *Simonide préservé par les Dieux.*

1. Phèdre, *Fables*, IV, xxiv.
2. Poète grec, auteur d'élégies et de poèmes lyriques (558-468 avant J.-C.).
3. Sans ornements.
4. Les Dioscures, célèbres demi-dieux, fils de Jupiter et de Lédæ.
5. Monnaie grecque. Le talent attique valait environ 5.560 francs de notre monnaie.
6. La reconnaissance à laquelle il avait droit pour sa louange.
7. Le mot est écrit *plat fonds* dans l'édition originale.
8. Absolument. Commettre une faute, se tromper.

Quand on connaît sa faute, on manque doublement.

Corneille, Médée, II, vi.

9. Muse de la tragédie, désignant ici, comme souvent chez les anciens, la poésie en général.
10. Dans le sens d'*accorder une faveur, de faire plaisir.*

Elle croit m'affliger; sa haine me fait grâce.

Racine, Bérénice.

FABLES XV ET XVI. — *La Mort et le Malheureux.*
La Mort et le Bûcheron.

1. Sénèque, *Épîtres*, CI; Montaigne, *Essais*, II, xxxvii.
2. Chevalier romain et ministre d'Auguste, qui protégea les poètes.
3. Ésope, fab. 20.
4. Boileau, qui eut la malheureuse idée de refaire la fable de la Fontaine.
5. *Faisceau* (fascis), d'où fardeau.
6. « La case *chaulmine*, mal bastie, mal meublée, toute en fumée. » (Rabelais, III, xvii.)

7. Jusqu'à la fin du xvii^e siècle, les soldats étaient logés dans des forteresses ou dans les maisons des bourgeois. Le casernement des troupes ne fut achevé que vers la fin du xviii^e siècle. Les habitants logeaient encore à cette époque les troupes de passage.

8. Il y avait des corvées publiques, dues au souverain, et des corvées particulières, dues aux seigneurs.

FABLE XVII. — *L'Homme entre deux âges
et ses deux Maîtresses.*

1. Ésope, fab. 162; Phèdre, *Fables*, II, II : *Calila et Dimna*.
2. Absolument. « Ce tireur a bien adressé. » (Furetière.)
3. Vieux mot, signifiant à la fois *peigner* et *donner des coups sur la tête*.

4. De son côté.

Aller de votre part assembler vos amis.

Corneille, *Héraclius*, I, v.

5. Chevelure.

Et comme notre poil blanchissent nos desirs.

Mathurin Régnier, *Satires*, V.

6. Vous n'en aurez point de nouvelles, n'y comptez pas.

Mais de l'argent, point de nouvelles.

Mathurin Régnier, *Épîtres*, III.

FABLE XVIII. — *Le Renard et la Cicogne.*

1. Ésope, fab. 326; Phèdre, *Fables*, I, xxvi.
2. Orthographe de toutes les anciennes éditions.
3. Ce qui est de besoin, dit Littré, affaire, apprêt.
4. Sorte de potage, de sauce.

FABLE XIX. — *L'Enfant et le Maître d'école.*

1. Ésope, fab. 310; Rabelais, I, xlii.
2. Voir *Vie d'Ésope*, note 4.
3. Voir *la Vie d'Ésope*, note 17.

4. Espèce de gros singe, au propre; au figuré, « petit sot, petit impertinent. » (Richelet.) « Injure qu'on dit aux petits enfants. » (Furetière.)

5. De *enger*, produire; race.

FABLE XX. — *Le Coq et la Perle.*

1. Phèdre, III, XII.

2. Au sens propre, éloigna.

3. Explétif.

4. Diminutif de ducat; monnaie d'argent de Hollande et de Venise valant environ cent sous.

FABLE XXI. — *Les Frelons et les Mouches à miel.*

1. Phèdre, III, XIII; Rabelais, III, XLII.

2. Terme de jurisprudence : mettre un empêchement judiciaire à l'exécution d'un acte.

3. Couleur du *tan*, brun clair.

4. Caractères, signes extérieurs (*insignia*).

5. « Cet orateur bat la campagne sans aller *au point*. Un juge habile va droit *au point*. » (Trévoux.)

6. Allusion à un passage de Rabelais : « Comme un ours naissant n'a pieds, ni mains, peau, poil, ni tête : ce n'est qu'un pièce de chair rude et informe; l'ourse, à force de lécher, la met en perfection des membres. Semblablement les sergens, huissiers, chicaneurs, procureurs, juges, suçant bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procès tête, pieds, griffes, becs, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ainsi rendent le procès parfait, galant et bien formé. » (III, XL.)

7. Leurs adversaires.

8. « Le juge, appelé Cadi, prend une connaissance succincte de l'affaire, fait donner la bastonnade à celui qui lui paraît avoir tort, et ce tort se réduit souvent à n'avoir pas donné de l'argent au juge comme a fait son adversaire; puis il renvoie les deux parties. » (Chamfort.)

FABLE XXII. — *Le Chêne et le Roseau.*

1. Ésope, fab. 143 et 180; Haudent, 1^{re} partie, fab. 180.

2. Pendant que, avec une idée d'opposition.

3. *A* dans le sens de *de*.

LIVRE DEUXIÈME

FABLE I. — *Contre ceux qui ont le goût difficile.*

1. Phèdre, IV, vii
2. Muse de la poésie épique.
3. Sens de fiction poétique.

Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous:

Fables, VII, A Madame de Montespan.

4. Cf. Virgile, *Énéide*, II.
5. Personnages de poésie pastorale.

FABLE II. — *Conseil tenu par les Rats.*

1. Abstemius, fab. 195. — Faërne, fab. 47.
2. Ronge-lard. Nom emprunté à Rabelais (IV, LXVII).
3. Extermination. Ce mot était alors du style noble.
4. Ce mot, aujourd'hui adverbe, était employé fréquemment comme préposition au XVII^e siècle.

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

Corneille, Horace, IV, v.

5. Les anciennes éditions écrivent *sou* ou *soû*.

... ayant dîné son sou;

Fables, III, XVII.

6. Race, nation; la Fontaine applique souvent le mot aux animaux. Le mot était encore du style noble.

7. Le participe passé, construit avec avoir, était souvent séparé de l'auxiliaire par le complément, avec lequel il s'accordait.

... dans la saison

Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie.

Fables, V, VIII.

8. Même.

FABLE III. — *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.*

1. Phèdre, I, x.
2. Cité en justice.

3. Séance solennelle où le Roi venait présider toutes les chambres assemblées du Parlement. Le mot s'appliquait (comme la Fontaine le fait ici plaisamment) au siège qu'occupait le Roi dans ces assemblées.

FABLE IV. — *Les deux Taureaux et une Grenouille.*

1. Phèdre, I, xxx.

2. La Fontaine a confondu *croasser*, qui se dit des corbeaux, et *coasser*, qui se dit des grenouilles; la distinction entre les deux mots est déjà dans Richelet, dans Furetière et dans le dictionnaire de l'Académie de 1694.

3. Voir I, xix, note 3.

FABLE V. — *La Chauve-souris et les deux Belettes.*

1. Ésope, fab. 109 et 351.

2. Sans feinte.

3. Cf. Racine, *les Plaideurs* :

Un citoyen du Mans, chapon de son métier.

4. Qui au sens neutre et interrogatif : Quelle est la chose qui ? (*Quid?*)

5. L'écharpe distinguait alors les partis. On dirait aujourd'hui : « changent de cocarde ».

6. *Faire la figue* à quelqu'un, se moquer de lui.

FABLE VI. — *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

1. Ésope, fab. 133.

2. Garnie de plumes.

3. *Audax Japeti genus*, dit Horace (*Odes*, I, III) en parlant de Prométhée. Il s'agit ici de toute la race humaine.

FABLE VII. — *La Lice et sa Compagne.*

1. Phèdre, I, xix. — Justin, liv. XLIII, ch. iv.

2. Femelle d'un chien de chasse.

3. Voir I, xi, note 8.

FABLE VIII. — *L'Aigle et l'Escarbot.*

1. Ésope, fab. 2.

2. Espèce de scarabée. Il est difficile à un lapin de se blottir dans le trou d'un escarbot. Dans Ésope, le Lapin se réfugie vers le trou, pour prier l'Escarbot d'intercéder en sa faveur.

3. Malgré; employé ici comme préposition.

4. Voir *Vie d'Ésope*, note 32.

5. Sens de *désordre, confusion*.

*C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.*

Molière, *Tartufe*, I, 1.

6. L'écho, dans la mythologie, était personnifié par une nymphe.

7. Jeune prince troyen que Jupiter prit pour échanson, après l'avoir fait enlever par son aigle, ou s'être changé lui-même en aigle. (Virgile, *Énéide*, V; Ovide, *Métamorphoses*, X.)

8. Dans le texte d'Ésope, dit M. Régnier, il ne s'agit point de la *crotte* du scarabée lui-même, sens que paraît avoir adopté la Fontaine, mais d'une de ces boules de fiente où les escarbots, et particulièrement les escarbots égyptiens, enferment leurs œufs.

9. Dans les deux éditions de 1668 et dans celle de 1669, on trouve à la suite de ce vers, celui-ci :

De quitter toute dépendance,

qui est supprimé dans l'édition de 1678.

10. Style familier : et elle dit mainte autre extravagance.

11. Adjectif créé par la Fontaine.

FABLE IX. — *Le Lion et le Moucheron.*

1. Ésope, fab. 146. — Pantaleo Candidus (Weiss), fab. 57

2. *Va-t'en à la malheure, excrément de la terre!*

Malherbe.

3. Activement. Me cause du souci, m'inquiète (*sollicitare*).

Hé! je crois que cela faiblement vous soucie.

Molière, *Dépit amoureux*, IV, III.

4. Au commencement.

5. S'employait au singulier.

« Ils trouvaient tout le pays à l'environ en paix et silence. » (Rabelais, I, xxvi.)

6. « Les voilà tous à l'entour de lui. » (Molière, *Princesse d'Élide*.)
Ce mot n'est plus usité qu'au pluriel.

7. Plus (*magis*).

Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?

Molière, *Misanthrope*, III, v.

8. Quand le cheval est fatigué, il appuie ses dents sur le mors.

FABLE X. — *L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.*

1. Ésope, fab. 254. — Faërne, fab. 6.

2. Expression proverbiale; marcher lentement, comme quand on craint de casser ce que l'on porte.

3. Dans le sens de dispos, de vigoureux.

4. Voyageurs. Voir X, II, « *la pèlerine* » et Philémon et Baucis, note 7.

5. Embarrassés.

« Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit. » (Pascal, *Pensées*.)

6. Mot créé par la Fontaine.

7. Allusion aux moutons de Panurge (Rabelais, IV, VIII).

8. Ce mot, aujourd'hui adverbe, était fréquemment employé, au XVII^e siècle, comme préposition.

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur.

Molière, *Dépit amoureux*, I, II.

9. Boire autant que celui avec qui l'on boit, lui « faire raison », comme le dit le vers suivant.

10. L'âne (diminutif de gris).

FABLES XI ET XII. — *Le Lion et le Rat.*
La Colombe et la Fourmi.

1. Ésope, fab. 217. — Marot, *Épître à son ami Lyon Jamet*. — Ésope, fab. 41.

2. *Avoir affaire*, avoir besoin. Cf. VI, 1 :

Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

3. Advenir (*ad venire*). Le *d* ne se prononçait pas.

4. Forme archaïque. On peut penser toutefois que l'*s* est mis pour éviter l'hiatus.

5. La colombe.

6. *Tirer de long* se dit de la bête qui s'en va sans s'arrêter.

FABLE XIII. — *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

1. Ésope, fab. 40 et 166.

2. Les poètes qui s'inspirèrent d'Homère : Eschyle, Sophocle.

3. Si ce n'est,

Eh ! qui connoît que vous les beautés et les grâces ?

Fables, VII, A Madame de Montespan.

... que peut-il faire

Que de prier le ciel... ?

Fables, VII, III.

4. *A* dans le sens de *pour*.

Je ne vous compte à rien le nom de mon époux.

Corneille, Polyucte.

5. Goûtés par anticipation.

6. Dans le sens d'*accomplir*.

7. Écoulement qu'on supposait provenir du ciel et des astres sur les corps terrestres (*in-fluere*). « Les nuées saintes, placées sur la tête des fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel. » (Massillon, *Panégérique de saint François de Paule*.)

8. Les alchimistes, qui cherchent la pierre philosophale.

9. Celui qui contemple (*qui speculatur*).

10. Selon Littré, la Fontaine aurait dû écrire *bayer*, tenir la bouche ouverte en regardant quelque chose, « Bayer aux corneilles » (Molière, *Tartufe*, I, 1) au lieu de *bailler* (bâiller), faire un bâillement. Les deux verbes se prononcent à peu près de même, ce qui rend la confusion facile.

FABLE XIV. — *Le Lièvre et les Grenouilles.*

1. Ésope, fab. 57.

2. Soupçonneux par crainte. Dans l'ancienne langue, *douter* avait le sens du composé *redouter*.

Imbécile, douteux, qui voudroit et qui n'ose.

Mathurin Régnier, Satires, V.

3. « La mélancolie, dit Furetière, est une maladie qui cause une rêverie sans fièvre, accompagnée d'une frayeur et tristesse sans occasion apparente. »

4. Mot vieilli : vers.

5. Le mot *tanière* semble impropre. Il signifie « caverne, conca-vité dans la terre ou le roc, où des bêtes sauvages se retirent. » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.)

FABLE XV. — *Le Coq et le Renard.*

1. Ésope, fab. 36. — Marie de France, fab. 52.
2. Rusé et hardi.
3. La *poste* était la distance qui séparait deux relais, soit environ deux lieues.
4. Feux de joie.
5. *Amour* était encore souvent du féminin au singulier. « Votre absence dont je sens l'amertume au travers de toute l'amour maternelle. » (M^{me} de Sévigné.)
6. J'en suis persuadé.

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

Molière, *École des Femmes*, II, II.

7. Haut-de-chausses ou culottes. *Tirer ses grègues*, se mettre en devoir de fuir, en relevant ses grègues.
8. On dirait aujourd'hui *au large*.

FABLE XVI. — *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

1. Ésope, fab. 203. — Corrozet, fab. 69.
2. « On dit aussi d'un homme que c'est un *gaillard* (*cautus, sagax*) pour dire que c'est un adroit, un fourbe, un homme à surprendre les autres, dont il faut se défier. » (*Dictionnaire* de Trévoux.)
3. « La nauf vidée du marchand et des moutons : reste il icy, dist Panurge, uille âme moutonnière? » (Rabelais, IV, VIII.)
4. Allusion à la fable II du livre premier.
5. Le cyclope. (Voir Homère, *Odyssée*, IX; Virgile, *Énéide*, III; Ovide, *Métamorphoses*, XIII et XIV.)
6. Comme il faut.
7. Ce diminutif semble inventé par la Fontaine.
8. Terme de fauconnerie; morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, qu'on montrait à l'oiseau de proie pour le faire revenir et qui servait aussi d'appât pour prendre les oiseaux. Employé ici au sens figuré.

FABLE XVII. — *Le Paon se plaignant à Junon.*

1. Phèdre, III, fab. 18.
2. A qui le paon était consacré.
3. Nuancé. Terme technique, en parlant des ouvrages de laine et de soie. Nuer, c'est assortir les couleurs de manière qu'il se fasse une diminution insensible d'une nuance à l'autre.

4. « *Se panader*, se carrer, montrer à sa démarche qu'on est superbe, orgueilleux. Ce mot vient apparemment de paon, comme si on disoit paonader. » (Furetière.)

FABLE XVIII. — *La Chatte métamorphosée en Femme.*

1. Ésope, fab. 169. — Corrozet, fab. 47.

2. Paroles, formules magiques d'incantation ou d'enchantement (*carmen*).

Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes.

Corneille, *Polyeucte*, I, III.

3. Voir I, VIII, note II.

4. Ce mot signifie d'ordinaire un homme atteint de mélancolie; on croyait que cette maladie avait son siège dans les *hypocondres*, régions latérales supérieures de l'abdomen, de chaque côté de l'épigastre, au-dessous des cartilages des dernières côtes. Ici le mot signifie fou, extravagant.

5. Armés de bâtons; vieux mot.

6. *Chassez le naturel, il revient au galop.*

Destouches, *le Glorieux*, III, v.

FABLE XIX. — *Le Lion et l'Ane chassant.*

1. Ésope, fab. 226. — Phèdre, I, XI.

2. Ce mot comptait pour deux syllabes; on prononçait *sanlé* ou *sanlid*.

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?

Molière, *Princesse d'Élide*, I, II.

3. Un des guerriers grecs qui étaient au siège de Troie; sa voix égalait en puissance celle de cinquante hommes. (Homère, *Iliade*, V, vers 785 et 786.)

4. Même mot que *messire*. « *Messer Gaster*, premier maistre es arts de ce monde. » (Rabelais, IV.)

5. Dans les deux sens : *Courageusement* et *de belle façon*.

6. Syllepse; terme rapporté à une idée implicitement comprise dans un autre terme : le caractère des ânes.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger.

Fables, VIII, IV.

Le peuple aquatique

L'un après l'autre fut porté.

Fables, X, III.

FABLE XX. — *Testament expliqué par Ésope.*

1. Phèdre, IV, v. — Voir *Vie d'Ésope*, par la Fontaine.
2. Échantillon, petite portion de quelque chose qui sert à juger du reste. (*Dictionnaire de l'Académie.*)
3. Qui lui revenait (*contingere*, échoir).
4. Pour chaque, style de la pratique.
5. Est mise en consultation, terme de pratique.
6. Ne peuvent résoudre la difficulté.
7. Forme ancienne de *trouve*.
8. Formules usitées dans les actes civils.
9. Petite maison, pied-à-terre où l'on festine sans apprêt. Nous disons encore : un *vide-bouteille*.
10. Vin doux, qui se récolte aux environs de Nauplie de Malvoisie, sur la côte orientale de la Morée.
11. Serviteurs préposés au soin de tout ce qui concerne le boire et le manger.
12. Ce qui était conforme à ses goûts.
13. Circonstance.

LIVRE TROISIÈME

FABLE I. — *Lè Meunier, son Fils et l'Ane.*

1. Faërne, fab. 100. — Pogge, *Facéties*. — Racan, *Vie de Malherbe*.
2. M. de Maucroix, chanoine de Reims. « La fable fut probablement composée, dit Walckenaer, lorsque cet intime ami de la Fontaine, forcé de renoncer aux illusions de l'amour, hésitait sur l'état qu'il devait embrasser. »
3. Fiction, invention poétique.
4. Attachements, peines, préoccupations.
5. A qui rien ne doit échapper, qui ne devez rien ignorer; (*nil te fugit*). « Entre les deux infinis qui l'enferment et qui le fuient. » (Pascal, *Pensées*.)
6. Frapper au but; au fig., s'adresser.

Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire.

Molière, *L'Etourdi*. V. III.

7. Pronom personnel inutile, mais qui donne de la vivacité à la pensée. Cf. VI, XIII :

Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête.

8. Pronom réfléchi accompagnant le verbe intransitif dans de nombreuses expressions archaïques. Voir IV, XVIII, note 6, VIII, II, note 6, etc.

9. « Langage corrompu et grossier, tel que celui du menu peuple, des paysans et des enfants qui ne sçavent pas encore bien prononcer; on le dit aussi des étrangers dont on n'entend point la langue. » (Furetière.)

10. *S'écrier à* quelqu'un. « Fuyons, s'écrioit-il à la bête. » (Fénelon, *Fables*.)

11. « Être étendu comme un veau, être couché tout du long. » (Trévoux.)

12. Juron populaire, pour *parbleu*.

13. Marchant comme un prélat, avec gravité. Mot de Rabelais (II, xxx, IV, prologue).

14. Allusion à une chanson du temps :

*Adieu, cruelle Jeanne;
Si vous ne m'aimez pas,
Je monte sur mon âne
Pour galoper au trépas.
— Courez, ne bronchez pas,
Nicolas;
Surtout n'en revenez pas.*

FABLE II. — *Les Membres et l'Estomac.*

1. Ésope, fab. 202. — Tite-Live, II, xxxii. — Rabelais, III, III et IV. — Cf. Shakspeare, *Coriolan*, scène II.

2. Imparfait de l'indicatif au sens du conditionnel : j'aurais dû.

3. « L'estomac. » (Note de la Fontaine.) Voir II, XIX, note 4.

4. Chômeurs.

5. D'autres serviteurs, mains, bras et jambes.

6. Protège, fait subsister.

*Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir.*

Boileau, *Épîtres*, VII.

7. Ménénus Agrippa, qui réussit à ramener à Rome les plébéiens révoltés, en leur récitant cet apologue.

8. « Le menu peuple. » (Furetière.) « La populace, le commun peuple. » (Académie, 1694.)

FABLE III. — *Le Loup devenu Berger.*

1. Verdizotti, fab. 42.
2. Locution proverbiale; ruser.
3. « Cette façon de saye court, sans manches, que portent assez communément les hommes de village. » (Nicot.)
4. « Trompeur. » (Note de la Fontaine.)
5. Sens ancien : le plus épais du bois, où se retirent les bêtes sauvages. « Il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs. » (La Bruyère, *Caractères*, VII.)
6. Bruit retentissant, accident fâcheux, défaite qui fait éclat.

FABLE IV. — *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

1. Ésope, fab. 167. — Phèdre, I, II.
2. Race, nation. (*Gentem*; cf. *le Droit des gens.*)
3. Parfait de l'indicatif au sens du conditionnel : vous auriez dû. Cf. III, II, note 2.

FABLE V. — *Le Renard et le Bouc.*

1. Ésope, fab. 4. — Phèdre, IV, IX. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 1.
2. Celui qui, après avoir été apprenti, prenait rang dans un corps de métier. Passer maître, être savant, habile dans un art.

Bien que maîtres passés en l'art de bien parler.

Mathurin Régnier, *Satires*, I.

3. De l'eau.
4. Il, dans le sens de *cela*. « J'ai bien soupiré de ne point aller à Vichy, mais il étoit impossible. » (M^{me} de Sévigné.) « J'ai craint qu'il ne fût vrai. » (*Fables*, VIII, XI.)
5. Au plus haut degré.
6. Au sens neutre; séjourner.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter.

Molière, *Misanthrope*, III, v.

*Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.*

Fables, VII, VI.

FABLE VI. — *L'Aigle, la Laie, et la Chatte.*

1. Phèdre, II, iv.
2. Femelle du sanglier.
3. Pêle-mêle, confusion (de *tripoter*, brouiller).
4. Fourberie. « Pour estre advocat ou financier, il ne fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations. » (Montaigne.)
5. Voir *Préface*, note 10.
6. Creuser (*fodere*).
7. Sans cesse.
8. Infinitif pris substantivement. « *Le marcher* un peu lent de la bête. » (VIII, xv); « *le dormir, le manger, le boire.* » (VIII, II.)
9. Adjectif forgé par la Fontaine.
10. De provisions.
11. « Disposer et arranger au long les fils ou chaîne de la toile sur le métier, pour ensuite y passer la trême (la trame). » (Furetière.)
12. Pandore avait apporté du ciel une boîte contenant tous les maux qui se répandirent sur la terre, l'espérance seule restant dans la boîte. (Hésiode, *Théogonie*; Ovide, *Métamorphoses*, I.)

FABLE VII. — *L'Ivrogne et sa Femme.*

1. Ésope, fab. 73. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 56
2. Auquel.

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

Fables, VII, A Madame de Montespan.

Rien où l'on soit moins préparé.

Fables, VIII, I.

3. Une des Furies.
4. Vieux mot : boisson chaude, potage.
5. Le *cellerier* ou la *cellerière* est celui ou celle qui, dans un couvent, a soin des provisions de bouche (cellier).

FABLE VIII. — *La Goutte et l'Araignée.*

1. Pétrarque, *Épîtres latines*, III, XIII. Nicolas Gerbel, *Fables latines*, 1535.
2. Race, postérité.
3. Cabanes.
4. Étroites.
5. Vieux mot : araignée.

6. De sa tente.
7. Le plus grand médecin de l'antiquité.
8. Petite bête; diminutif de *beste*.
9. Remuer la terre avec la houe.
10. Compte.

FABLE IX. — *Le Loup et la Cicogne.*

1. Ésope, fab. 144. — Phèdre, I, VIII. — Marie de France, fab. 7.
2. Divertissement, bonne chère (*fratria*, collège, corporation, assemblée). « C'est un goinfre qui n'aime que la *frairie* et le cabaret. » (Trévoux.)
3. Par bonheur.

FABLE X. — *Le Lion abattu par l'Homme.*

1. Ésope, fab. 219.
2. Ancien sens, artiste. « Peintre, poète, ou aultre artisan. » (Montaigne, III, xxv.)
3. Voir *Vie d'Ésope*, note 28.

FABLE XI. — *Le Renard et les Raisins.*

1. Ésope, fab. 156. — Phèdre, IV, III.
2. A en juger par l'apparence.
3. Ellipse de *ne*.

Seront-ils point traités par vous de téméraires?

Fables, VIII, IV.

FABLE XII. — *Le Cygne et le Cuisinier.*

1. Ésope, fab. 74.
2. Sens archaïque : endroit où l'on enferme les bestiaux et tout ce qui sert au *ménage*.
3. *Galerie*, endroit couvert pour la promenade. *Faire ses galeries* d'un lieu, c'est y faire sa promenade quotidienne.
4. Pour *de*.

Il tâche à se garantir.

Fables, VI, IX.

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir.

Molière, Tartuſe, II, VII.

5. Se satisfaire.
6. Près de, sur le point de.
7. Sur la légende du chant du cygne, voir Platon, *Phédon*, XXXV.
8. *Post equitem sedet atra cura.*

Horace, *Odes*, III, 1.

... Toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Contes (*Le Faucon*).

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

Boileau, *Épîtres*, V.

9. En rien.

FABLE XIII. — *Les Loups et les Brebis.*

1. Ésope, fab. 237. — Cf. *Vie d'Ésope*.
2. Forme archaïque encore fréquente au XVII^e siècle chez les poètes.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.

Molière, *l'Étourdi*, I, II.

3. Louveteaux.
4. Voir I, VIII, note 3.
5. Avec les dents.

FABLE XIV. — *Le Lion devenu vieux.*

1. Phèdre, I, XXI.
2. Dans le sens négatif; emploi devenu rare au pluriel.

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent.

Fables, VII, II.

*Jamais sans doute aucunes larmes
N'obscurciront pour eux le ciel.*

Lamartine, *Harmonies*, I, IX.

FABLE XV. — *Philomèle et Progné.*

1. Ésope, fab. 149. — Babrius, fab. 12. — Térée, roi de Thrace, après avoir outragé Philomèle dans un bois écarté, lui coupa la langue et l'enferma. Procné, sœur de Philomèle et femme de Térée,

délivra sa sœur et la vengea en tuant son propre fils, Itys, qu'elle fit manger à son père. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Térée en huppe. (Voir Ovide, *Métamorphoses*, VI.)

2. Depuis que nous étions en Thrace.

FABLE XVI. — *La Femme noyée.*

1. Faërne, fab. 41. — Marie de France, fab. 96. — Pogge, *Facéties*.

2. *En* s'appliquait aux personnes; de lui, d'elle.

3. Ce mot avait un sens plus fort qu'aujourd'hui : malheur infortuné.

La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces.

Racine, *Bajazet*, II, III.

FABLE XVII. — *La Belette entrée dans un grenier.*

1. Ésope, fab. 158. — Horace, *Épîtres*, I, VII.

2. C'était le titre donné aux filles nobles et aux bourgeoises mariées.

3. Fluet.

4. Proprement; visage joyeux; *chère*, visage (*cara*); *lie*, joyeux (*latus*); faire bon accueil à celui qu'on reçoit à sa table, d'où bien manger, bien vivre.

5. Qui a de grosses joues (mouflard, mufle).

6. Allusion à la chambre de justice instituée par Colbert pour examiner les comptes des financiers depuis 1635, et punir leurs malversations (1661-1665).

7. En approfondissant trop; cet infinitif, précédé d'une préposition, équivaut au gérondif latin. « Avec de méchants cœurs comme ceux de ces gens-là, on perd tout *par être généreux*. » (M^{me} de Sévigné.)

FABLE XVIII. — *Le Chat et un vieux Rat.*

1. Ésope, fab. 28. — Phèdre, IV, II.

2. En comparaison de. « Que l'homme, revenu à soi, considère ce qu'il est *au prix* de ce qui est. » (Pascal, *Pensées*.)

3. Aller à la recherche.

4. Plus d'un tour.

5. *Mitis*, doux. « Il y a bien un meilleur mot (que *catus* ou *felis*, noms latins du chat), c'est *mitis*. » (Bonaventure des Périers, *Nouvelle* XXIII.)

6. *Affiner*, vieux verbe : tromper, prendre au piège. « Il le veoid *affiner* son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. » (Montaigne.)

7. Celui qui connaît les routes, qui est rusé.

LIVRE QUATRIÈME

FABLE I. — *Le Lion amoureux.*

1. Esope, fab. 221.

2. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de M^{me} de Sévigné; née en 1646, elle avait dix-neuf ou vingt ans quand le poète lui dédia cette fable. Elle épousa en 1669 le comte de Grignan.

3. « En vénerie, dit Nicot, c'est la teste d'un sanglier, ours et autres bestes mordantes. »

FABLE II. — *Le Berger et la Mer.*

1. Esope, fab. 49.

2. Déesse de la mer.

3. Personnages de poésie pastorale.

FABLE III. — *La Mouche et la Fourmi.*

1. Phèdre, IV, xxiii. — Le Noble, conte 63.

2. Marquant un rapport de temps, dans le sens d'*avant*. « *Devant* toutes choses, je lus quatre de vos lettres. » (M^{me} de Sévigné.) « On le faisoit lever *devant* l'aurore. » (*Fables*, VI, xi.) « Dès *devant* la pointe du jour. » (*Fables*, XII, vii.)

3. Pour *ainsi*.

Si le plaisir me fuit, aussi fuit le sommeil.

Malherbe.

... aussi fait sa famille.

Fables, IV, iv.

4. Employé comme pronom conjonctif : pour lequel. « Les raisons *pourquoi* elle est telle. » (La Bruyère.)

5. Espions de guerre (aujourd'hui espions de police).

FABLE IV. — *Le Jardinier et son Seigneur.*

1. Camerarius (fab. d'Ésope, p. 312).
2. Verbe ne s'accordant, comme en latin, qu'avec un de ses deux sujets.
3. Ce que l'on prend avec la gueule (goule, de *gula*), « grande bouchée ». (Furetière.)
4. « Il ruoit très bien en cuisine. » (Rabelais, I, XI.)
5. Au sens latin du mot : toutes les personnes, parents ou non, qui vivent sous le même toit. Cf. XI, III, note 11.
6. C'est-à-dire causé par les chasseurs.
7. Est frappé de stupeur, d'effroi (*ex-tonare*, foudroyer). « Retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette *étonnante* nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.)
8. Ce mot signifiait toute espèce d'apprêts, habillement, équipement, tout le train de maison : On mit en piteux état le pauvre potager.
9. *Quêter*, c'est chercher la piste; *lancer*, c'est faire lever la bête.
10. « Encore y a-t-il une autre sorte de cruauté, à sçavoir celle qui s'exerce plus de gayeté de cueur, et par un plaisir qu'on y prend, que par vengeance. A quoy les princes et grans seigneurs s'addonnent plustost que les hommes de basse ou de médiocre condition. Dont est venu le proverbe qui se dit de ceux qui prennent plaisir à pousser l'un, frapper l'autre ou autrement faire mal : *ce sont jeux de princes* ; ils plaisent à ceux qui les font. » (H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, éd. Ristelhuber, II, p. 414.)

FABLE V. — *L'Ane et le petit Chien.*

1. Ésope, fab. 212 et 412.
2. Seul passage où le mot soit écrit avec un t.
3. Ellipse du verbe devant l'infinitif : et il ne faut pas ressembler.
4. Sur le pied de l'égalité.
5. Voir *Vie d'Ésope*, note 18.

FABLE VI. — *Le combat des Rats et des Belettes.*

1. Ésope, fab. 242. — Babrius, fab. 31. — Phèdre, IV, vi.
2. Adjectif forgé par la Fontaine.
3. Artarpax (voleur de pain), Psicharpax (voleur de miettes) Méridarpax (voleur de parcelles), noms empruntés à la *Batracho-*

myomachie (combat des grenouilles et des rats), poème héroï-comique attribué (à tort) à Homère.

4. Plumet, touffe de plumes.

5. *Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée.*

(Ronsard.)

6. Absolument; s'échapper.

J'esquive doucement et m'en vais à grands pas.

Mathurin Régnier, *Satires*, VIII.

FABLE VII. — *Le Singe et le Dauphin.*

1. Ésope, fab. 88. — Faërne, fab. 36.

2. *Histoire naturelle*, IX, VIII.

3. Le poète Arion, sur le point d'être assassiné par des matelots, se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu jouer de la lyre. (Hérodote, I, xxiv; Plutarque, *Banquet des sept Sages*, xviii; Ovide, *Fastes*, II; Pline, IX, viii; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, xix.)

4. Nom que portait dans quelques-unes de nos provinces le lieutenant du Sénéchal.

5. Locution proverbiale. Vaugirard était alors un village près de Paris.

6. Dru, adverbialement.

FABLE VIII. — *L'Homme et l'Idole de bois.*

1. Ésope, fab. 128. — Babrius, fab. 119.

2. Ce pluriel est dans toutes les éditions anciennes.

3. Le genre de ce mot était encore variable.

Et Pison ne sera qu'un idole sacré.

Corneille, *Othon*, III, 1.

FABLE IX. — *Le Geai paré des plumes du Paon.*

1. Ésope, fab. 101 et 188. — Phèdre, I, iii.

FABLE X. — *Le Chameau et les Bâtons flottants.*

1. Ésope, fab. 110 et 118. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 92 et 100.

2. Ce mot, au xvii^e siècle, s'appliquait aussi bien au chameau à deux bosses qu'au chameau à une bosse.

3. Ce pris comme sujet. « Quand ce vint au père. » (Montaigne, *Essais*, I, xvii.)

4. Continuellement, à la longue.

FABLE XI. — *La Grenouille et le Rat.*

1. Ésope, fab. 245. — Voir *Vie d'Ésope*.
2. Merlin l'enchanteur, personnage des *Romans de la Table ronde*.
3. Vieux mot; croire, penser.
4. Archaïsme : prendre par engin, tromper.
5. Se récréait. Voir V, xvii, note 2.
6. Étant entrés; le participe présent se rapporte et au sujet et au complément direct de la proposition principale.
7. Régal. Terme de fauconnerie : viande encore chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

FABLE XII. — *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.*

1. *Roman d'Alexandre* (fin du xii^e siècle). — Gilbert Cousin, *l'Oracle de Jupiter Ammon* (xvi^e siècle).
2. La Renommée.
3. Relevant de son appétit, comme l'homme *lige* relève de son seigneur.
4. Les termes de l'hommage.
5. *Que* complément direct uni à *qui* sujet, avec ellipse de la conjonction dans le second membre, locution fréquente au xvii^e siècle. Voir livre VII, fable II :

*Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?*

6. Mon argent.
7. Assez de grâce pour en porter.
8. L'augmentation.
9. Forme archaïque de *guère*; l's, dans l'ancien français, était caractéristique de l'adverbe.
10. Bêtes de somme.

FABLE XIII. — *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

1. Ésope, fab. 313. — Horace, *Épîtres*, I, x. — Phèdre, IV, iv.
2. C'est-à-dire : les chevaux ne sont pas nés de tout temps pour les hommes.
3. Voir IV, iv, note 2.
4. Petites voitures légères.
5. De quel usage vous êtes.

6. Sans lequel. « Une molle tranquillité... sans qui toute aultre volupté est esteinte. » (Montaigne, I, xix.)

Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.

Victor Hugo, *Légende des Siècles*, XLIX, IV.

FABLE XIV. — *Le Renard et le Buste.*

1. Ésope, fab. II. — Phèdre, I, VII.

2. Les acteurs, dans l'antiquité, portaient des masques qui enveloppaient la tête entière et représentaient le personnage dont ils jouaient le rôle.

3. Qui adore les vaines apparences.

Je ne prends point pour juge une cour idolâtre.

Racine, *Bérénice*, II, II.

4. Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Molière *Tartufe*, II.

FABLES XV ET XVI. — *Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.* *Le Loup, la Mère, et l'Enfant.*

1. Marie de France, fab. 90. — Corrozet, fab. 24. — Ésope, fab. 138.

2. Ancienne forme de subjonctif, pour *dise*.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Molière, *Femmes savantes*, III, II.

3. Signe de reconnaissance, mot d'ordre.

4. Par hasard.

5. Hypocrite. Mot de Rabelais.

6. Bonne aubaine.

7. Provision de bouche.

8. Vieux mot; progéniture.

9. Fourches de fer attachées à de longues perches.

10. Grâce pour moi ! (*Mercedem.*)

11. N'écoutez pas mère tant son fils qui crie.

FABLE XVII. — *Parole de Socrate.*

1. Phèdre, III, IX.

2. Orthographe de toutes les anciennes éditions.

FABLE XVIII. — *Le Vieillard et ses Enfants.*

1. Ésope, fab. 171. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 4.
2. Ésope.
3. *Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.*
Molière, *Dépît amoureux*, III, VIII.
4. Sens primitif d'*expliquer* : déployer ; je déferai, je délieraï.
5. *Le*, cela, cette difficulté.
6. Voir III, 1, note 8.
7. Voir *Vie d'Ésope*, note 28.
8. *L'erreur* porte sur le fond, *le défaut* sur la forme.

FABLE XIX. — *L'Oracle et l'Impie.*

1. Ésope, fab. 16.
2. *Ensererrer*, serrer dans, enfermer.
En obscure fosse m'enserre
Comme ceux qui sont trespassez.
Marot.
3. Sous condition, autant que cela ne le gênerait ni ne lui coûterait.
On dit aujourd'hui : *sous bénéfice d'inventaire.*

FABLE XX. — *L'Avaré qui a perdu son trésor.*

1. Ésope, fab. 59. — Faërne, fab. 48;
2. « C'est le iouïr, non le posséder, qui nous rend heureux. » (Montaigne, *Essais*, I, XLII.)
3. Aux enfers.
4. Vieux mot ; plaisir.
5. Son bien.
6. Prendre quelqu'un de court, le surprendre.
7. Secrétaire, meuble à tiroirs.

Franchement il est bon à mettre au cabinet.

Molière, *le Misanthrope*, I, II.

FABLE XXI. — *L'Œil du Maître.*

1. Phèdre, II, VIII. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 153.
2. Aussitôt.

3. Terrains où l'on fait paître les bestiaux.
4. Comme à toute fin; quoi qu'il dût arriver.
5. Les deux éditions de 1668 ont *cors*, terme de vénerie qui désigne les cornes sortant des perches du cerf; (*ramure* est le bois entier). Beaucoup d'éditeurs modernes ont adopté cette leçon. M. Pauly et M. Régnier (Éd. des Grands Écrivains) ont adopté le texte de 1678 : *corps*.
6. *Ille qui oculos centum habet.*

Phèdre.

7. Ce qui a donné lieu à la croyance populaire des larmes du cerf, ce sont les cavités, nommées *larmiers*, qu'il a au-dessous des yeux, et dont l'humeur, quand elle suinte, ressemble à des larmes.
8. Vieux mot; se réjouit.

FABLE XXII. — *L'Alouette et ses petits,
avec le Maître d'un champ.*

1. Babrius, fab. 88. — Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II xxix. — Faërne, fab. 96.
2. *S'attendre* pouvait, au xvii^e siècle, se construire avec un nom de personne; compter sur l'aide de.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre?

Racine, *Britannicus*, II, vi.

3. Employé comme préposition.

4. Nichée.

5. Préposition sous-entendue devant le deuxième infinitif.

Pour ne pas pleurer seul et mourir sans vengeance.

Racine, *Iphigénie*.

6. Et celui qui se repose a également tort. Ellipse du verbe avec changement de nombre.

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

Racine, *Andromaque*.

7. Ancienne orthographe.

Et du haut jusqu'au bas je fis la culebute.

Mathurin Régnier, *Satires*, IX.

LIVRE CINQUIÈME

FABLE I. — *Le Bûcheron et Mercure.*

1. Ésope, fab. 44. — Rabelais, IV, nouveau prologue.
2. Le chevalier de Bouillon, ami de Chaulieu, et, comme lui, de la société du Temple.
3. Mercure.
4. Dispersée.
5. Bûcherons; terme populaire (de bosquet ou bouquet, bois);

FABLE II. — *Le Pot de terre et le Pot de fer*

1. Ésope, fab. 290.
2. Qu'il ferait sagement, qu'il ferait ce que sage doit faire.
3. Brisement, destruction.

Il ne resta que nous d'un si triste débris.

Philémon et Baucis.

4. Au sens propre, accroc, heurt.

FABLE III. — *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

1. Ésope, fab. 124. — Babrius, fab. 6. — Corrozet, fab. 70.
2. Diminutif de carpe.
3. Menu poisson.
4. *Le*, élidé, ne compte pas dans la mesure du vers, et il faut prononcer : *mettons l'en*.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

Molière, Misanthrope, I, 1.

5. « Un financier, un homme qui fait des traités, des partis avec le Roi, qui prend ses revenus à ferme, le recouvrement des impôts. » (Furetière.)

FABLE IV. — *Les Oreilles du Lièvre.*

1. Faërne, fab. 97.
2. *Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.*

Molière, Tartufe, V, III.

3. Animal fabuleux qu'on représentait avec le corps d'un cheval et la tête d'un cerf, mais avec une seule corne.

4. Hôpital de fous.

FABLE V. — *Le Renard ayant la queue coupée.*

1. Ésope, fab. 7. — Corrozet, fab. 72.

2. Dans le sens de intact, entier.

FABLE VI. — *La Vieille et les deux Servantes.*

1. Ésope, fab. 79. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 62. — Corrozet, fab. 66.

2. Les Parques.

3. Faire de mauvaise besogne, où les fils se brouillent.

4. Déesse de la mer, femme d'Océanus.

5. Cheveux (*crines*).

La discorde aux crins de couleuvre.

Malherbe.

6. Espèce de bobine, petite roue; ici rouet à filer.

7. De tous côtés.

8. De l'ouvrage.

9. Juste à temps.

10. Saisie comme avec des griffes.

11. N'améliora pas leur sort. « C'est bien empirer mon marché. (Montaigne, *Essais*, I, xxviii.)

FABLE VII. — *Le Satyre et le Passant.*

1. Ésope, fab. 126. — Haudent, 1^{re} partie, fab. 22.

2. Aux dents.

3. Inviter; vieux mot (*submonere*).

FABLE VIII. — *Le Cheval et le Loup.*

1. Ésope, fab. 259. — Le Noble, fab. 16. — Cf. fab. xvii du livre XII.

2. Si on l'avait. « *Qui m'auroit fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurois jamais cru y résister.* » (M^{me} de Sévigné).

3. Une chose est *hoc* à quelqu'un, quand elle lui appartient.

4. Verbe construit avec deux compléments, dont le premier est un nom et le second une proposition complétive.

*Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous
Et que la chair couroit un danger manifeste.*

Fables, VIII, vii.

5. *Dom*, seigneur (*dominum*), titre d'honneur donné en particulier aux bénédictins.

6. *Abcès*. Le mot était alors féminin.

7. *Mâchoires*. « A l'autre feut démanchée la mandibule supérieure. » (Rabelais, IV, xv.)

8. *Arboriste* (arbor), comme *herboriste* (herba).

FABLE IX. — *Le Laboureur et ses Enfants.*

1. Ésope, fab. 22. — Haudent, 2^e partie, fab. II.

2. Le fonds.

3. La négation est supprimée devant le second verbe.

FABLE X. — *La Montagne qui accouche.*

1. Phèdre, IV, xxii. — Horace, *Art poétique*, v. 136-139.

FABLE XI. — *La Fortune et le jeune Enfant.*

1. Ésope, fab. 252. — Mathurin Régnier, *Satires*, XIV, vers 85-92.

2. Sans qu'il ne faille.

3. Nous lui faisons une part dans tous nos malheurs. L'*écot*, c'est la quote-part de chaque convive dans un repas fait en commun.

4. Elle est rendue responsable.

FABLE XII. — *Les Médecins.*

1. Ésope, fab. 31 et 43. — Haudent, 2^e partie, fab. 25. — Cf. Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, le *Malade Imaginaire*, et Boileau, *Épigrammes*, XV et XVI.

2. Voir *Vie d'Ésope*, note 28.

FABLE XIII. — *La Poule aux œufs d'or.*

1. Ésope, fab. 136. — Babrius, fab. 123.

2. Dans le sens de cupidité, rapacité.

FABLE XIV. — *L'Ane portant des Reliques.*

1. Ésope, fab. 257. — Faërne, fab. 95.
2. *Se carrer*, « marcher avec affectation et témoignage d'orgueil, comme font les fanfarons ». (Furetière.)
3. Dans le sens étymologique d'*image* en général.
4. *Que* représente à qui. On répétait à devant qui.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

Boileau, *Satires*, IX.

FABLE XV. — *Le Cerf et la Vigne.*

1. Ésope, fab. 65. — Faërne, fab. 70.
2. Par exemple en Italie.
3. Devant les veneurs.

FABLE XVI. — *Le Serpent et la Lime*

1. Ésope, fab. 81 et 184. — Phèdre, IV, VIII.

FABLE XVII. — *Le Lièvre et la Perdrix.*

1. Phèdre, I, IX.
2. Les esprits animaux. « Ils sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance, du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres. » Descartes, *Discours de la Méthode*, V. Cf. VIII, 1 : *Quand les esprits*, le sentiment...
3. Rapide. « Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions. » (Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé*.)
4. Dans le moment où.

Au moment que je fais cette moralité.

Fables, VIII, IV.

FABLE XVIII. — *L'Aigle et le Hibou.*

1. Abstemius, fab. 114.
2. Beaucoup.
3. La chouette. La Fontaine confond ici le chat-huant, le hibou et la chouette.

4. C'est-à-dire ni hommes ni choses.
5. Une des Furies.

FABLE XIX. — *Le Lion s'en allant en guerre.*

1. Absternius, fab. 95. — Haudent, 2^e partie, 152.
2. Officiers, délégués, etc.
3. Entreprise.

Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir.

Racine, *Mithridate*, II, VI.

4. Intrigues avec l'ennemi.

FABLE XX. — *L'Ours et les deux Compagnons.*

1. Ésope, fab. 249. — Absternius, fab. 49. — Commynes, *Mémoires*, IV, III.
2. Dans le sens de *avec*.
3. Marchand de moutons dans Rabelais (IV, v-viii).
4. De dommages-intérêts.
5. Son haleine.

FABLE XXI. — *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

1. Ésope, fab. 113 et 258.
2. Courage (*virtus*).

*La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.*

Corneille, *le Cid*, IV, III.

3. Abréviation de Martin-bâton.
4. Adjectif; qui est d'un cavalier, d'un gentilhomme. « Tout ce que je fais a l'air *cavalier*. » (Molière, *Précieuses ridicules*, X.)

LIVRE SIXIÈME

FABLES I ET II. — *Le Pâtre et le Lion.
Le Lion et le Chasseur.*

1. Ésope, fab. 131. — Hégémon, fab. 21. — Babrius, fab. 92.
2. Ne me semble d'aucun besoin.

3. Se donnant carrière dans une œuvre agréable.
4. *Aucun*, sens positif de quelqu'un (*aliquem unum*). Très usité au pluriel.
5. Gabrias (note de la Fontaine). Il s'agit de Babrius.
6. *Le* est élidé. Cf. V, III, note 4.
7. Le *projet*, c'est le plan; l'*événement*, c'est l'histoire contée.
8. *Avant que*, avec l'infinitif, et ellipse de *de* après *que*.
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
 Corneille, *Polyeucte*, V, III.
9. *De* dans le sens de *pour*.

FABLE III. — *Phébus et Borée.*

1. Ésope, fab. 306. — Babrius, fab. 18.
2. Le vent du nord.
3. L'arc-en-ciel. Voir Ovide, *Métamorphoses*, XI, v. 589-590.
4. *Incertis mensibus*, l'automne et le printemps. (Virgile, *Géorgiques*, I, v. 115.)
5. *A gage*. Rare au singulier. Il soufflait, comme si on l'avait payé pour souffler.
6. *Balandras*, long manteau de campagne.

FABLE IV. — *Jupiter et le Métayer.*

1. Faërne, fab. 98.
2. Demandant beaucoup de frais, coûtant gros, de l'ancien verbe *trayer*, se mettre en frais.
3. *Si*, employé substantivement : une autre objection.
4. Verbes impersonnels employés activement, tour imité du latin, Jupiter ou le Ciel sous-entendu. « Lui (Dieu)... qui pleut sur les justes et sur les injustes. » (Bossuet.)
5. *Vinde*, vendange.
6. *Receveur*, métayer.

FABLE V. — *Le Cochet, le Rat e le Souriceau.*

1. Absternius, fab. 67.
2. Sens latin : défaut de repos, agitation.
3. Diminutif de *coq*.
4. Diminutif de *doux*.

FABLE VI. — *Le Renard, le Singe et les Animaux.*

1. Ésope, fab. 29. — Haudent, 2^e partie, fab. 21.
2. *Chartre*, prison. (Tenir en chartre privée.)
3. Coiffure des rois de Perse.
4. Mot forgé par la Fontaine.
5. Serment de fidélité du vassal au seigneur.
6. Cachette.

Et qui vous a cette cache montrée?

Contes, III, vi.

7. Au singulier, avec le sens d'argent.
8. *Démis*, destitué, au passif. « Il faut desmettre cettuy-ci. » (Montaigne.)

FABLE VII. — *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

1. Ésope, fab. 140. — Babrius, fab. 62.
2. S'il eût servi.

FABLE VIII. — *Le Vieillard et l'Ane.*

1. Phèdre, I, xv.
2. Ellipse de *se*, précédemment exprimé.
3. Ce mot au singulier est rare.
4. *Paillard*, qui couche sur la paille, qui aime à se rouler sur la paille.

FABLE IX. — *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

1. Ésope, fab. 181. — Phèdre, I, xii.
2. Longues et effilées comme des fuseaux. « Mes deux fuseaux de jambes sont devenus gros comme des tonneaux. » (Voltaire, lettre du 12 février 1773.)
3. L'image qui s'offre à lui (*objectum*).
4. Voir III, xii, note 4.
5. *Détruire*, avec un nom de personne pour complément.

Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire.

Corneille, *Médée*, II, i.

FABLE X. — *Le Lièvre et la Tortue.*

1. Ésope, fab. 287. — Corrozet, fab. 94.
2. *Renvoyer aux calendes grecques*, façon de parler qui nous vient des Latins. Les calendes étaient une division du mois dans le calendrier romain; elles n'existaient pas dans le calendrier grec.

FABLE XI. — *L'Ane et ses Maîtres.*

1. Ésope, fab. 45. — Corrozet, fab. 65.
2. *A* dans le sens de *de*.
3. Liste des officiers, domestiques et commensaux des rois et grands seigneurs.
4. Pétitions.

FABLE XII. — *Le Soleil et les Grenouilles.*

1. Ésope, fab. 350. — Phèdre, I, vi.
2. Vieux mot, signifiant joie, plaisir (*laetitia*).
3. Cf. Aristophane; *les Grenouilles*.
4. Singulier désignant l'espèce entière des grenouilles, et licence en vue de la rime.

FABLE XIII. — *Le Villageois et le Serpent.*

1. Ésope, fab. 170. — Phèdre, IV, xviii.
2. La récompense, le salaire.
3. Le souffle, la vie (*anima*).

Je respire à regret, l'âme m'est inutile.

Élégies, A Clymène.

4. « On a aussi appelé *insectes* les animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille, les lézards, serpents, vipères... » (Furetière, *Dictionnaire*, 1690.)

FABLE XIV. — *Le Lion malade et le Renard.*

1. Ésope, fab. 137. — Horace, *Épîtres*, I, 1, v. 73.
2. Style de chancellerie.

FABLE XV. — *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.*

1. Abstemius, fab. 3. — Haudent, 2^e partie, 64.
2. Apparence, ce qu'on croit voir.

Estimer le fantôme autant que la personne

Molière, *Tartufe*, I, vi.

3. « On appelle *main* le pied de quelques oiseaux, comme des perroquets et des oiseaux de fauconnerie. » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.)

4. Le genre de *ongle* était encore douteux au xvii^e siècle. Cf. *Contes*, III, xiii, v. 280.

5. Maligne. La Fontaine écrit le mot selon la prononciation usuelle, qu'on trouve encore aujourd'hui chez le peuple. Cf. *assinée* (VI, xx)

FABLE XVI. — *Le Cheval et l'Ane*

1. Ésope, fab. 125. — Babrius, fab. 7 — Plutarque, *Règles et Préceptes de santé*.

2. Dans le sens de *charge*.

FABLE XVII. — *Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre.*

1. Ésope, fab. 209. — Babrius, fab. 79. — Phèdre, I, iv. — *Calila et Dimna*, IV

FABLE XVIII. — *Le Chartier embourbé.*

1. Ésope, fab. 335. — Haudent, 1^{re} partie, f 202. — Rabelais IV, xxi.

2. Phaéton, fils du Soleil, fut assez présomptueux pour demander à son père de lui laisser conduire ses chevaux et faillit mettre le feu à la terre.

3. Quimper-Corentin, dans le Finistère.

4. Charretier. *Chartier* est la seule orthographe jusque vers la fin du xvii^e siècle.

5. Jurer avec imprécation (*detestari*).

6. Ce qui fait *achopper*, c'est-à-dire buter du pied contre un obstacle.

FABLE XIX. — *Le Charlatan.*

1. Abstemius, fab. 133. — Bonaventure des Périers, nouvelle 88.
2. Sur le théâtre.

... *Faut-il sur nos défauts extrêmes*
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes?

Molière, *les Fâcheux*.

3. C'est-à-dire *qui dépasse Cicéron*. Mot forgé par la Fontaine.
4. Comme les clercs, les docteurs, les médecins. « Si les médecins n'avoient des *soutanes* et des *mules*... » (Pascal, *Pensées*.)
5. Gros cheval de labour. Dans l'antiquité l'Arcadie était renommée pour ses ânes.
6. De l'Université.
7. Levé en haut, hissé au gibet. « *Hart*... est le lien d'un fagot ou d'une bourrée à Paris. » Bonaventure des Périers, nouvelle XCVII.
8. Recueil de préceptes mis en formules.
9. La mort prend un homme sur trois en dix ans.

FABLE XX. — *La Discorde.*

1. Corrozet, 31.
2. Allusion au jugement de Pâris, qui décerna la pomme à Vénus.
3. Orthographe du temps, d'accord avec la prononciation d'alors. On prononce encore *sinet* le mot *signet*.

FABLE XXI. — *La jeune Veuve.*

1. Abstemius, fab. 14.
2. La jeunesse. « Là sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence; dans les premiers temps du monde, il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser; l'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les Dieux de leur en ôter l'usage. » (*Psyché*, II.)

ÉPILOGUE

1. Il est bien temps. « Tournure un peu gauloise, dit Chamfort, mais qui n'est pas sans grâce. »
2. *Psyché* parut en janvier 1669, dix mois après le premier recueil des *Fables*.
3. On ne sait à quel ami la Fontaine s'adresse ici.
4. L'Amour.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

VIE DE LA FONTAINE.....	V
AVANT-PROPOS.....	LXIII

FABLES

A MONSIEUR LE DAUPHIN.....	3
PRÉFACE.....	7
LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN.....	15
A MONSIEUR LE DAUPHIN.....	37

LIVRE PREMIER

FABLE I. — La Cigale et la Fourmi.....	41
— II. — Le Corbeau et le Renard.....	42
— III. — La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.....	43
— IV. — Les deux Mulets.....	44
— V. — Le Loup et le Chien.....	45
— VI. — La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion.....	47
— VII. — La Besace.....	48
— VIII. — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.....	50
— IX. — Le Rat de ville et le Rat des champs.....	52
— X. — Le Loup et l'Agneau.....	54
— XI. — L'Homme et son Image.....	56
— XII. — Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.....	58
— XIII. — Les Voleurs et l'Ane.....	60
— XIV. — Simonide préservé par les Dieux.....	61

FABLES XV et XVI. — La Mort et le Malheureux. — La Mort et le Bûcheron.....	64
FABLE XVII. — L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.....	66
— XVIII. — Le Renard et la Cicogne.....	68
— XIX. — L'Enfant et le Maître d'école.....	70
— XX. — Le Coq et la Perle.....	72
— XXI. — Les Frelons et les Mouches à Miel.....	73
— XXII. — Le Chêne et le Roseau.....	75

LIVRE DEUXIÈME

FABLE I. — Contre ceux qui ont le goût difficile.....	79
— II. — Conseil tenu par les Rats.....	81
— III. — Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.....	83
— IV. — Les deux Taureaux et une Grenouille.....	84
— V. — La Chauve-Souris et les deux Belettes.....	85
— VI. — L'Oiseau blessé d'une flèche.....	87
— VII. — La Lice et sa Compagne.....	88
— VIII. — L'Aigle et l'Escarbot.....	89
— IX. — Le Lion et le Moucheron.....	91
— X. — L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.	93
— XI et XII. — Le Lion et le Rat. — La Colombe et la Fourmi.....	95
— XIII. — L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.....	97
— XIV. — Le Lièvre et les Grenouilles.....	99
— XV. — Le Coq et le Renard.....	101
— XVI. — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.....	103
— XVII. — Le Paon se plaignant à Junon.....	105
— XVIII. — La Chatte métamorphosée en Femme...	107
— XIX. — Le Lion et l'Ane chassant.....	109
— XX. — Testament expliqué par Ésope.....	110

LIVRE TROISIÈME

FABLE I. — Le Meunier, son Fils, et l'Ane.....	115
— II. — Les Membres et l'Estomac.....	118
— III. — Le Loup devenu Berger.....	120
— IV. — Les Grenouilles qui demandent un Roi.....	122
— V. — Le Renard et le Bouc.....	124
— VI. — L'Aigle, la Laie et la Chatte.....	126
— VII. — L'Ivrogne et sa Femme.....	128

FABLE VIII. — La Goutte et l'Araignée.....	130
— IX. — Le Loup et la Cicogne.....	132
— X. — Le Lion abattu par l'Homme.....	133
— XI. — Le Renard et les Raisins.....	134
— XII. — Le Cygne et le Cuisinier.....	135
— XIII. — Les Loups et les Brebis.....	136
— XIV. — Le Lion devenu vieux.....	138
— XV. — Philomèle et Progné.....	139
— XVI. — La Femme noyée.....	140
— XVII. — La Belette entrée dans un grenier.....	142
— XVIII. — Le Chat et un Vieux Rat.....	143

LIVRE QUATRIÈME

FABLE I. — Le Lion amoureux.....	147
— II. — Le Berger et la Mer.....	150
— III. — La Mouche et la Fourmi.....	152
— IV. — Le Jardinier et son Seigneur.....	154
— V. — L'Ane et le petit Chien.....	156
— VI. — Le combat des Rats et des Belettes.....	158
— VII. — Le Singe et le Dauphin.....	160
— VIII. — L'Homme et l'Idole de bois.....	162
— IX. — Le Geai paré des plumes du Paon.....	163
— X. — Le Chameau et les Bâtons flottants.....	164
— XI. — La Grenouille et le Rat.....	165
— XII. — Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.....	167
— XIII. — Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf....	170
— XIV. — Le Renard et le Buste.....	172
— XV et XVI. — Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau. — Le Loup, la Mère et l'Enfant.....	173
— XVII. — Parole de Socrate.....	176
— XVIII. — Le Vieillard et ses Enfants.....	177
— XIX. — L'Oracle et l'Impie.....	179
— XX. — L'Avare qui a perdu son trésor.....	180
— XXI. — L'Œil du Maître.....	182
— XXII. — L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.....	184

LIVRE CINQUIÈME

FABLE I. — Le Bûcheron et Mercure.....	189
— II. — Le Pot de terre et le Pot de fer.....	192
— III. — Le petit Poisson et le Pêcheur.....	194
— IV. — Les Oreilles du Lièvre.....	196

FABLE V. — Le Renard ayant la queue coupée.....	197
— VI. — La Vieille et les deux Servantes.....	198
— VII. — Le Satyre et le Passant.....	200
— VIII. — Le Cheval et le Loup.....	202
— IX. — Le Laboureur et ses Enfants.....	204
— X. — La Montagne qui accouche.....	205
— XI. — La Fortune et le jeune Enfant.....	206
— XII. — Les Médecins.....	207
— XIII. — La Poule aux œufs d'or.....	208
— XIV. — L'Ane portant des reliques.....	209
— XV. — Le Cerf et la Vigne.....	210
— XVI. — Le Serpent et la Lime.....	211
— XVII. — Le Lièvre et la Perdrix.....	212
— XVIII. — L'Aigle et le Hibou.....	214
— XIX. — Le Lion s'en allant en guerre.....	216
— XX. — L'Ours et les deux Compagnons.....	217
— XXI. — L'Ane revêtu de la peau du Lion.....	219

LIVRE SIXIÈME

FABLES I et II. — Le Pâtre et le Lion. — Le Lion et le Chasseur.....	223
FABLE III. — Phébus et Borée.....	226
— IV. — Jupiter et le Métayer.....	228
— V. — Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.....	230
— VI. — Le Renard, le Singe, et les Animaux.....	232
— VII. — Le Mulet se vantant de sa généalogie.....	234
— VIII. — Le Vieillard et l'Ane.....	235
— IX. — Le Cerf se voyant dans l'eau.....	236
— X. — Le Lièvre et la Tortue.....	237
— XI. — L'Ane et ses Maîtres.....	239
— XII. — Le Soleil et les Grenouilles.....	241
— XIII. — Le Villageois et le Serpent.....	242
— XIV. — Le Lion malade et le Renard.....	244
— XV. — L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.....	245
— XVI. — Le Cheval et l'Ane.....	246
— XVII. — Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre.....	247
— XVIII. — Le Chartier embourbé.....	248
— XIX. — Le Charlatan.....	250
— XX. — La Discorde.....	252
— XXI. — La jeune Veuve.....	254
ÉPILOGUE.....	256
Notes explicatives du tome premier.....	257

